SEPM TOP ventes

SPÉCIAL SERGE GAINSBOURG *30 pages sur sa vie, ses chefs-d'œuvre, ses obsessions...*

VANITY FAIR

FÉVRIER 2021

ENQUÊTES

Alexandria Ocasio-Cortez, 31 ans, du Bronx vers la Maison-Blanche

+

Comment les espions de la CIA investissent Paris et la France

+

Qui va ressusciter Sonia Rykiel?

+

À Oléron, razzia fatale sur la coke

Kristen STEWART

par Constance Debré

Rencontre libre et littéraire entre une actrice américaine sans égale et une grande romancière française

KRISTEN STEWART PHOTOGRAPHIÉE PAR CURTIS BUCHANAN

NUMÉRO 86 – FÉVRIER 2021

L 13348 - 86 - F: 4,50 € - RD

dior.com – 01 40 73 73 73

DIOR

CELINE

CELINE.COM

OYSTER PERPETUAL

MOUVEMENT 3230

28 MM

31 MM

36 MM

OYSTER PERPETUAL

L'Oyster Perpetual est l'héritière directe de l'Oyster d'origine créée en 1926, la première montre-bracelet étanche au monde. Cette gamme offre une large sélection de cadrans aux couleurs lumineuses et élégantes, ainsi que le plus grand choix de tailles de boîtier de la collection Rolex. Dotée d'un mouvement de nouvelle génération, elle allie précision, style et fonctionnalité. L'Oyster Perpetual s'inscrit dans la tradition pionnière de Rolex et perpétue l'héritage de l'Oyster.

*#Perpetual**

* Perpétuel

GARBIÑE MUGURUZA

OYSTER PERPETUAL 41

ROLEX

VANITY FAIR
FÉVRIER 2021

9 **ÉDITO** de Joseph Ghosn

VANITÉS

14 **EXPOSITIONS** Les divas orientales et la collection Morozov.
20 **ACTUALITÉS** Un T-shirt de Nirvana à 7 000 euros.
Les french tacos jugés par un chef étoilé.
Soirée divan avec *En thérapie*.
Lil Miquela, l'influenceuse qui n'existait pas.
23 **LETTRE DE MA CHAMBRE par Pauline Klein**
24 **STYLE** Agenda, caprice, moodboard, mode, beauté, food, voyage et art de vivre.
33 **INFOGRAPHIE** Camilla, la joyeuse de la couronne.

Kristen Stewart photographiée par Curtis Buchanan pour *Vanity Fair*.

TENUE **CHANEL**.

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ EN SUISSE ET EN FRANCE AINSI QU'UN ÉCHANTILLON COLLÉ **DIOR PARFUMS**.

EN COUVERTURE : TENUE **CHANEL**.

EN COUVERTURE

34 **KRISTEN STEWART**
Tromper les apparences
La romancière Constance Debré livre le portrait au cordeau d'une actrice totale.

MAGAZINE

42 **ENQUÊTE Agents discrets**
Les circuits clandestins de la CIA à Paris.
48 **RENCONTRE Génération AOC**
Alexandria Ocasio-Cortez évoque ses projets.
54 **PORTRAIT Défense offensive**
Vincent Nioré, l'avocat qu'Éric Dupond-Moretti avait sollicité pour attaquer la magistrature.
60 **RÉCIT Coke en stock**
Quatre marins tombent sur de la cocaïne dérivant au large de l'île d'Oléron, et la pêche vire au cauchemar.
66 **ARTS Le dernier emballement**
Christo rêvait d'empaqueter l'Arc de triomphe.
72 **MODE *Baby alone in Babylone***
Jupes plissées, pantalons larges, robes moulantes et couleurs arc-en-ciel.
84 **Affaire de famille**
Après la liquidation de la maison Sonia Rykiel en 2019, deux frères lui offrent une nouvelle jeunesse.
88 ***RAISE YOUR VOICES* La star tech d'Islamabad**
L'entrepreneuse Danielle Sharaf conçoit des applis qui touchent 17 millions de Pakistanais.

DOSSIER SPÉCIAL

SERGE GAINSBOURG

95 **AUX ORIGINES Une jeunesse**
Le succès qui tarde à venir, sauf chez les autres.
102 **UN CHEF-D'ŒUVRE D'où viens-tu, Melody ?**
Boudé à sa sortie, *Melody Nelson* est un sommet.
108 **AU FÉMININ Je t'aime et je crains… de m'égarer**
Gainsbourg et les femmes, sujet épineux.
112 **UN CINÉASTE Écran de fumée**
Grand compositeur de BO, piètre réalisateur et acteur.
116 **AUTODAFÉ Le dandy nu**
En 1984, deux journalistes de *Libération* sont convoqués pour une séance photo dénudée.
122 **ÉPILOGUE**

CURTIS BUCHANAN

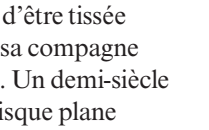
STELLA *by Starlight*

La disparition du mannequin Stella Tennant a marqué, ces dernières semaines, un moment inattendu et triste. Un de plus, à mettre au débit de cette longue année de pandémie – même si Stella n'est pas partie à cause du virus. Le plus étrange, c'est ce qui reste. À son départ ont succédé les apparitions en chaîne de multiples images d'elle prises dans des défilés, des livres, des magazines, des vernissages... Tout à coup, elle était plus présente que jamais et son corps, son sourire, ses yeux, sa silhouette redevenaient familiers. C'est étrange, n'est-ce pas, quelqu'un qui vous quitte d'un coup ? Impossible de reprendre une conversation, d'entamer une discussion ou projeter quoi que ce soit alors que reviennent vous hanter les images du passé.

Certains fantômes, comme celui de Serge Gainsbourg, auquel nous consacrons trente pages spéciales (p. 93 et suivantes) à l'occasion des trente ans de sa mort, n'ont jamais cessé d'être là. Et d'abord par sa musique. L'album *Histoire de Melody Nelson* s'écoute encore comme une spirale folle, une toile amoureuse en train d'être tissée entre le chanteur et sa compagne d'alors, Jane Birkin. Un demi-siècle après sa sortie, ce disque plane au-dessus d'un entrelacs d'émotions et de sensations qui, conjuguées, projettent une histoire sans fin, un récit immuable.

En écoutant ce disque, en regardant les images de Stella, il est possible de se retrouver ailleurs, quelque part dans le temps, pour mieux vivre le présent. Un an après les débuts français de la pandémie, c'est déjà ça. □

JOSEPH GHOSN
Directeur des rédactions de *Vanity Fair*.



Ci-dessus, à gauche, Serge Gainsbourg chez lui, rue de Verneuil, le 12 janvier 1972. À droite, Stella Tennant lors du défilé Sonia Rykiel automne-hiver 1997-1998, le 13 mars 1997 à Paris.

ANGÈLE CHÂTENET ; MICHAEL HOITZ/PHOTO12 ; DANIEL SIMON/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

Photographie retouchée

l'Odyssée du Faubourg
Speedway
1400 S
ONE WAY
guitarfish
ROCK 'N ROLL RHYTHM 'N BLUES BAND
LOOKING FOR PARTIES
RELAXATION TECHNIQUES
AND
SELF HYPNOSIS
$20 SEMINAR $20
HERMÈS
PARIS
Publicis Et Nous

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Secrétaire de rédaction
Marie Baudet

MODE / ART DE VIVRE

Cheffe de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet

ENQUÊTES / REPORTAGES

Cheffe de service **Constance Dovergne**
Cheffe de la rubrique « Raise your voices » **Elvire Emptaz**

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Bruno Bayon, Arthur Cerf, Solène Chalvon Demersay, Christophe Conte, Pierre Gastineau, Pauline Klein, Jacqueline Remy, Michelle Ruiz, Philippe Vasset** *et* **Hugo Wintrebert** *Photographies* **Curtis Buchanan, Sandra Calligaro, Bennie Gaye, Sebastian Lager** *et* **Elliott Verdier**
Traduction **Étienne Menu** *Illustrations* **Raphaëlle Macaron** *Stylisme* **Dree Hemingway**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Margaux Krehl**
Rédaction **Pierrick Geais, Christelle Murhula, Norine Raja** *et* **Margaux Vanwetswinkel**

ÉDITRICE

Francesca Colin

PUBLICITÉ & SOLUTIONS DE COMMUNICATION

Équipe commerciale print et digital **Sophia Masurel** *avec* **Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Cheffe de projet événements, partenariats et promotion* **Laura Périgord**
Opérations spéciales et sociales **Marie Guigon** *avec* **Jerôme Dupin, Jennifer Meyrand-Vighetti** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton** *Gestionnaire du patrimoine et documentaliste* **Laure Fournis**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Cheffe de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Anne Claisse** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM OJD DIFFUSION

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocow Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**.
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **février 2021**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC
PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo** *Assistante de direction* **Viviane Amans**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas** *Chief Business Officer* **Delphine Royant**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directrice juridique, directrice des ressources humaines* **Joëlle Cuvyer**
Directrice de la création éditoriale digitale **Sarah Herz** *Directrice du marketing client* **Dominique Dirand**
Directeur de la production et de la distribution **Francis Dufour** *Directrice de la communication* **Bernie Torres**

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE. TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

EN ÉDITION LIMITÉE

TRECA

PARIS

X

MAISON SARAH LAVOINE

treca.com

VANITÉS

▶ **Expositions** pp. 14 et 17 ▶ **Tendances** p. 20 ▶ **Écrans** p. 21 ▶ **Air du temps** p. 22
▶ **Correspondance** p. 23 ▶ **Agenda** p. 24 ▶ **Caprice** p. 26 ▶ **Moodboard** p. 27
▶ **Mode** p. 28 ▶ **Beauté** p. 29 ▶ **Food** p. 30 ▶ **Voyages** p. 31 ▶ **Art de vivre** p. 32
▶ **Infographie** p. 33

Les flamboyantes

L'Institut du monde arabe célèbre les grandes divas orientales. Et montre comment ces Beyoncé de Méditerranée ont bouleversé l'image des femmes.

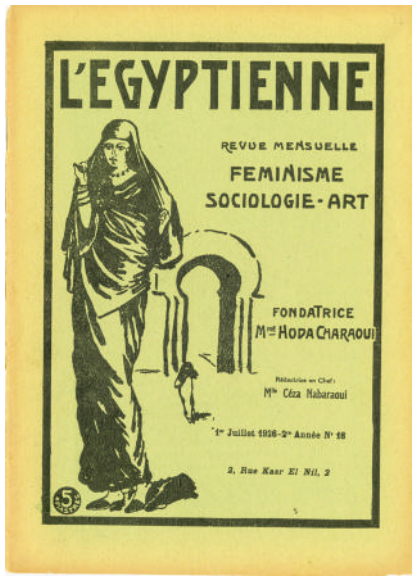
Texte **Pierre Groppo**

Petit matin gris au pied d'une barre d'immeubles à la lisière sud de Paris. Un camion s'engouffre dans la cour d'un modeste bâtiment industriel pour livrer des caisses en bois clair soigneusement fermées. Ouvertes avec d'infinies précautions, capitonnées, elles recèlent, sous des housses zippées, une demi-douzaine de tenues de scène de Sabah, diva libanaise de la chanson et du cinéma des années 1950 jusqu'à sa disparition en 2014. « La merlette » (c'est son surnom) s'est même produite sur la scène de la « Star Academy », version pays du Cèdre. Paillettes, strass, chapeaux, bottes à talons assorties, robes Néfertiti et uniforme de lutin disco sont arrivés tout droit de Beyrouth, retrouvés presque par hasard dans l'entrepôt de la maison de couture William Khouri sur les conseils du coiffeur de Sabah, dont le blond platine restait la signature de la chanteuse à 80 ans passés. Ils rejoignent ici les reproductions des bijoux d'Oum Kalthoum, autre vedette orientale, avant de filer à l'Institut du monde arabe pour sa réjouissante exposition « Divas, d'Oum Kalthoum à Dalida ».

Qui sont-elles, ces *prime donne* flamboyantes qui ont subjugué les foules des pays arabes en faisant fi des frontières, chantant un jour à Baalbek, en tournée le lendemain au Caire ou à Alexandrie, quand, fortune acquise, elles n'arpentent pas l'avenue Montaigne pour y trouver leur vestiaire privé et griffé ? Des chanteuses, des actrices, des productrices, des entrepreneuses, premières stars élevées au rang de divinités médiatiques, voire de déesses tout court.

Elles s'appellent Oum Kalthoum, Sabah, Fairouz, Asmahan, Warda Al-Djazaira, Dalida, Mounira El-Mahdeya, Hind Rostom ou encore Tahia Carioca. Souvent francophones, ce sont les Beyoncé avant Beyoncé, les Lady Gaga d'un certain âge d'or de l'est de la Méditerranée, touche-à-tout qui vont bousculer la place de la femme dans les sociétés arabes et s'affirmer comme des entrepreneuses culturelles hors pair, lançant qui un magazine, qui une maison de production, qui encore un studio de cinéma.

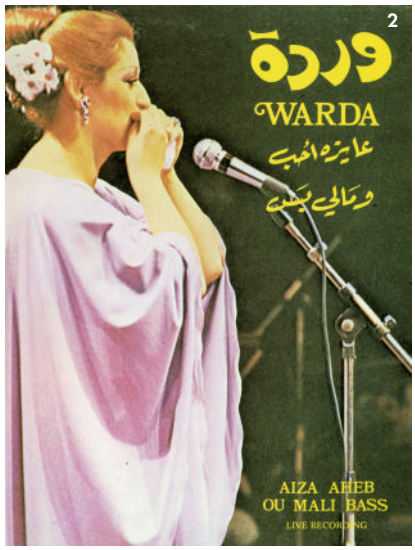
« Toutes ces entreprises ont été pérennes, c'est ça aussi qui est extraordinaire, explique la commissaire d'exposition Élodie Bouffard. Ce sont toutes des femmes qui avaient un rêve. La plupart viennent du théâtre chanté arabe et elles ont su profiter des nouvelles industries qui se mettaient en place pour saisir leur chance, mais chacune à leur manière, avec un style bien particulier. » Et le style est ici réjouissant, qu'il s'agisse de celui d'Hind Rostom, sorte de Marylin égyptienne à fourreau vénéneux, ou des robes-colonnes plus austères (quoiqu'entièrement brodées) d'Oum Kalthoum, cas d'école à elle seule. « Oum Kalthoum a commencé à se produire dans des salons déguisée en garçon, car une fille, ça ne chantait pas publiquement. L'évolution est étonnante, car ensuite, elle se féminise, tout en gardant une toque, puis un voile, pour finalement arriver à cette silhouette »



Le magazine féministe *L'Égyptienne* publié au Caire de 1925 à 1940. Page de droite : affiche du film *Un verre et une cigarette* (1955) du réalisateur égyptien Niazi Moustapha avec Dalida.

ABOUDI BOUJAWDE

الفيلم الكبير الذهبي
كوكا
تقدم
سامية جمال
نبيل الالفي
سراج منير
والوجه الجديد دليله
بالاشتراك مع
كوكا
اخراج
نيازي مصطفى
بنجره وكاس



1. Oum Kalthoum chante à la radio La Voix des Arabes en 1956. **2.** Pochette d'un album *live* de Warda (1979). **3.** Sabah et le couturier William Khoury en 1974. **4.** Dalida dans *Un verre et une cigarette* (1955). **5.** L'affiche du film *La Fille du gardien* (1968) d'Henry Barakat avec Fairouz.

ABOUDI BOU JAWDE ; ORLANDO PRODUCTIONS ; MADONNA KHOURY ; HOWARD SOCHUREK/THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES

→ ultra-codifiée : la robe-colonne, les bras couverts, le chignon tiré, les lunettes, les bijoux et ce fameux mouchoir que toutes les autres chanteuses lui ont piqué », poursuit Élodie Bouffard, qui y tient à souligner combien ces parcours n'avaient rien d'évident et combien ces femmes ont lutté pour gagner leur place sous les projecteurs.

Il y a d'ailleurs dans ce gynécée extraordinaire tous les ingrédients propres aux mythologies : l'engouement délirant du public, populaire mais pas seulement ; les mariages à répétition (sept pour Sabah, en plus d'une idylle avec le demi-frère du roi Farouk) ; les morts tragiques (Dalida) ou suspectes (la Rolls-Royce d'Asmahan terminant dans les eaux du Nil), le tout sur fond d'ébullition politique sans précédent, entre renversement de régimes et panarabisme triomphant. Ces voix et ces destins hors norme n'appartiennent pourtant pas qu'au passé. « L'idée de l'exposition n'est pas d'être nostalgique. Le parcours de chacune, en plus de son immense valeur artistique, recoupe toutes les problématiques actuelles autour du féminisme, de l'être-femme, et plus encore femme artiste », souligne Élodie Bouffard.

Les artistes d'aujourd'hui ne s'y sont pas trompés. Vénérées par les *beatmakers* arabes contemporains, Warda et Fairouz ont même été samplées par Timbaland, tandis que Lamia Ziadé ressuscite ces héroïnes en 2015 dans son très beau roman graphique *Ô nuit, ô mes yeux* (POL). Leur iconographie infuse l'œuvre photographique de Youssef Nabil, alors que le destin du « rossignol du Nil » – dont Azzedine Alaïa aimait à reprendre les chansons dans son atelier – se dérobe à la caméra de Shirin Neshat dans le film *Looking for Oum Kulthum,* également projeté à l'Institut du monde arabe. Mais n'est-ce pas là, justement, le propre de la diva ? On l'approche, on la voit, on l'écoute, on l'admire, on la fantasme, mais on ne la saisit pas. □

« Divas : d'Oum Kalthoum à Dalida ». Institut du monde arabe, Paris. Jusqu'au 25 juillet.

Tête de femme d'Auguste Renoir (1875-1876).

Naissance de la modernité

À la fondation Louis-Vuitton, la collection des frères Morozov fait revivre le XIXe siècle.

Texte **Pierre Groppo**

Cette *Tête de femme* anonyme cache une drôle d'histoire. Celle d'un portrait en pied peint par Auguste Renoir en 1876, renvoyé chez son auteur par un Edgar Degas furieux après un échange de tableau. Renoir, tout aussi irascible que Degas, le lacéra au couteau à palette, ne gardant que ce visage qu'il s'était donné tant de mal à peindre.

Bien lui en prit : le tableau finira dans l'une des plus éblouissantes collections de l'époque : la collection d'Ivan et Mikhaïl Morozov, deux frères issus d'une dynastie industrielle fortunée, « éclairée, cultivée, mais marquée par son appartenance aux "vieux-croyants", cette branche de l'orthodoxie longtemps persécutée et qui entretient un rapport très particulier à l'image ». « Ils avaient un cran d'avance et ont fait les choix les plus audacieux », explique la commissaire d'exposition Anne Baldassari. À Moscou, ville un peu plouc mais où « ces collectionneurs inventent la modernité en deux décennies seulement », les Morozov accumulent des Monet, Renoir, Matisse, Gauguin, Pissarro, accrochés à touche-touche avec les avant-gardes russes de l'époque et les sculptures de Rodin et de Camille Claudel. La nudité ne leur fait pas peur – Mikhaïl a même publié, sous pseudonyme, un roman olé olé interdit par la censure. L'homme meurt en 1903, à 33 ans ; Ivan lui survit jusqu'en 1921, le temps de voir sa collection nationalisée et son hôtel particulier devenir le premier musée d'art moderne public au monde. Staline le fermera en 1948, répartissant les œuvres entre plusieurs lieux, planquant les plus « dégénérées » et gommant l'histoire de leurs propriétaires. Il faudra toute l'audace de Beverly Whitney Kean, actrice hollywoodienne passionnée de peinture, qui multiplie les séjours en URSS en pleine guerre froide, pour retracer cette saga. Et l'obstination de LVMH et d'Anne Baldassari pour rassembler, pour la première fois en France, deux cents d'entre elles. Pour cette *Tête* mutilée restée sans nom, l'heure est – temporairement – au retour à la maison. □

« La Collection Morozov : icônes de l'art moderne ». À la fondation Louis-Vuitton, du 24 février au 25 juillet. fondationlouisvuitton.fr

THE STATE HERMITAGE MUSEUM, 2020

BOUTIQUE EN LIGNE DIOR.COM

DIOR

Smells like $$$ spirit

7000 euros le T-shirt... Un nouveau record dans l'emballement continu pour les groupes des années 1980 et 1990.

Texte **Joseph Ghosn**

La folie des T-shirts de groupes des années 1980 et 1990 n'en finit pas d'exploser, y compris pour ceux qui n'avaient pas été les plus populaires. Les groupes anglais indés, par exemple, sont très prisés, à commencer par Spacemen 3 (entre 700 et 1 500 euros pour un T-shirt d'époque minimum) ou Slowdive (un peu moins chers mais plus rares). Les groupes de rap sont tout aussi convoités, notamment Wu-Tang Clan. Mais la valeur la plus sûre de cette étrange bourse au vintage demeure Nirvana, dont le culte traverse les générations. Le groupe vient de battre un nouveau record : un T-shirt commercialisé lors de ses premiers concerts, imprimé à 200 exemplaires au plus, a été vendu grâce au compte Instagram Lars Zed (@larszed) pour 8 400 dollars (7 000 euros). Le premier propriétaire l'avait acheté le 1er avril 1990 au Cabaret Metro de Chicago à Krist Novoselic, le bassiste du groupe, qui vendait alors les produits dérivés.

Ce T-shirt est parti pour l'Asie. Son nouveau propriétaire, un *« hair stylist »* de Yokohama, raconte qu'il collectionne les T-shirts de Nirvana depuis trois ans (il a commencé par celui de *Nevermind*) et qu'il en a rassemblé plus de cent. Il achète aussi ceux de Sonic Youth, Teenage Fanclub, Red Hot Chili Pepper et ceux, d'époque, de l'artiste Keith Haring. Son objectif avoué est de « rassembler tous les T-shirts de Nirvana du monde pour en partager le charme » sur son compte Instagram @rannataraoaoa. « En Asie, on accorde la même importance au Nirvana vintage qu'à Hermès », commente Lars Zed. À ce prix-là, on se demande en quelle matière rare le T-shirt est fait. Celle des légendes, assurément. □

Les french tacos à l'essai

Le chef étoilé Guillaume Sanchez juge le sandwich préféré des jeunes Français.

Texte **Constance Dovergne**

C'est le premier monument de street-food française depuis le jambon beurre : une galette de blé pliée en portefeuille farcie d'un mélange décadent de viandes, de frites et d'une « sauce fromagère » (en réalité du Lygomme, substitut synthétique du fromage). Né à Vaux-en-Velin, il a conquis des millions d'ados séduits par son aura *porn food* transgressive et sonne le glas du kebab. Mais a-t-il un sens gastronomique ? Le chef étoilé du restaurant NE/SO, Guillaume Sanchez, qui ne crache jamais sur un bon McDo, reste dubitatif : « C'est juste plat et gras, proclame-t-il en mordant dans un O'Tacos taille M viande hachée, cordon-bleu et sauce burger [7,50 euros sur toutes les applis de livraison à l'éthique douteuse]. Le plaisir de la *junk food,* c'est une construction : la caramélisation du steak, le cornichon qui amène l'acidité... Là, rien ne vient surélever le gras. » Surtout, c'est une aberration économique qui rendrait impossible sa réalisation dans les règles de l'art : « Cela voudrait dire que je cuisine un cordon-bleu maison tout en faisant cuire un bœuf de qualité pendant des heures, aux prix de l'électricité et de la main-d'œuvre, on a déjà largement dépassé le prix de vente. » Il conclut : « Quand le prix d'un produit qui est censé te faire un repas complet est en dessous de dix balles, c'est que t'es en train de bouffer de la merde. » □

123RF

Gabriel Byrne et Irrfan Khan dans *In Treatment* en 2008.

Le casting de *Be Tipul* en 2005…

Soirée divan

Difficile de rendre captivante la séance chez le psychanalyste. C'est pourtant le pari d'*En thérapie*, la nouvelle version française de la série israélienne *Be Tipul*.

Texte **Norine Raja**

Imaginez un chef de la pègre, si angoissé qu'il doit consulter un psy. En 1999, cette situation cocasse inspire deux fictions : la comédie *Mafia Blues* de Harold Ramis et la série *Les Soprano* créée par David Chase – une relecture loufoque du film de gangsters, d'un côté ; une introspection sur fond de crise de la masculinité, de l'autre. Derrière ce décalage de traitements, l'ombre d'une révolution télévisuelle dont la question psy sera l'un des fers de lance. Aux tête-à-tête entre Tony Soprano et le Dr Melfi succéderont les thérapies de couple de *Tell Me You Love Me* (2007), le labyrinthe mental de *Homecoming* (2018) ou les délires visuels de *Maniac* (2018) comme autant de symboles de la disparition progressive de la stigmatisation de la folie. « Sur grand écran, les premières représentations alignaient les clichés avec la figure du fou dangereux ou du professionnel incompétent. À la différence d'un film d'une heure et demie, la télévision peut s'attarder sur tous les mécanismes du cheminement », confirme Christophe Debien, psychiatre hospitalier et auteur de *Nos héros sont malades.*

La fiction israélienne *BeTipul* (2005) – dont le remake français, *En thérapie,* est diffusé à partir du 4 février sur Arte – est le point d'orgue d'une innovation formelle remettant la figure du thérapeute au centre. Dans chaque épisode, Reuven reçoit un patient différent sur son divan, avant de se plier à ce travail d'introspection chez sa propre psy. Inspiré de son expérience en écriture de soap, le créateur de la série, Hagai Levi, fusionne les temps de la fiction et de l'analyse pour déployer les enjeux de ces consultations dans une structure feuilletonesque. S'il contrevient à la règle d'or des scénaristes – *show, don't tell,* montrer, ne pas dire –, ce style conversationnel place le spectateur dans une position d'écoute et d'identification. Qu'il soit à l'affût de la signification cachée d'un silence ou projette ses propres préoccupations sur les protagonistes comme dans un test de Rorschach.

Parfait véhicule pour plonger dans la psyché d'un personnage, la cure de parole trouve ses limites en termes de dramaturgie. D'où une tendance à mettre en scène des analystes au comportement ambigu, voire contraire à la déontologie, pour pimenter le scénario : « Le dépassement du cadre thérapeutique est quasiment une thématique en soi », souligne Christophe Debien. Quand le conflit ne se niche pas dans cette relation, il naît de la confrontation avec le réel. Comme les dix-neuf adaptations étrangères de *BeTipul*, la version française, réalisée par Éric Toledano et Olivier Nakache, s'empare d'un traumatisme local dans un Paris post-attentats du 13-Novembre.

Cette exploration de nos inconscients collectifs devrait se poursuivre dans la saison 4 du remake américain *In Treatment,* annoncée en 2021 sur HBO. □

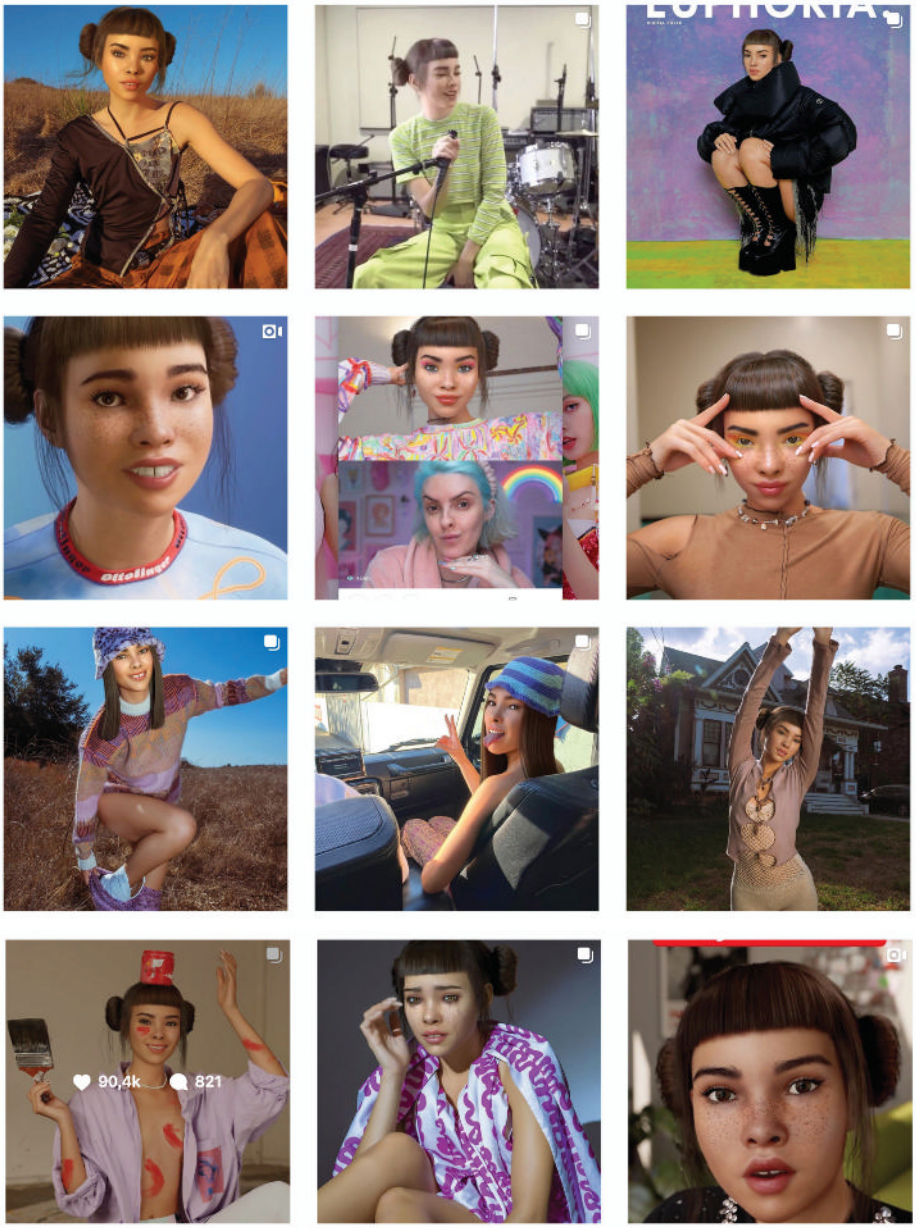
En thérapie. Sur arte.tv et sur Arte. À partir du 4 février, le jeudi à 20 h 55.

In Treatment saisons 1 à 3 sur le replay d'OCS.

Nos héros sont malades de Christophe Debien (éd. HumenSciences).

…et celui d'*En thérapie*.

HBO / THE KOBAL COLLECTION / AURIMAGES ; CAROLE BETHUEL/LES FILMS DU POISSON, PROD DB / KCS / AURIMAGES



Douze fois Lil Miquela (@lilmiquela) sur 950 posts Instagram fin 2020.

L'influenceuse qui n'existait pas

Lil Miquela, célèbre avatar numérique sur Instagram, attire des marques en mal d'innovation. Texte **Margaux Krehl**

Selfies, soirées, vacances idylliques... Sur Instagram, Miquela Sousa se met en scène comme n'importe qui. À la différence près qu'elle n'existe pas. En tout cas pas physiquement, puisque Miquela, plus connue sous le nom de Lil Miquela, est une influenceuse virtuelle qui comptait, fin 2020, 2,9 millions d'abonnés. La jeune femme, d'origine brésilienne, espagnole et américaine, est une star sur le réseau social, où elle déploie ses talents de mannequin (pour Calvin Klein, UGG ou encore Pat McGrath) et de chanteuse.

Née le 23 avril 2016, elle a été créée de toutes pièces par Trevor McFedries et Sara DeCou, membres de Brud, une entreprise californienne spécialisée dans la robotique et l'intelligence artificielle. Elle a tout d'une jeune femme moderne, à quelques exceptions près : elle ne vieillit pas, condamnée à avoir pour toujours (jusqu'à ce que ses géniteurs en décident autrement) l'apparence d'une vingtenaire.

Sourcils épais, taches de rousseur, dents du bonheur : le visage de Lil Miquela ne s'oublie pas, et a été pensé pour correspondre aux canons de beauté actuels, où le caractère l'emporte sur la perfection. Sa personnalité est également dans l'air du temps : sa biographie Instagram affiche le hashtag #BlackLivesMatter, et la jeune femme affirme être très engagée contre les violences policières, le sexisme et le racisme, en plus de soutenir la communauté LGBT, dont elle a déclaré faire partie.

Inscrite en 2018 dans la liste des 25 personnalités les plus influentes d'Internet selon *Time,* Lil Miquela a gagné environ 10 millions d'euros en 2020 d'après OnBuy. La place de marché virtuelle britannique, associée à la plateforme Influencer Marketing Hub, a dressé dans le courant du mois d'août 2020 la liste des « robots influenceurs » gagnant le plus sur Instagram. À la première place, Lil Miquela donc, avec environ 7 000 euros par post Instagram. Le second avatar le plus rentable du réseau social, Noonoouri, ne compte « que » 370 000 abonnés et empoche 1 517 euros par publication.

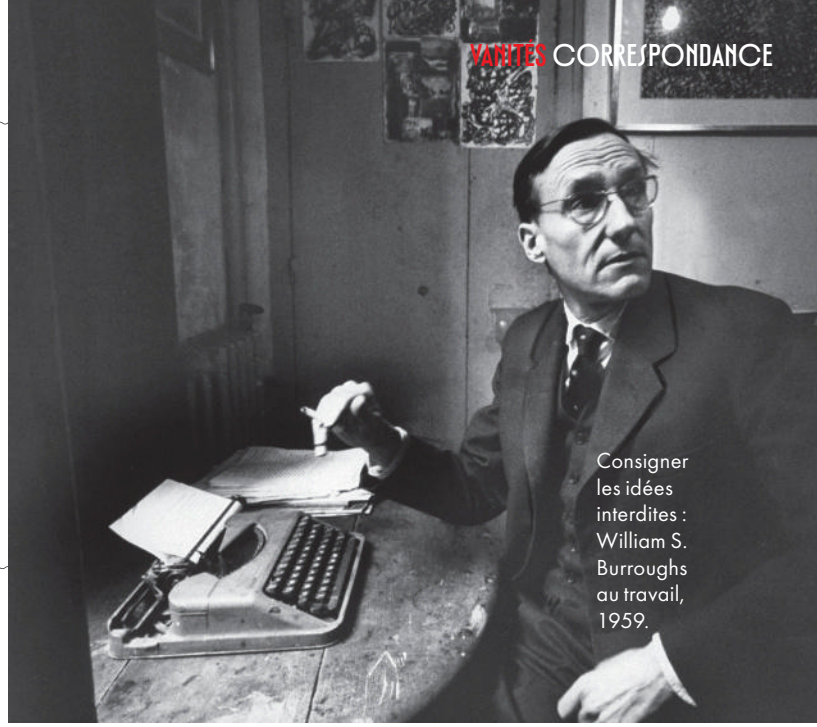
Si ces personnalités n'ont pas attendu 2020 pour être populaires, la covid-19 leur a permis de tirer définitivement leur épingle du jeu. À l'heure où le monde entier se retrouvait confiné et les influenceuses étaient incapables de se déplacer, Lil Miquela et ses acolytes pouvaient se téléporter dans les rues du monde entier sans craindre une amende ou la contamination. C'est là leur vrai pouvoir : vivre à la fois dans un monde physique et un monde numérique où la notion de frontière n'existe plus. De quoi attirer les marques en manque de nouveautés qui, selon Business Insider Intelligence, devraient dépenser quelque 12 milliards d'euros annuels dans le marketing d'influence d'ici à 2022, contre 7 milliards en 2019. Dans ces 12 milliards, une large partie serait consacrée aux influenceuses virtuelles, qui n'ont pas fini de voir leur cote grimper. □

CAPTURE D'ÉCRAN INSTAGRAM

Lettre de ma chambre
par Pauline Klein

Le chemin du retour

Trouver, dans les péripéties du quotidien, l'inspiration pour remplir les chapitres à venir.



Consigner les idées interdites : William S. Burroughs au travail, 1959.

Dans l'un de ses recueils de nouvelles, Raymond Carver écrit : « On a besoin que le monde nous dise qu'il sait qu'on existe. » Je me suis rappelé cette phrase récemment en constatant que je n'avais laissé aucune trace dans le monde depuis bientôt un an. Je peine à me souvenir de quelconques empreintes sociales, matérielles ou psychologiques que j'ai pu y déposer. Il ne me reste que des impressions éparses qui, même mises bout à bout et alignées comme sur une règle transparente, n'ont rien de bien tangible. Mon existence s'est résumée à une longue attente d'ordres reçus et appliqués. Je n'ai ni lutté, ni résisté, ni réussi à élaborer quoi que ce soit de consistant, rien qui corrobore ce que j'avais été jusque-là. Je ne sais pas si j'ai vraiment vécu, comme l'écrit Raymond Carver : je n'en ai aucune preuve.

Un an que le monde me fait douter de ce que je suis, que les autres qui avaient jusque-là peuplé mon univers apparaissent comme les héros d'un film par écrans interposés. Un an que les lieux qui ont jalonné ma vie se ferment sur mon passage. Un an de journal intime morose et répétitif où les événements les plus mornes ont muté en apparitions.

Mes moments de joies sociales, je me les invente à Carrefour, dans les allées peuplées d'inconnus qui, comme moi, vivent peut-être un des instants les plus excitants de leur journée. Un Caddie frôle le mien et je frémis ; on me tient la porte vitrée d'un rayon frais et c'est le début d'une histoire... Seule la fiction me semble capable de prendre laborieusement le relais de cette vie sous cloche. Le lien social saisi là où l'on peut s'extirpe le long de l'imaginaire. Les mots les plus banals renferment un potentiel onirique disproportionné.

La fièvre que je ressens aujourd'hui ne ressemble pas à celle que je craignais avoir attrapée il y a quelques mois ; elle s'est métamorphosée. J'ai muté. Je me suis figée dans des murs, derrière des masques sales, et je n'ai aucune idée de l'état dans lequel je serai lorsqu'on me sortira de là. Derrière ce « on », je mets une troupe d'hommes et de femmes qui m'ont donné l'ordre de me statufier. Je sais d'expérience que les écrivains ont naturellement tendance à se figer physiquement. Le risque de se fixer face aux murs pour l'éternité est un bruit de fond permanent. C'est une position matérielle, physiologique, dont on peut potentiellement ne jamais sortir. Leur vie extérieure consiste à aller chercher quelques denrées dans le monde : attendre les enfants devant l'école, jouer à la marchande, dire « merci bien »...

Je suis comme les personnes âgées et isolées : je me réjouis de croiser un voisin dans l'ascenseur. L'inconnu y est un potentiel frisson : il peut vous faire autant de bien que de mal et c'est pénible, pour soi comme pour les autres, de devoir refréner le délire pour éviter de passer pour une folle, en lui déclarant ce qu'on ressent entre le rez-de-chaussée et le quatrième étage. Ça serait trop compliqué, trop ambigu, on risquerait trop gros. Mais le plus dur, c'est, une fois arrivé au sixième, faire ce que Pascal Quignard appelle le chemin du retour : rapporter les péripéties que l'on a glanées au-dehors, une histoire d'amour avec une mère de famille, un assassinat par le voisin du quatrième et, puisqu'on ne peut pas laisser ça sur le palier, comme certains laissent leurs « problèmes de boulot » sur le pas de la porte en rentrant chez eux, puisque tout est rapporté savamment dans le foyer le soir venu, alors il faut faire ce chemin du retour. Celui qui consiste à consigner les idées interdites, les désirs refrénés sur un ordinateur, dans un carnet... S'asseoir, se poser et dire ce que l'on a traversé pendant ce segment de temps. Faire en sorte que ces marges soient consignées dans le vide d'un chapitre à venir, dans un endroit qui les accueille sans jugement autre que le nôtre. Et là, peut-être le monde aura-t-il des preuves de notre existence. On nommera ça l'imagination et le chemin du retour à la réalité pourra s'appeler, de nouveau, la normalité. □

PASCALITO ; LOOMIS DEAN/THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES

Idéal confort

Du mignon, du doux, du chaud et du protecteur: sept raisons de se faire du bien.

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

1

DITES-LUI OUI !
Vous ne connaissez pas James Hedges ? Tombé dans la marmite à travers les pages du magazine *Interview,* il est aujourd'hui l'un des plus grands collectionneurs de photographies d'Andy Warhol. Sa collection arrive à Paris pour une exposition à la Galerie italienne où l'on retrouvera non seulement les Polaroid bien connus – Grace Jones en premier ! – mais aussi les tirages argentiques, les collages et même les « *stitched photographs* » cousues de fil comme une pièce de mode qui fit sensation lors de sa présentation à New York en janvier 1987, six semaines avant la mort de Warhol. De l'image à l'aiguille, cette exposition ne manque pas de piquant.

« Andy Warhol : Instantanés ». Galerie italienne, 15 rue du Louvre, Paris I^er^. Jusqu'au 13 mars.

2

KAWAÏ
Retour en enfance chez Loewe : le directeur artistique britannique JW Anderson a imaginé pour la saison une adorable collection à l'effigie de Totoro, héros du film d'animation de Hayao Miyazaki (1988). Devenue l'emblème du studio de production Ghibli après le succès du film, la créature dodue ainsi que tout son monde fantastique s'invite aujourd'hui sur les sacs en cuir souple et les T-shirts fins de la maison espagnole.
loewe.com
SAC HEEL DUST BUNNIES **LOEWE**.

3

DOUCEUR D'HIVER
En décembre 2020, le Rouge Dior Satin Balm avait fait sensation. Proposé en ligne après le défilé masculin automne-hiver 2021, son stock fut épuisé en deux heures – et l'est resté jusqu'à son lancement officiel mi-janvier. Ce tout jeune best-seller composé à 95 % d'ingrédients d'origine naturelle fait la fierté de Peter Philips, le directeur de la création et de l'image du maquillage Dior. En plus de rehausser la teinte naturelle des lèvres, il contient deux fois plus d'actifs qu'un rouge classique.
dior.com

4 LA BONNE ASSISE

Imaginé par Jean Prouvé, le tabouret Solvay est entré au panthéon du design français. Cinquante créateurs le revisitent à l'invitation de l'association La Source fondée par Gérard Garouste pour promouvoir l'action sociale à travers la création artistique. L'occasion de s'offrir une légende revue par Christian Louboutin, Pierre Yovanovitch, Émilie Foin, Charles Zana ou encore les Starck père et fille.

Vente le 7 février.
associationlasource.fr/vente

5 GOOD LOOK

Parée de sa patte boutonnée, cette veste est l'une des protagonistes de la collection capsule Modern Tailoring, imaginée par Kim Jones pour Dior. Soit un jeu de trois vestes et de trois pantalons conçus pour accompagner les hommes au fil de leur journée, en version cool ou plus sophistiquée puisque les styles et les références ne cessent ici de fusionner, invitant même les boutons du tailleur Bar. La doublure, que l'on vous laisse découvrir, est une première dans l'univers masculin de la maison de l'avenue Montaigne…

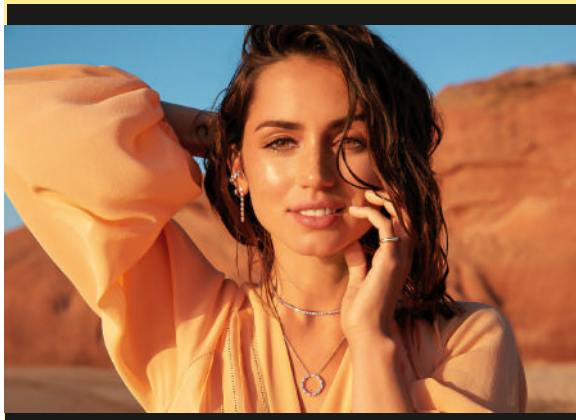
dior.com

6 ADDICTION

For her Musc noir, le nouveau parfum de Narciso Rodriguez, révèle une beauté cachée, puissante et enivrante. Toujours articulée autour des accents de musc chypré, cette dernière fragrance plus intense joue sur les facettes sombres du jus né il y a dix-huit ans. Des notes cuirées lui offrent ici une profondeur charnelle quand un soupçon de prune amène une volupté très harmonieuse.

narcisorodriguez.com

2020 THE ANDY WARHOL FOUNDATION FOR THE VISUAL ARTS, INC. / LICENSED BY ARTISTS RIGHTS SOCIETY (ARS), NEW YORK. PHOTO COURTESY OF JACK SHAINMAN GALLERY AND HEDGES PROJECTS; SOPHIE TAJAN ; HUGO MISEREY



7 ANA DE ARMAS La *best friend* des diamants naturels

En quoi consiste votre rôle d'ambassadrice du Natural Diamond Council, l'organisme qui promeut les diamants naturels ?

J'espère pouvoir donner une voix à son travail et permettre d'amplifier les pratiques durables dans les prochaines générations, mais aussi aider à se souvenir de la beauté et de l'histoire de chacune de ces pierres.

Quels sont les engagements du NDC ?

Les diamants, ce n'est pas seulement la joaillerie. L'industrie du diamant naturel fait vivre 10 millions de personnes à travers le monde. C'est un héritage social que nous léguons. Il s'agit pour le NDC de s'assurer de la durabilité de l'existence des communautés qui exploitent les mines en créant des emplois de qualité, en améliorant les conditions de santé et d'éducation, mais aussi en construisant des routes et en protégeant les zones naturelles. J'ai appris qu'il faut dix ans pour ouvrir une mine avec l'accord des gouvernements et des communautés locales. J'adorerais en visiter une.

Que représentent les diamants pour vous ?

J'ai la chance d'en avoir quelques-uns qui me sont très précieux, parce qu'ils me rappellent des proches et des souvenirs heureux. Je peux les porter dans toutes sortes de circonstances – et pas seulement dans des galas ou sur tapis rouge. Parmi eux, j'aime les petits diamants, ceux qu'on remarque à peine mais qui apportent de l'élégance et du goût à une tenue.

Quel a été votre premier diamant ?

Je l'ai acheté toute seule ! C'était à un moment de ma vie où je travaillais suffisamment pour être indépendante. Je me suis sentie fière de pouvoir m'offrir, seule, quelque chose d'aussi symbolique. Ce sentiment d'autonomie est important pour moi. Les diamants nous rappellent combien le monde est beau et tout ce qu'il sait offrir. Et aussi combien nous devons lui être reconnaissants.

Dans les clous

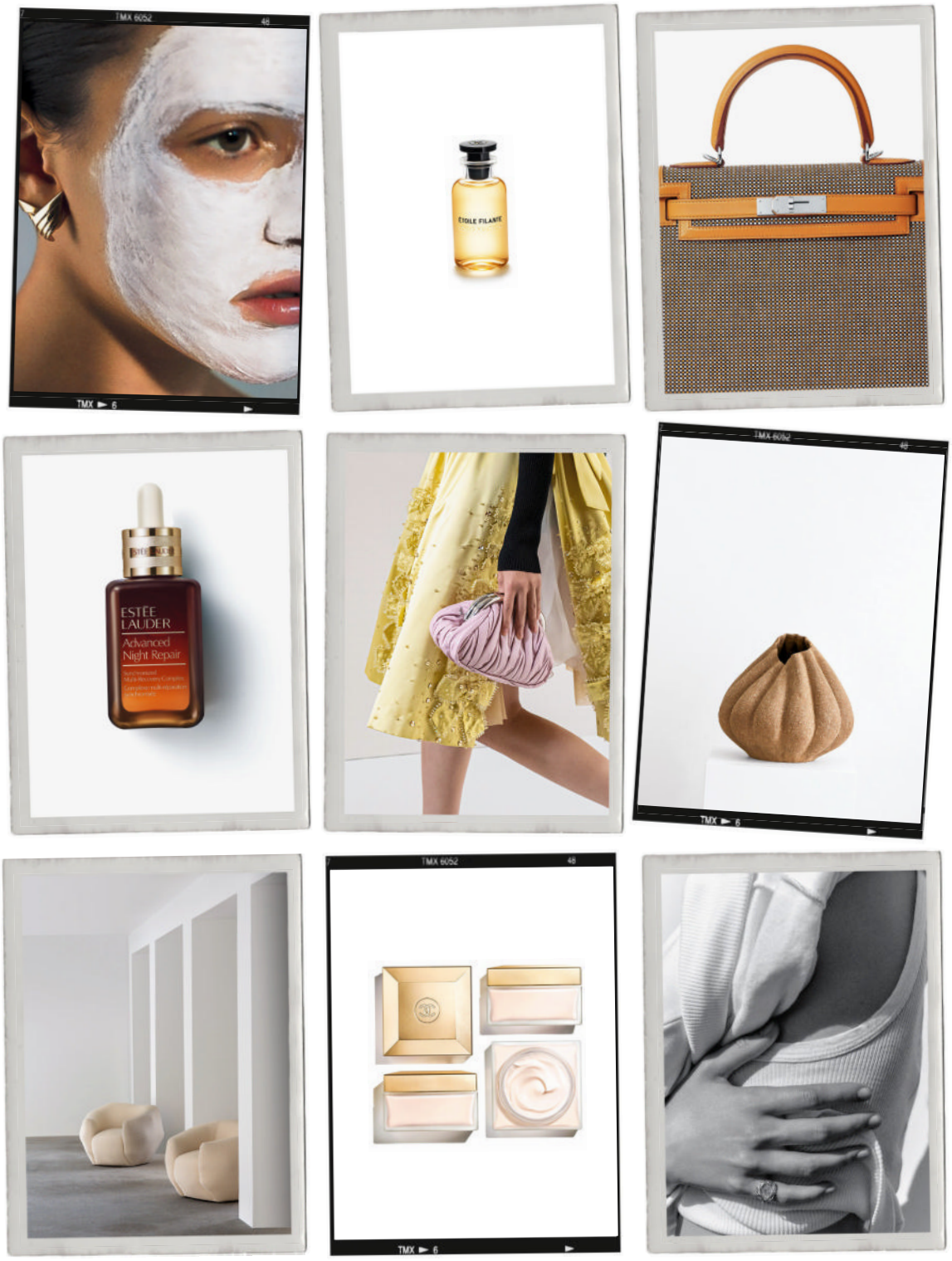
Des couleurs acidulées alliées à une rigueur géométrique. Le combo assuré de l'élégance à l'italienne. Photographie **Sebastian Lager**

Grâce à Pier Paolo Piccioli, le clou Valentino, inspiré de l'architecture romaine, s'offre une nouvelle déclinaison macro sous la forme d'un sac à porter à l'épaule, croisé ou à la main. □

SAC ROMAN STUD **VALENTINO.**
PRIX SUR DEMANDE.

Suprême de crème

Du blanc, du beige, de l'ivoire et de la douceur pour passer l'hiver.
par Bénédicte Burguet



BOUCLE D'OREILLE **LEDA MADERA**. EAU DE PARFUM ÉTOILE FILANTE **LOUIS VUITTON**. SAC KELLY SELLIER 28 EN TOILE QUADRILLE ET VEAU SWIFT **HERMÈS**. SÉRUM NUIT ADVANCED NIGHT REPAIR **ESTÉE LAUDER**. SILHOUETTE **MIU MIU**. VASE **MALENE KNUDSEN**. FAUTEUILS ASYMÉTRIE **PIERRE YOVANOVITCH**. GABRIELLE CHANEL CRÈME POUR LE CORPS **CHANEL**. BAGUE **PASCALE MONVOISIN**.

VITO FERNICOLA ; STUDIO DES FLEURS ; MIU MIU ; JEAN-PIERRE VAILLANCOURT ; ROBIN GALIÈGUE

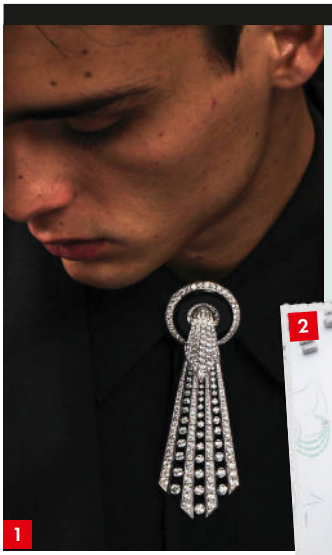
La peau de l'Urs

L'artiste suisse Urs Fischer est dans les vitrines de Louis Vuitton. Pour lequel il a inventé tout un bestiaire (monogrammé) à porter.

Texte **Pierre Groppo**

La collection d'Urs Fischer (à gauche) pour Louis Vuitton.

Les aficionados d'art contemporain l'ont certainement remarqué : à défaut d'avoir pu voir son travail exposé dans les musées, c'est dans les vitrines de Louis Vuitton qu'est exposé le travail d'Urs Fischer. L'artiste suisse, connu pour ses statues de cire et ses installations monumentales, est pour la seconde fois l'invité de la maison, après avoir conçu un sac de la collection Artycapucine en 2019. Cette fois, Vuitton lui a proposé de revisiter son monogramme. Pas sur un sac, mais sur sept ainsi que sur des accessoires et du prêt-à-porter. En rouge et noir et en blanc et noir, il se transforme en version manuscrite, comme autant de « récits visuels » appelant, selon Urs Fischer, autant à la mémoire qu'aux effets de distorsion. « Je souhaitais donner une dimension tactile et texturée au monogramme et pas simplement le représenter sous la forme d'un imprimé en 2D », explique l'artiste, qui a mis au point avec les artisans de la maison un tuffetage spécial donnant un relief inédit à chaque pièce. « La collaboration est extrêmement riche, des articles de maroquinerie en édition limitée jusqu'aux *sneakers,* accessoires et modèles de prêt-à-porter, sans oublier le monde ultra-accessible des vitrines et des contenus numériques », poursuit Urs Fischer, qui, côté produit, a fait la part belle au sportswear, des T-shirts aux vestes à fermeture à glissière en passant par les pantalons, les robes et un top. Il invente aussi un drôle d'univers peuplé de chats, d'oiseaux, d'œufs et d'avocats – et même d'une peau de banane –, déclinés sur un carré de soie. C'est ce qu'on appelle avoir l'art sur la peau. □



1

2

RETOUR VERS LE FUTUR

Années 1930 et mixité des genres : la haute joaillerie de Boucheron fait un bond en avant.

Il y a presque un siècle, les créations Boucheron étaient photographiées sur fond noir pour rendre l'éclat des diamants encore plus saisissant. Les lignes nettes des années 1930 fendaient ainsi la matière pour révéler toute leur force. Baptisée « Histoire de style, Art déco », la dernière collection de la directrice artistique Claire Choisne ressuscite ces designs d'hier. « Ce courant esthétique est à nul autre pareil, s'enthousiasme-t-elle. La précision des lignes de l'époque le rend intemporel et lui offre une forte résonance aujourd'hui. » Effectivement, la tendance générale serait plutôt à l'épure. La collection est précise, en clair-obscur, tout juste soulignée de vert émeraude **(2)**. Claire Choisne a pris le parti d'insuffler de la mixité à ses créations : « Dans les années 1930, les hommes portaient de la haute joaillerie. Le maharadjah de Patiâlâ, grand client Boucheron, était un amoureux d'émeraudes. Aujourd'hui, les bijoux sont généralement associés aux femmes. J'avais envie de briser ces codes et de les sortir de leur case. » En témoigne le collier lavallière dont le pendentif détachable se transforme en broche portée ici en cravate **(1)**. – Bénédicte Burguet

MAEGAN GINDI, PIERRE-ANGE CAROTTI, FRANÇOIS JOREZ

Jerry Hall à Paris en 1976.

La nuit est une fête

En hiver, le jour tarde à se lever et la peau l'en remercie.

Texte **Bénédicte Burguet**

Il est 5 heures, la peau s'éveille. C'est en effet quand notre corps se repose que notre épiderme s'active : régénération, réparation, accélération de la microcirculation sanguine... De nombreuses études démontrent que la multiplication cellulaire atteint son niveau maximum à 1 heure du matin, quand le nombre d'agressions extérieures diminue. On comprend mieux, dès lors, le rôle d'un soin de nuit : stimuler le processus naturellement mis en place par nos tissus pour se régénérer et de profiter d'une plus grande perméabilité de la peau pour la gorger d'actifs. Longue est la nuit. □

CRÈME DE LA NUIT **ODACITÉ**.

SUBLIMAGE L'EXTRAIT DE NUIT **CHANEL**.

BENEFIANCE SOIN NUIT INTENSIF ANTI-RIDES **SHISEIDO**.

TRAITEMENT RÉGÉNÉRANT ANTI-ÂGE **LA BIOESTHÉTIQUE**.

SUPER SERUM (10) **NUXE**.

CAPSULES CURE INTENSE 60 NUITS **DECLÉOR**.

LE TEINT ET LE SOIN

Les nouvelles formules stimulent la régénération cellulaire, les défenses de la peau et son hydratation, en même temps qu'elles floutent les imperfections.

ORIGINAL LIQUID MINERAL FOUNDATION **BAREMINERALS**.

DIOR FOREVER SKIN VEIL SPF 20, BASE DE TEINT HAUTE TENUE ET HAUTE HYDRATATION **DIOR**.

EVERLASTING **CLARINS**.

L'ESSENTIEL HAUTE PERFECTION FINI MAT **GUERLAIN**.

PRISME LIBRE SKIN-CARING GLOW **GIVENCHY**.

BERTRAND RINDOFF PETROFF / GETTY IMAGES

Parmi les dix recettes du livre, celle de la blanquette de pâtissons.

Les goûts du curry

Un petit livre et des épices Roellinger: c'est notre solution pour vous transporter au Japon. Texte **Pierre Groppo**

Lorsqu'on pense au Japon, ce n'est pas le curry qui vient en premier à l'esprit. Et pourtant, les Japonais sont friands de ce mélange d'épices introduit à la fin du XIXe dans l'archipel et qu'ils ont su transformer à leur façon. Il n'en fallait pas plus pour attirer l'attention du chef Olivier Roellinger durant un voyage pour un congrès sur les ressources halieutiques, où sa traductrice n'était autre que l'autrice culinaire Ryoko Sekiguchi.

« Nous sommes allés plusieurs fois au Japon en famille et la présence de ces currys nous avait étonnés », explique la fille du chef, Mathilde, ex-avocate, aujourd'hui chargée du commerce d'épices familial – le meilleur des voyages gastronomiques depuis bientôt un an. C'est pendant le confinement que le projet d'un livre et d'un mélange d'épices se forme sur la côte bretonne, dans la cuisine de la famille. « Ryoko avait rassemblé toutes sortes de currys. On a travaillé avec du fenugrec – qui apporte un côté animal, comme le musc en parfumerie –, de la coriandre et du curcuma, mais il manquait de la profondeur pour retrouver une sensation d'umami, poursuit la parfumeuse de palais. Nous avons finalement travaillé la laitue de mer et un *hatcho miso* de soja et de blé vieilli plusieurs années, ainsi qu'un poivre et un piment peu piquants. »

La mère de Ryoko Sekiguchi goûte au mélange, travaillé avec un roux. Ce curry-là a pour la vieille dame « le goût de la nostalgie ». « C'est d'autant plus touchant que c'est un apport récent à la cuisine japonaise. Puis nous avons imaginé tous ensemble ce petit livre. Dix recettes, pas plus : cinq japonaises et cinq plus occidentales, à partir de risotto et d'huîtres ou de cocos de Paimpol. » Car pour Mathilde Roellinger, « les mélanges d'épices sont comme de la musique : il y a une partition, mais chacun adapte à sa façon les mélodies préexistantes. C'est le goût de la liberté » – celui qui nous a tant manqué. □

Le curry japonais, dix façons de le préparer de Ryoko Sekiguchi et la famille Roellinger (Éditions de l'Épure). epices-roellinger.com

UNE JARDINIÈRE EN FLACON

Les légumes du potager apportent une énergie verte à la parfumerie.

Chou-fleur, poireau, artichaut, asperge et oignon pourraient bien être les roses, jasmins et tubéreuses de demain. Développés par la société de production de parfums Symrise, ces alcoolats de légumes apportent une aspérité inédite à la palette des nez. Aussi étonnant que cela paraisse, la note de chou-fleur sent véritablement le légume mais légèrement grillé, l'oignon, un parfum caramélisé-vinaigré et les asperges blanches, une fragrance verte très croquante. « Ces notes ne sont pas des créations mais des extraits naturels obtenus grâce à la technologie d'extraction SymTrap. Nous avons ainsi pu explorer la piste des légumes d'une façon très littérale, tels que la nature nous les a donnés », explique Alexandra Carlin, parfumeuse créatrice chez Symrise. Associés aux matières premières traditionnelles, ils apportent un tour inédit et soulignent divinement une lavande, une fleur d'oranger ou un patchouli. D'ailleurs, à leur révélation officielle, des maisons de parfum ont préempté certaines fragrances de démonstration formulées avec ces légumes afin d'être les seules à les utiliser... Le succès se fait déjà sentir. – Bénédicte Burguet

BENOÎT TEILLET

Nadine et Edmond de Rothschild, 1964.

Ski, fête & fun

En 1921, Noémie de Rothschild inaugure le Palace des neiges à Megève, posant ainsi la première pierre de l'une des stations les plus chics du monde. Texte **Bénédicte Burguet**

Assez de Saint-Moritz ! En 1919, au sortir de la Première Guerre mondiale, les gothas français et allemands skient ensemble sur les pistes de la vallée de l'Engadine comme si de rien n'était. Ou presque car, pour Noémie de Rothschild, c'en est trop. Cette fervente patriote, lasse de croiser le baron Krupp, décide de fonder une station française plus huppée encore que sa rivale suisse. Elle choisit Megève, un village perché à 1 350 mètres d'altitude offrant un panorama à couper le souffle pour installer l'établissement de ses rêves : le Palace des neiges. Dès 1921, cette construction rustique-chic accueille toute la noblesse française et internationale qui apprécie son luxe version Heidi millionnaire, sa patinoire, ses remontées à chenillettes et le premier spa de montagne du monde. La famille Rothschild fait de la station un rendez-vous hivernal immanquable. Ski, fête & fun. Dans les années 1960, la petite ville devient le Saint-Tropez d'altitude. Edmond de Rothschild, fils de Noémie, fait construire les chalets du mont d'Arbois pour héberger une centaine d'invités conviés à la fête des Cent Heures.

Aujourd'hui couvée par Ariane de Rothschild, épouse du petit-fils de Noémie, la station n'a rien perdu de sa superbe. Même si, selon la baronne, elle s'était quelque peu endormie : « Lorsque j'ai lancé la construction de l'hôtel Four Seasons [inauguré en 2017], il fallait absolument faire bouger les lignes, insuffler une énergie nouvelle tout en respectant la magie du lieu. » Le groupe Edmond-de-Rothschild Heritage est donc à la tête de deux établissements placés sous l'enseigne Four Seasons. « Mon but est de proposer deux expériences, explique Ariane de Rothschild. Les chalets du mont d'Arbois sont typiques et familiaux alors qu'au Four Seasons, j'ai plutôt livré ma propre interprétation des séjours à la montagne. J'y ai marié les références alpines traditionnelles avec des œuvres d'art contemporain et des clins d'œil à des cultures lointaines. » Un goût qui se retrouve dans les 55 chambres (dont 14 suites) comme au restaurant La Dame de Pic/Le 1920, qui accueille depuis octobre 2020 la cheffe multi-étoilée Anne-Sophie Pic. □

La suite Noémie aux chalets du mont d'Arbois.

HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS/VCG/GETTY IMAGES ; RICHARD WAITE

L'amour (à méditer)

Trouver l'âme sœur lors d'une retraite vipassana ? C'est probable – et probablement compliqué, comme dans le dernier roman d'Emmanuel Carrère.

Texte **Constance Dovergne**

Ses proches l'ont remarqué : depuis quelques jours, Ségolène n'est plus tout à fait la même. C'est comme une nouvelle présence au monde, enrichie, sereine, absolue. Une amie l'appelle et la sonde : « Il se passe quelque chose.
– Oui, je suis tombée amoureuse.
– De qui ?
– Je ne sais pas. Je ne l'ai pas encore rencontré. »

Ségolène sait seulement qu'il était parmi les 4 000 participants d'une session de yoga kundalini organisée sur Zoom. C'était un vendredi soir de novembre. « Pendant la méditation, une main pour accueillir devant moi et une main pour insuffler au-dessus de moi, j'ai ressenti très fort l'énergie de cet homme. Comme s'il me prenait dans ses bras. » Convaincue que « la relation a déjà commencé », elle a demandé à Lili Barbery-Coulon, son instructrice aux 110 000 abonnés sur Instagram, de partager une annonce pour retrouver, peut-être, le nouvel homme de sa vie. Ségolène n'est pas une mystique, encore moins une érotomane. C'est une avocate de 43 ans tout à fait cartésienne qui fuit les réseaux sociaux et redoute les applis de rencontre. Et l'histoire qu'elle me raconte, aussi insensée soit-elle, n'est pas un cas isolé. C'est un phénomène bien connu des retraites de méditation silencieuse vipassana, que les organisateurs redoutent par-dessus tout et tentent d'enrayer avec une précaution héteronormée comme un épisode de « L'Île de la tentation » : la séparation stricte des hommes et des femmes.

Imaginez : vous arrivez dans ce centre perdu de Bourgogne, délesté(e) de tous vos appareils électroniques. Vous vous coupez du monde et vous enfermez dans le silence pour dix jours. Immobile, entouré(e) de vingt personnes ou peut-être cent, concentré(e) sur la sensation de l'air qui traverse vos narines, à n'observer rien d'autre que vous-même. Mais bientôt le mental parvient à s'échapper et vous commencez à scanner la pièce. Votre attention se porte alors sur cet individu, sa nuque pleine de grâce, ses boucles dorées et son vieux pull en laine. Vous ne savez rien de lui mais l'attraction que vous ressentez à cet instant est extraordinaire. Par la seule puissance de votre désir, votre esprit va consacrer les prochaines heures à fantasmer une rencontre. Le coup de foudre. Un voyage peut-être. Et pourquoi pas un mariage, des enfants. « Moi, j'ai pu développer une certaine excitation du fait de n'avoir pas le droit de regarder les gens dans les yeux, me raconte un adepte du vipassana. Tu es dans ton monde mais tu perçois les corps : des mains, un torse... Et la pratique te fait ressentir plus fort la présence de l'autre. » L'auteur et pionnier du vipassana aux États-Unis, Joseph Goldstein, appelle ça la *« vipassana romance »*. Emmanuel Carrère en a fait l'expérience dans son dernier livre, *Yoga,* et les forums spécialisés pullulent d'anecdotes, parfois réciproques mais qui finissent toujours mal. Car ce garçon, dont vous aurez imaginé la tenue de mariage jusqu'aux boutons de manchettes, va finir par se retourner. Vous allez alors croiser un regard bovin, ou peut-être un bouc disgracieux. Entendre une voix criarde ou des opinions réacs. Bref, vous allez faire la douloureuse expérience de la réalité et c'est ainsi que se terminera l'histoire d'amour la plus fulgurante et unilatérale de votre existence. « En fait, c'est comme un *bad trip* sur Grindr, poursuit l'adepte du vipassana. Tu tombes amoureux d'une photo, t'arrives chez le mec et tu découvres un fétichiste qui te demande de lui marcher dessus avec des espadrilles. » Et de conclure, philosophe : « Alors que le meilleur orgasme, il est de toi à toi-même. » □

Le yoga dans *Vogue* en 1965 et dans une veste de lin blanc griffée Rudi Gernreich.

BERT STERN/CONDÉ NAST

La joyeuse de la couronne

Elle a été la maîtresse la plus honnie d'Angleterre. Le temps est enfin venu pour Camilla de retrouver toute sa légitimité.

Texte **Pierrick Geais**

Tout a commencé comme dans un roman à l'eau de rose, par quelques mots susurrés à l'oreille : « Mon arrière-grand-mère et votre arrière-arrière-grand-père étaient amants. Que pensez-vous de cela ? » La légende ne dit pas ce qu'a répondu le prince Charles, 23 ans, à la mutine Camilla Shand, bientôt 24 ans, en cette chaude journée de juin 1971. Mais cette petite phrase semblait présager la suite de leur histoire... S'ensuivront de longues années de liaison cachée, de drames et de divorces, qui façonneront la réputation de Camilla : pour l'opinion, elle sera la source des malheurs de Diana. Une image dont elle se défera difficilement. Toujours à la traîne dans les sondages de popularité, la duchesse de Cornouailles commence malgré tout à se faire aimer des Britanniques, qui voient désormais en elle une travailleuse acharnée, dévouée corps et âme à la monarchie, mais aussi une aide précieuse au prince Charles, qu'elle accompagnera un jour sur le trône. □

Charles et Camilla le jour de leur mariage, le 9 avril 2005.

2005 TIM GRAHAM/GETTY IMAGES

11 JANVIER 1993
La séparation de Charles et Diana, fin 1992, marque le début de la « guerre des Galles », marquée par des révélations nauséabondes, parmi lesquelles le « Tampon Gate », raconté par les tabloïds, qui rendent publiques des conversations téléphoniques très intimes, enregistrées en 1989, entre Charles et sa maîtresse Camilla.

28 JANVIER 1999
Un an et demi après l'accident qui a coûté la vie à Lady Di, Charles et Camilla ne veulent plus se cacher. À la sortie du Ritz de Londres, où ils célébraient un anniversaire, ils s'affichent ensemble devant une centaine de flashs qui crépitent. Journalistes et photographes avaient en effet été prévenus de cette officialisation faussement improvisée.

9 AVRIL 2005
Charles et Camilla sont obligés de reporter leur mariage, pour éviter qu'il coïncide avec les funérailles de Jean Paul II. Leur union civile aura lieu, mais sans grande effusion ou médiatisation.

29 AVRIL 2011
Un autre mariage chez les Windsor, celui de William et de Kate Middleton. Camilla est désormais une habituée du balcon de Buckingham.

22 JUILLET 2020
Le symbole est fort. Colonel en chef du régiment des Rifles durant soixante-sept ans, le prince Philip, époux d'Élisabeth II, transmet cette charge honorifique à Camilla. Lui qui a longtemps été le plus fervent allié de Diana a su reconnaître, au fil des ans, les qualités de la duchesse de Cornouailles. Autrefois si discrète, celle-ci multiplie désormais les engagements, devenant l'un des membres les plus actifs et indispensables de la famille royale.

TROMPER *les apparences*

Dans *Happiest Season*, son plus récent film, Kristen Stewart joue une lesbienne confrontée à l'impossible *coming out* de sa copine. Elle en a discuté avec la romancière Constance Debré, qui livre ici le portrait au cordeau d'une fille à la fois égérie Chanel et actrice totale. Photographie Curtis Buchanan. Conception Camille Bidault-Waddington. Stylisme Dree Hemingway.

CAMÉLÉONE
Kristen Stewart photographiée pour *Vanity Fair* en novembre 2020 à Santa Monica (Californie).

TENUE **CHANEL**.
BAGUE **CHANEL JOAILLERIE**.

It's like swimming naked in a huge olympic swimming pool. À quoi ça tient, le charme... Pour moi, à *« swimming pool »*. Je vous rends *« olympic »*. Je vous rends même *« naked »* et le fait que c'est Kristen Stewart qui le dit en me regardant dans les yeux. Ainsi vont les obsessions en temps de confinement. D'autant que les yeux tout bleus de Kristen sont loin des miens. Yeuxbleus est à Los Angeles, un matin ; les miens sont à Arles et c'est la nuit. Ce que je vois sur l'écran, c'est une fille en jean et T-shirt noir qui a l'air d'être assise sur son lit ou sur un canapé. De temps en temps, on entend des chiens qui aboient – voix graves de bons gros chiens, sympa, pas comme les aboiements aigus de Rainbow, le caniche de Precious, à l'étage du dessous. « En distanciel », Kristen, ce n'est pas pareil. La seule fois que je l'ai rencontrée, pour une interview (j'ai un abonnement), c'était à l'hôtel Le Bristol, à Paris, et elle mettait ses doigts dans mes Marlboro. C'est bien fini, ces manières. On ne se mélange plus. On s'allume, on se zoome, on s'éteint. Deux espaces spatio-temporels qui se rencontrent, ça n'existe que dans le monde du sans-contact et c'est bien aussi. Je chope une lumière, une chaleur, des bruits qui ne sont pas les miens. Et quand j'aurai éteint l'ordi, Yeuxbleus disparaîtra et ce sera Yeuxbruns que j'aurais dans les miens, « en présentiel », et une bouche, « en présentiel ». Je m'égare – comment voulez-vous que je ne m'égare pas en présentiel avec Yeuxbruns ?

> « Il m'a semblé intéressant de jouer un film *queer* bienveillant plutôt que stigmatisant. »
>
> KRISTEN STEWART

Du panache au milieu des dollars

Mais reprenons – et reprenons à *« swimming pool »*. Invasion de bleu et d'odeur de chlore dans ma tête. Cette histoire de piscine, c'est à cause de *Happiest Season* (traduite on ne sait pas pourquoi par *Ma belle-famille, Noël et moi),* le film – l'actu de Kristen qui fait qu'on se zoome. C'est à son propos qu'elle dit que c'est comme nager nue dans une énorme piscine olympique. La piscine olympique parce que c'est ce qu'on appelle un *« christmas movie »,* un film de Noël à gros budget, un film commercial pour Noël et sur Noël. Les Américains aiment Noël et ils ont inventé ce concept de films à consommer en famille qui font aimer les familles et Noël à Noël. Bonne chance. Mais si les Américains sont plus tradi que nous, ils sont plus modernes aussi – les deux à la fois. Et dans leur piscine olympique, ils glissent une Kristen Stewart *naked.* Au sens figuré. *Happiest Season* en effet est un *christmas movie* mais *queer.* Un film de Noël homo, si vous préférez. Destiné à tous. Aux hétéros, aux enfants et aux grands-mères. Et c'est une première.

Concrètement, c'est l'histoire d'un couple de filles, jouées par Kristen Stewart et Mackenzie Davis, qui va dans la famille de l'une (Mackenzie) pour Noël alors que celle-ci est dans le placard, sans l'avoir dit à l'autre (Kristen), et entend le rester, présentant sa *girlfriend* Kristen comme sa colocataire. Mackenzie a peur de faire son *coming out* pour ne pas blesser ses parents. Mais, bien sûr, elle est ↠

CURTIS BUCHANAN

TENUE
CHANEL.
BAGUE
CHANEL JOAILLERIE.

TENUE **CHANEL**.
BAGUES **CHANEL JOAILLERIE**.

déchirée de blesser sa *girlfriend* et Kristen est partagée elle-même, etc. Pas d'inquiétude, ça se termine bien. J'ai spoilé ? Pas vraiment. Un *christmas movie,* ça se termine toujours bien. C'est fait pour. Pour croire que le bien l'emporte sur le mal, que le mal n'existe pas... Sinon, c'est un *halloween movie* – c'est ce que Kristen me recommande de regarder à Noël quand, comme moi, on n'est pas une *« christmas person ».* Je note la reco, *thank you KS.* Est-ce que Kristen a déjà fait un *halloween movie ?* J'aurais dû le lui demander.

> « J'ai toujours été homosexuelle, que j'aie eu ou non les mots pour le définir. »
> KRISTEN STEWART

L'originalité dans l'originalité, c'est que Kristen Stewart est vraiment lesbienne. Vous vous souvenez ? Cette fille qu'on avait connue au bras de Robert Pattinson au temps de *Twilight* est celle qui a gagné la palme du *coming out* le plus direct et drôle de la planète, en balançant en 2017 dans le « Saturday Night Live », l'une des émissions les plus regardées des États-Unis : *« I'm like so gay, dude »* – « Je suis genre tellement lesbienne, mec. » La phrase était destinée à Donald Trump, lequel avait développé une obsession pour ou plutôt contre Kristen Stewart, du temps de ses histoires avec Pattinson. Un peu de panache au milieu des millions de dollars, c'est sexy. Et tant mieux si ça marche.

Le secret qui permet l'émancipation

Happiest Season, Kristen y tient. Parce que c'est une première. C'est pour cela qu'elle l'a fait et qu'elle m'en parle longuement, quand bien même, covid oblige, il ne sortira pas en salles (en France) mais seulement en vidéo à la demande. « C'est un film sans colère et sans honte », politique sans l'être. Elle s'explique : « Quand on est quelqu'un qui, pour une raison ou une autre, a été poussé dans les marges, il est aussi de notre responsabilité d'être accueillant. Il m'a semblé intéressant de jouer un film *queer* bienveillant plutôt que stigmatisant. » Faire venir l'autre à soi plutôt que de le condamner, en somme. « Peut-être que mon prochain sera plus politique, mais parfois il faut être le premier à planter le bâton dans le sol, commencer par les bases, pour ensuite définir les choses. » Kristen parle aussi de son plaisir d'« être autorisée à apparaître comme n'importe quelle femme dans un film commercial sans avoir à cacher quoi que ce soit de ce que je suis ». Elle dit avoir « toujours voulu marquer des points, cocher les cases et savoir, sans peine, tromper les apparences », habileté d'acteur ou souvenir d'un moment où on ne dit pas tout sur soi, jouer le jeu dans l'un ou l'autre cas, et avoir aimé, dans *Happiest Season,* ne pas avoir à le faire. « C'est aussi un film pour lequel je me suis battue. Si les producteurs étaient, par définition, d'accord avec le principe, ils n'étaient pas toujours à l'aise avec ce que devenait le film. Il a fallu les pousser. »

Ce personnage super normalement *queer,* personne évidemment n'aurait pu mieux l'incarner qu'elle, puisque tout simplement c'est ce qu'elle est. Et ce qui fait que ça marche, c'est le naturel avec lequel elle incarne son personnage. S'il y a de l'artifice dans le film, c'est tout le *« christmas »* et la famille au milieu desquels avance tranquillement une fille aussi à l'aise avec son homosexualité qu'on peut l'être avec son nez, tel qu'on l'est soi-même quand on l'est, telles qu'on en connaît plein dans la vie des filles comme ça, mais que, en effet, on voit encore si rarement au cinéma. Citez-moi une lesbienne qui joue une lesbienne ? Comme si, pour que ça passe, il fallait que ce soit une hétéro. Vous pourrez les compter sur les doigts d'une main. C'est pour ça aussi que ce film fait du bien. Et c'est pour ça que ce *christmas movie* a du panache. Parce que les actrices lesbiennes *out* ne sont déjà pas très nombreuses, mais celles qui acceptent d'incarner des lesbiennes, celles qui n'ont pas peur d'être « enfermées » dans leur identité, de ne pouvoir jouer d'autres rôles, là, ce doit être sur le doigt du pouce qu'il faut les compter. Ça devrait s'arranger, vu comme Kristen défriche tranquille.

Sur le sujet, si tant est que ça en soit un – et oui c'en est un, car cette normalité à conquérir l'est d'abord en soi, et c'est toujours étrange rétrospectivement de voir que cela a pu l'être –, Kristen raconte : « J'ai eu des relations avec des hommes qui ont été parmi les plus importantes de ma vie et j'ai toujours été homosexuelle, j'ai toujours senti cette chose en moi, que j'aie su ou non ce dont il s'agissait, que j'aie eu ou non les mots pour la définir. » Peut-être alors que ce qui distingue les hétéros de ceux qui ne le sont pas relève moins d'un goût ou d'un genre (notion dont il ne sera pas question de toute l'interview), que d'une expérience. Celle d'un conflit intérieur fondateur et de l'habitude du secret, ambivalent, puisque celui-ci fonde un empire en soi très fort en même temps qu'il est un poids, jusqu'au jour où il cède, le rendant palpable après coup, tant on en avait souvent à peine conscience, avec ce sentiment de vitalité extraordinaire que donnent toutes les émancipations, qu'il n'est qu'à regarder Kristen Stewart pour comprendre. Et sans doute est-ce un des éléments qui explique qu'elle est l'une des actrices qui insuffle tant de présence et de vérité aux films dans lesquels elle joue. Car si elle les fait tenir, si elle nous emporte immédiatement, dans les longs-métrages d'Olivier Assayas, de Woody

CURTIS BUCHANAN

↠ Allen comme dans *Happiest Season,* ce n'est pas parce qu'elle est (ou non) une grande actrice, ce n'est pas par son jeu, sa technique, c'est par sa personne. *« I'm fucking yours »,* dit-elle d'ailleurs, et on n'en doute pas, « avec quiconque m'est proche, dans ma vie personnelle ou artistique ».

« Je prends beaucoup. Ce qui m'intéresse c'est un échange profond étendu et qui s'accroît. » Il semble en effet qu'elle joue comme elle est, le corps sur la table, et que c'est ce qui fait son talent et son charme. Les acteurs sont narcissiques, dit-on. Peut-être, et peut-être n'ont-ils pas le choix. Je n'en sais rien pour Kristen. Sans doute l'est-elle aussi. Ne serait-ce que pour résister au délire des autres sur soi, il me semble qu'il faut être un minimum autocentré. Mais si elle l'est, c'est sans beaucoup compter. Son identité, elle la donne, parce que, finalement, c'est plus simple de répondre aux questions et qu'on s'aperçoit qu'on ne disparaît jamais en se livrant – ou qu'on ne dit rien en disant tout. Les radins croient qu'ils gardent l'essentiel ; les prolixes savent que ce qu'ils donnent se remplace toujours. « C'est très facile de se montrer, de laisser les gens entrer, mais l'identité est quelque chose de fluctuant, en même temps qu'on la définit, qu'on la porte, elle change, on n'y est plus. »

Bref Kristen Stewart n'a plus 20 ans, elle en a 30 et des années d'interviews derrière elle. « Pendant longtemps, mon obsession était de ne pas laisser les gens entrer. Je croyais que garder les choses privées était une manière de ne pas les perdre, de mieux les posséder, mais ce n'était pas vrai. La ferveur créée par le fait de ne pas répondre était déjà une réponse et je ne veux pas donner l'impression d'être une personne qui n'assume pas sa vie. J'ai donc pris le parti le plus simple, celui d'avoir des conversations franches avec les personnes avec lesquelles je me sens bien et de ne pas répondre aux autres. Tout dépend de qui me parle. » Comme dans la vraie vie en somme. « Je veux tellement, dit-elle, des autres et de tout. »

Jouer est à l'avenant, bien sûr. C'est cette dose qui l'effraie à chaque fois, qui l'épuise à chaque long-métrage, c'est l'indispensable épreuve de soi, celle où l'on peut se planter. « J'ai fait de bons films. J'en ai fait de moins bons. À chaque fois, je ne sais pas si je serai à la hauteur de ce que je voudrais être. Et il n'y a qu'en jouant que je ressens cette peur et que je prends ce risque. » Si elle mène ses propres projets de réalisation et qu'elle dit avoir absolument besoin de ne pas être uniquement actrice, elle n'envisage pas d'arrêter de jouer, tant cette confrontation avec le vide, aussi symbolique soit-il, lui est nécessaire. Sans doute est-ce dans cet esprit, avec ce désir de se placer là où on ne sait rien de soi, où l'attente et le jugement non seulement de soi-même mais également des autres sont au plus haut, intensifiant le vertige – et qu'est-ce qu'on peut vouloir d'autre que le vertige ? – qu'elle se prépare à jouer, dans les mois qui viennent, le rôle de lady Di, dans *Spencer,* sous la direction du Chilien Pablo Larraín.

> « À chaque film, je ne sais pas si je serai à la hauteur. Il n'y a qu'en jouant que je ressens cette peur. »
> KRISTEN STEWART

De la noirceur au fond des poches

Bien sûr, j'ai raté le début. Je croyais que ça enregistrait sur l'iPhone ou sur l'ordi, mais je suis aussi nulle qu'un vieux et ça n'enregistrait pas. Peut-être est-ce mieux ainsi. Peut-être que l'ordre des choses l'a voulu. Tout ne se dit pas à voix haute. Tout ne se retient pas. Ce qui est passé dans le trou des citations, ce que je ne peux pas vraiment citer de mémoire, ce qui lui appartient, ce qui reste dans la nuit, c'est sa réponse à la question du désespoir. *« Despair ».* En anglais aussi, c'est beau. Dites-le dans une conversation et vous verrez que, tout de suite, les gens vous regardent autrement. Tout de suite, ils arrêtent le *small talk* plus ou moins intelligent, celui qu'on fait tous par habitude, par paresse, par pudeur, par ennui, par faiblesse, par politesse... J'avais commencé l'interview par cette question, amenée à travers une citation de Coco Chanel, puisque Kristen est une égérie Chanel. Gabrielle aurait dit : « La mode n'est pas drôle. C'est quelque chose au bord du suicide. » Prononcez « suicide » aussi, « au bord du suicide », posez ce seuil au milieu d'une matinée à Los Angeles avec de bons gros chiens qui aboient, au milieu de tout, et vous verrez ce qu'il se passe. Je n'ai rien enregistré de cette réponse et je crois que j'ai trop oublié pour la citer vaguement sur un sujet si aigu.

Kristen Stewart n'a rien dit que je ne cache. J'ai oublié. Vraiment. N'en tirez aucune conclusion. Seulement le sentiment que je n'avançais pas tout à fait dans le vide, avec l'hypothèse que ceux qui veulent vivre plus, que ceux qui y parviennent – ce qui les rend si beaux –, n'y mettraient pas tant d'énergie sans un peu de noirceur au fond des poches. Si tout allait si bien, il n'y aurait pas de héros. Même à Hollywood. □

ASSISTANT PHOTOGRAPHE LUKE LOVELL.
OPÉRATEUR NUMÉRIQUE ANTHONY GARITO.
COIFFURE ADIR ABERGEL.
MAQUILLAGE JILLIAN DEMPSEY. PRODUITS CHANEL : SOIN HYDRA BEAUTY CAMELLIA WATER CREAM ; TEINT LES BEIGES EAU DE TEINT LIGHT ; BAUME ESSENTIEL ROSÉE ; PALETTE REGARD BELLE MINE NATURELLE MEDIUM ; MASCARA LE VOLUME STRETCH DE CHANEL NOIR ; LES BEIGES BAUME À LÈVRES HYDRATANT BELLE MINE TEINTÉ WARM.
MANUCURE ASHLIE JOHNSON. PRODUITS CHANEL : LA CRÈME MAIN ; LA BASE ; LE VERNIS BALLERINA ET ROUGE NOIR ; LE TOP COAT.
PRODUCTION PINK PRODUCTION INC.

CURTIS BUCHANAN

TENUE **CHANEL**.
SERRE-TÊTE **CHANEL**.
BAGUES **CHANEL JOAILLERIE**.

Agents discrets

Des espions américains arrivent chaque année dans la capitale et y mènent une vie entre renseignement chic, bohème intellectuelle et clichés parisiens. Pierre Gastineau et Philippe Vasset ont retrouvé la trace de certains d'entre eux, en remontant leurs circuits de prédilection, quelque part entre *Emily in Paris* et *James Bond*. Carte Arnaud Mendes-Seignour.

LES ADRESSES DE LA CIA À PARIS

1. Les bureaux de La CIA au sein de l'ambassade des États-Unis à Paris.
2. La brasserie Minim's.
3. Le centre d'échanges de la Tour-Maubourg.
4. Les délégations officielles au restaurant Procope.
5. La tournée des grands-ducs à La Fermette Marbeuf et au Crazy Horse.
6. Les pots d'adieu à la Tour d'argent.
7. Les hôtels pour rencontres discrètes autour du métro La Motte-Picquet-Grenelle.
8. L'ancien siège de la DST, le contre-espionnage français.

Cette matinée de décembre 2019, le ciel est dégagé, mais l'air glacé pique les visages. Un petit groupe s'avance à pas lourds dans les allées du cimetière de Montmartre, sur les contreforts de la butte qui, depuis *Amélie (Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* en VO), symbolise Paris aux yeux des Américains, au même titre que la tour Eiffel. L'assemblée qui chemine à côté du cercueil arrive du XVIe arrondissement, où ont eu lieu les obsèques du défunt, Jacques. L'homme est inhumé dans le caveau familial, où l'attend déjà son épouse Françoise, partie cinq ans plus tôt. Autour de la tombe se recueillent ses enfants, Anne et Hugues, soutenus par leurs conjoints. Un enterrement tristement ordinaire, en somme, comme il s'en organise des centaines tous les jours en France. À un détail près : la femme d'Hugues n'est pas française mais américaine. Elle s'appelle Elizabeth et elle est nº 2 du plus puissant service de renseignement du monde, la CIA.

Depuis qu'elle a été nommée directrice des opérations de l'agence d'espionnage en décembre 2018, Elizabeth Kimber, 58 ans, supervise toutes les opérations du service américain. Une fonction prestigieuse qui vient couronner une ascension sans faute : auparavant, elle a dirigé le très secret National Clandestine Service, équivalent du « bureau des légendes » à la CIA, qui gère les agents sous couverture à l'étranger. Sa promotion, au côté de la directrice Gina Haspel, a été une révolution : c'était la première fois, depuis sa création en 1947, que l'agence était dirigée par un tandem féminin. Mais ce bouleversement, œuvre de Donald Trump, en cachait un autre, plus secret : Beth Kimber est l'une des premières responsables de la CIA à être mariée à un étranger – en l'occurrence, un Français.

Car les mariages binationaux sont rares au siège, à Langley. La CIA les a longtemps considérés comme une faille de sécurité majeure, incompatible avec une carrière d'espion. Une règle exceptionnellement assouplie pour des conjoints européens, en majorité britanniques, parfois aussi français. Dans ces cas-là, l'agence demande aux époux d'obtenir la nationalité américaine et, parfois, les intègre au corps diplomatique. C'est ce qui est arrivé en 2005 au mari de Beth Kimber, lequel a pu suivre sa femme dans la plupart de ses postes. Le couple vit aujourd'hui à vingt minutes du quartier général de l'agence, dans une belle demeure typique de la Virginie occidentale.

Au sein de la direction des opérations, les agents qui ont travaillé dans la capitale française forment un club aussi fermé qu'envié. Leur quotidien est en effet plus proche de celui d'*Emily in Paris* que de la série d'espionnage *Jack Ryan,* dont le héros ne fait qu'un passage éclair dans l'Hexagone, pistolet au poing, pour traquer des terroristes en Seine-Saint-Denis, rebaptisée en toute subtilité « quartier musulman ».

> Sitôt son travail terminé, le chef de poste américain a tout loisir de courir les expositions, les vernissages et les cocktails.

Leurs homologues de Khartoum ou de Bichkek ne peuvent qu'envier le quotidien de leurs collègues employés à Paris. Sitôt le travail terminé, le chef de poste *(chief of station)* a tout loisir de courir les expositions, les vernissages et les cocktails. Et la garden-party de l'ambassade américaine, le 4 juillet, est presque plus recherchée par les *socialites* parisiens que celle du 14 juillet qui se tient désormais, pour des raisons d'économie, dans les jardins du ministère de la défense et non plus dans ceux de l'Élysée.

La liste des établissements fréquentés par les fonctionnaires de la CIA à Paris donne une idée de la douceur d'espionner dans la capitale. À deux pas des bureaux de l'agence au sein de l'ambassade du 2, avenue Gabriel **(n° 1 sur la carte)**, l'une des cantines des espions à Paris est la brasserie Minim's, rue Royale **(2)**, préférée au tapageur Maxim's – les deux restaurants partagent la même cuisine. Pour les repas plus protocolaires, en cas de visite de dirigeants de l'agence, voire de membres du Congrès, il faut néanmoins muscler son jeu : le responsable parisien de la CIA conduit les délégations officielles au Procope, le restaurant de Saint-Germain-des-Prés **(4)** « plus pour ↠

SAUL LOEB / AFP

En compagnie du président Trump, Gina Haspel prête serment comme directrice de la CIA le 21 mai 2018 en Virginie. Elle a été secondée par Elizabeth Kimber, ancienne du bureau parisien et mariée à un Français.

↠ ce que ce lieu raconte de la culture et de l'histoire française que pour sa cuisine », explique l'un des tenants du poste, mais aussi à La Fermette Marbeuf, au nº 5 de la rue du même nom (**5**), « avec cette architecture Art déco si étonnante ». Un restaurant qui a en outre l'avantage de jouxter le Crazy Horse, sur l'avenue George-V, au cas où les *congressmen* voudraient découvrir un autre aspect de la culture française – espionner, c'est prévoir !

L'éternelle Tour d'argent, qui surplombe la Seine, quai de la Tournelle (**6**), est quant à elle réservée aux adieux des petites mains du poste hexagonal, secrétaires et autres, pour qu'elles repartent des étoiles parisiennes plein les yeux. Entre « gens du métier », français et américains, en revanche, rien ne vaut un bon bistrot du Ier arrondissement ou du quartier des ministères, dans le VIIe.

Pour se fondre dans la masse des gastronomes parisiens, le renseignement américain a tout prévu. Avant d'être envoyés à Paris, les espions les moins bien dégrossis sont soumis à une formation pour les familiariser avec « l'étiquette » locale. Pendant très longtemps, c'est l'équipe d'un petit restaurant d'Alexandria (Virginie), La Bergerie, tenu par Laurent Janowsky et sa femme Margaret, qui se chargeait d'apprendre aux analystes militaires américains le savoir-vivre à la française. Par groupes d'une trentaine d'officiers, auxquels se joignaient parfois des agents de la CIA, les fonctionnaires du renseignement se rendaient dans cette banlieue de Washington pour mémoriser l'usage des fourchettes disposées de chaque côté de l'assiette, et bien sûr, à goûter le vin sans ressembler à un Texan qui engloutit un Coca.

La Motte-Picquet, nid d'espions

Si, en France, on aime déplorer la perte d'attractivité de Paris, la ville reste un carrefour : de Riyad à Pékin en passant par Moscou, riches et puissants viennent du monde entier pour faire les boutiques et paresser en terrasse. Si l'on veut éviter de les rencontrer à domicile, c'est à Paris qu'on a une chance de les croiser. C'est encore plus vrai pour les dirigeants africains et maghrébins : tous ont vécu en France à un moment de leurs vies, et tous y reviennent, que ce soit pour se détendre ou pour se faire soigner. Sans compter tous les opposants et les conseillers déchus qui ont choisi de s'exiler dans l'Hexagone.

> « Non seulement les espions français étaient au courant, mais ils sécurisaient même les rencontres avec nos sources. »
> MARK BENT, ANCIEN AGENT AU POSTE PARISIEN DE LA CIA

D'autant plus que Paris, ville touristique par excellence, dispose d'un parc hôtelier presque inépuisable, dont la CIA fait un usage très particulier. *Vanity Fair* a retrouvé la trace d'un vétéran de l'agence qui a écumé les halls de ces établissements dans un but bien précis : « Je devais aller rencontrer nos sources, nos *assets,* issus de pays d'Afrique et du Moyen-Orient dans lesquels nous ne pouvions pas opérer, de passage dans la capitale française. Ils venaient à Paris dans une délégation, pour suivre un traitement médical, pour un week-end de shopping en famille », explique Mark Bent, longtemps agent au sein du poste parisien. Et la capitale française se révèle un lieu de rêve pour effectuer ce métier d'officier traitant. « Quand un *asset* sensible vient en ville sous une fausse raison, vous ne pouvez pas prendre le risque de le rencontrer dans un restaurant ou dans un palace : si vous marchez dans un hall de grand hôtel et qu'un concierge ou un serveur vous remarque, vous êtes grillé instantanément », raconte-t-il, yeux rieurs sous la mèche blanchie. Fort heureusement, la ville dispose d'une pléthore de petits hôtels discrets. Un quartier en particulier s'avère le paradis pour espions : La Motte-Picquet - Grenelle, dans le XVe arrondissement, non loin du siège de l'Unesco. « J'ai beaucoup "opéré" dans le quartier autour de cette station de métro, car elle offre beaucoup de sorties [cinq accès], de directions possibles [la ligne 6 aérienne, les 8 et 10 en sous-sol qui partagent le même quai vers l'est de Paris], de routes différentes [vers le XVIe, vers le VIIe, vers Montparnasse...], etc. Pour déjouer les filatures, il y a tant de petites rues, de petits recoins... Et vous pouvez filer dans le métro, qui, à cette station, a tellement de couloirs qui s'entremêlent. Le quartier autour compte un nombre impressionnant d'hôtels "de rue" dans lesquels on pouvait donner rendez-vous discrètement ainsi que des petits bistrots très sympas tout autour. »

La procédure est à chaque fois bien rodée. « En premier lieu, vous annoncez à l'avance à votre source : "Rencontrons-nous près de tel restaurant." Puis, lorsque vous la voyez, vous lui passez une clé pour une chambre d'un de ces petits hôtels où vous vous rejoindrez un peu plus tard. » Dans le jargon de l'agence, ce type d'opérations s'appelle un *« brush pass ».* « Là, vous aurez plusieurs heures pour la débriefer tranquillement. » Dans l'exiguïté de la chambre de l'hôtel de l'Avre, du Saphir ou de l'Amiral-Fondary (**7**), la mystique qui a donné ses lettres de noblesse au roman d'espionnage opère. « La relation entre un *asset* et un officier traitant est des plus intimes. Dans leur pays, les *assets* collectent des informations pour vous pendant des mois, dans une tension extrême, et ils ne peuvent en parler à personne. Honnêtement, la plupart d'entre eux sont terrifiés. Ils attendent longtemps cette rencontre. La première chose à faire quand vous les voyez pour les débriefer, c'est de s'enquérir de leur niveau de stress, de les détendre un peu, de créer un environnement sympa. De leur dire que vous serez toujours là pour eux, que vous ne les laisserez jamais tomber... Alors, seulement à ce moment, ils commenceront à vous confier des informations sur leur pays. »

Le métier demande une certaine dose d'abnégation. « J'avais une source algérienne haut placée à traiter. Le type était horrible : gros fumeur, raciste, comportement atroce avec les femmes. Mais bon, il fallait s'efforcer de faire le job et le mettre à l'aise. Les gens l'oublient,

mais le business du renseignement, c'est rarement de traiter avec des gentils. » Un officier de la CIA, recueillant des informations auprès d'un haut gradé algérien en plein Paris, au nez et à la barbe des espions français, alors que le siège de la DST, le contre-espionnage, était encore jusqu'à peu à deux arrêts de métro de là, rue Nélaton (8) ? Mark Bent bat en brèche cette idée : « Non seulement les Français étaient au courant, mais ils sécurisaient même ces rencontres. Avant de voir ma source, je faisais un *briefing* avec les espions français, qui avaient leur propre liste de questions à poser à la source – qui pensait souvent, elle, qu'on se voyait à leur insu... Ensuite, j'allais au rendez-vous. Puis, une fois terminé, je revenais voir les gens de la DST avec leurs réponses. Un *win-win* pour nos deux pays. » Ne travaillant pas directement contre les intérêts français car appartenant à la branche Afrique de la CIA, Mark Bent faisait même partie des agents « déclarés » auprès des services locaux. Il reconnaît cependant que sa bonne volonté envers ses homologues n'était pas vraiment spontanée : « On avait été pris quelques années auparavant à espionner directement les Français, alors on avait décidé de montrer patte blanche. »

Paris, labyrinthe mondain

L'épisode auquel il fait référence est un mythe dans la petite communauté du renseignement français, mais il a été assez largement réécrit. Au début des années 1990, l'une des priorités de l'administration Bush père, et donc de la CIA, était la conclusion des accords commerciaux qui allaient donner naissance à l'Organisation mondiale du commerce. Or la position de la France dans ce dossier était mal connue à Washington. Un conseiller d'État, Henri Plagnol, avait été approché par une fondation américaine pour rédiger des notes sur le sujet. Pris en main par le contre-espionnage français, qui soupçonnait la CIA d'être derrière l'opération, Plagnol a accepté de collaborer et de jouer les agents doubles. L'affaire a ensuite été rendue publique en 1994 par le ministre de l'intérieur, Charles Pasqua, qui a expulsé plusieurs fonctionnaires de la CIA. Un coup de sang diplomatique largement théâtralisé : la plupart de ceux qui ont dû quitter l'ambassade américaine étaient arrivés au terme de leur détachement. Quant à Plagnol, il a toujours douté avoir été d'une quelconque utilité pour la CIA : il est spécialiste des affaires culturelles... Interrogé sur l'épisode, William Green, en poste à Paris au moment des faits, s'est retranché derrière son devoir de réserve.

Pour opérer dans le labyrinthe bureaucratico-mondain qu'est Paris, la CIA sélectionne des fonctionnaires qui maîtrisent en profondeur nos codes culturels et sociaux. William Green a étudié le français à Tours pendant deux ans à la fin des années 1970 avant de suivre les cours de Sciences Po à Paris et de lire Raymond Aron (« J'allais à l'école du Louvre aussi : c'est fantastique pour apprendre des adjectifs et des adverbes »). Pendant ses vacances, l'étudiant américain a sillonné le pays à vélo : « J'ai appris l'attentat contre Reagan [en mars 1981] en Bretagne, chez un habitant qui avait accepté de m'héberger pendant une randonnée. Et j'étais à la Bastille le soir de l'élection de Mitterrand ! » Il poussera son histoire d'amour avec la France jusqu'à épouser une Française. L'expérience accumulée lui permettra, quand il revient dix ans plus tard, cette fois en tant qu'agent de la CIA, de comprendre le mode de pensée de ses interlocuteurs français. Et ce, même si le pays est très différent de celui qu'il a connu durant ses études : Mitterrand est toujours au pouvoir, mais le parti communiste français a eu les jambes coupées par la chute de l'URSS, et l'Hexagone se déchire sur le traité européen de Maastricht. Surtout, le terrorisme est en passe de devenir un problème central : sur un tarmac à Marseille, puis dans le RER B, la France est frappée à deux reprises par le GIA algérien.

En 1994, le ministre de l'intérieur, Charles Pasqua, expulse plusieurs fonctionnaires de la CIA... qui étaient arrivés au terme de leur détachement.

Cette montée en puissance de l'antiterrorisme va bouleverser les rapports entre les renseignements français et américain. Si la DGSE, le service extérieur français, garde traditionnellement ses distances avec son homologue américain – il n'existe pas de services amis dans le monde du renseignement –, le contre-espionnage français joue le jeu des échanges soutenus avec la CIA. Occasionnelle dans les années 1990, la coopération antiterroriste est devenue quasi institutionnelle après les attentats du 11-Septembre. À la tête de l'antenne française de la CIA à cette époque, Bill Murray, physique d'acteur de western des années 1950, se souvient : « Jacques Chirac a été le premier chef d'État étranger à se rendre à New York après le 11-Septembre. Il a même survolé la ville. De ce que je sais, il a été choqué par ce qu'il a vu et lorsqu'il est rentré à Paris, il a convoqué une réunion avec ses services de renseignement où il a dit : "Ce n'était pas un attentat contre les États-Unis ; c'était un attentat contre la civilisation. En ce qui me concerne, c'est comme s'ils avaient visé la tour Eiffel. Vous allez vous coordonner avec les Américains. C'est un ennemi commun. » Ravi de raconter une réunion secrète à l'Élysée à deux journalistes français, l'espion pas tout à fait à la retraite poursuit : « Chirac a donné des instructions très claires sur ce qu'il voulait et celles-ci étaient par conséquent très ouvertes, ce que j'ai apprécié. J'ai eu beaucoup de soutien de tous les services, voire de tous les citoyens. Nous avons dû mettre des personnes supplémentaires au standard de l'ambassade car beaucoup de Français appelaient et offraient de loger chez eux des Américains bloqués à Paris. Nous avons tout gâché très rapidement à cause des choix politiques de notre ↠

ALAIN BENAINOUS/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

↠ administration, mais la sympathie et le soutien étaient là au début. »

Le bureau de la CIA devient alors une sorte de bourse aux tuyaux du contre-terrorisme entre les services de renseignement européens et les États-Unis. « J'ai travaillé dur pour élargir le périmètre de Paris comme plateforme pour collaborer avec d'autres services de renseignement en Europe contre la menace commune. Et nous y avons établi la base Alliance [nom que prendra le protocole de collaboration entre les services secrets occidentaux]. J'étais très fier de l'avoir créée. Je l'ai imaginée comme une organisation sans tête. Des services de renseignement de nations à égalité travaillant pour une préoccupation commune, et non sous une direction centrale, sur des problèmes communs. »

Les débuts sont pourtant difficiles : même si Bill Murray a emmené le patron de la DST de l'époque, le préfet Jean-Jacques Pascal, rencontrer à Washington le charismatique directeur de la CIA, George Tenet, les Français craignent que l'offre de coopération américaine ne cache un piège. Froissés que Londres n'ait pas été choisi pour accueillir ce nouveau centre, les Britanniques traînent les pieds, tandis que la participation allemande est entravée par leur mille-feuille fédéral. Pour pérenniser l'existence de l'Alliance, Bill Murray joue des rivalités politiques françaises : « Au printemps 2002, Jacques Chirac est réélu président et l'Assemblée nationale tombe dans son camp peu après. C'est enfin la fin de la cohabitation. Il a donc derrière lui un gouvernement unifié, et cela fonctionne plutôt bien. D'un côté, je travaille avec les Français pour mettre en place un emplacement et un système de communication sécurisé approprié et de l'autre, je presse mon gouvernement pour augmenter la vitesse à laquelle nous pouvons transférer des informations en France pour les diffuser aux représentants de chaque pays », avant d'aller tous partager un dîner à l'une des tables du quartier La Tour-Maubourg, près des Invalides, où est logé le centre d'échanges (**3**). Interrogés sur la base Alliance, les espions des différents pays impliqués s'en souviennent comme d'un âge d'or de la coopération transatlantique : pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale, douze services de renseignement de six pays travaillaient en continu main dans la main.

La coopération est difficile : le patron de la DST de l'époque rencontre son homologue de la CIA. Mais Paris craint que l'offre ne cache un piège...

Le directeur de la CIA, George Tenet, dans les locaux du centre opérationnel d'urgence à Washington, après le 11-Septembre.

DAVID SCHREIBER/U.S. NATIONAL ARCHIVES/GETTY IMAGES

Fraternité occulte

Bill Murray quitte Paris et l'agence en 2005, avec le sentiment du devoir accompli. Mais deux ans plus tard, *Le Monde*, sur la foi de documents de la DGSE, affirme que le service français aurait mis en garde la CIA avant les attentats contre le World Trade Center et le Pentagone. Et que l'agence américaine n'aurait rien fait de ces renseignements. L'article révèle le nom de Bill Murray et lui prête un rôle décisif dans le gaspillage des renseignements. L'épisode reste amer : « L'article était faux. Je n'étais pas en France à ce moment-là. J'étais à un autre poste. Et je peux vous dire que les Français nous ont certes transmis beaucoup d'informations sur Al-Qaida et sur Ben Laden – nous en avons été très reconnaissants –, mais ce n'est pas comme si nous ne savions pas que Ben Laden essayait de lancer une opération contre l'Amérique. Et, pour être tout à fait franc avec vous, tous les renseignements à l'époque indiquaient que l'attaque était susceptible de se produire quelque part dans le golfe Arabo-Persique. Personne ne pouvait dire : "Ça va se passer ici ou là" ou : "Ça va être tel ou tel genre d'opération." » La base Alliance sera finalement démantelée en 2009. Mais, en 2015, c'est encore vers la CIA que se tournera le contre-espionnage français pour étoffer son enquête sur les réseaux djihadistes qui ont mené à l'attentat de *Charlie Hebdo,* puis à celui du Bataclan – au grand dam de leurs homologues de la DGSE.

Tous les espions américains qui ont été en poste en France y ont gardé un lien fort. Après être parti de la CIA, Bill Murray a monté un cabinet privé, Alphom, conciliant sa francophilie et son sens des affaires. Il a notamment assuré le renseignement et la sécurité de la tournée mondiale de Beyoncé en 2016. Pour sa cliente, dont la musique est assez éloignée des œuvres de la Renaissance française qui passionnent l'ex-agent, Bill Murray est notamment venu à Paris et Bruxelles s'assurer que la chanteuse ne risquait pas de voir son mégaconcert au Stade de France visé par un attentat, comme le 13 novembre 2015. Il a alors repris langue avec ses anciens contacts français, en partageant de bons déjeuners dans ses tables préférées.

Reconverti lui aussi dans le conseil stratégique aux entreprises, William Green s'amuse de voir les retraités de la CIA fréquemment assimilés, en France, à une « fraternité occulte » : « La vérité, explique-t-il, c'est que nous travaillons souvent pour des intérêts français. » Lorsqu'en 2007, Nicolas Sarkozy pousse la candidature de Dominique Strauss-Kahn à la tête du Fonds monétaire international, le Français, qui connaît très mal les États-Unis, se tourne vers William Green, qu'il a croisé lorsque ce dernier travaillait à Paris. L'association entre l'ancien ministre des finances et le vétéran de la CIA durera jusqu'à la démission forcée de DSK, accusé en 2011 d'agression sexuelle sur une femme de chambre à New York. Durant tout le procès, William Green épaulera l'équipe juridique de Strauss-Kahn, pour déterminer si leur client avait été victime d'un piège.

Mark Bent, également retraité de la CIA, a longtemps conseillé un magnat du pétrole français, le très discret Hubert Perrodo, fondateur de la société Perenco. Travailler avec un ex-espion demande quelques ajustements, les pratiques d'affaires différant largement entre un groupe français opérant dans le pétrole africain et un ancien fonctionnaire américain tenu de montrer patte blanche sur les questions de corruption. Mais cela a malgré tout permis à Perrodo, mort en 2006, d'éviter quelques chausse-trapes : « Un jour, raconte Mark Bent, des policiers français ont perquisitionné le siège de Perenco, alors situé sur les Champs-Élysées, et ont saisi tous les documents de travail. Le groupe ne lésinait pas sur les moyens pour convaincre les gouvernements africains de lui attribuer des champs *offshore*. Hubert m'a alors appelé pour voir si je pouvais me renseigner. J'ai donc demandé cela comme une faveur personnelle à un de mes anciens contacts dans le renseignement français. Il est revenu quelques jours plus tard en riant, et en me disant : "C'est pour les chevaux !" Le fisc se demandait seulement si Perrodo payait bien les taxes sur ses chevaux de course. Rien à voir avec toutes ses opérations dans le pétrole. » Signe de sa proximité avec la famille Perrodo, l'Américain a même été invité à la cérémonie d'hommage à la mort du patron, en 2006, organisée par sa veuve, l'ancienne mannequin sino-singapourienne Carrie Perrodo, et leurs trois enfants, François (aujourd'hui à la tête de l'empire familial), Nathalie et Bertrand. En toute intimité, la famille a privatisé le musée Rodin, dans le VII[e] arrondissement – « Il y avait seulement quelques centaines de personnes, un service de traiteur et un champagne exceptionnel. La fête était joyeuse... C'était tellement lui. » Mark Bent est par la suite reparti en Floride, où il dirige son petit cabinet de renseignement privé. Mais Paris demeure un personnage central de sa vie d'espion : son ex-femme, américaine, est restée y vivre avec deux de leurs enfants, à deux pas du Champ de Mars – juste à côté de l'appartement des Perrodo. Avec une de leurs filles, elle a lancé une marque de cosmétique à base de gelée royale, French Royal Jelly. Une adresse et une activité que ne renierait pas Emily à Paris ! □

Après avoir survolé le site sinistré du World Trade Center à New York, Jacques Chirac lance l'impulsion d'une coordination entre services secrets français et américains.

> « Les Français nous ont transmis des informations avant le 11-Septembre. Mais personne ne pouvait dire : "Ça va se passer ici ou là" »
> BILL MURRAY, ANCIEN CHEF DE L'ANTENNE FRANÇAISE

WONDER WOMAN
En juin 2018, dans son quartier natal du Bronx.

DAMON WINTER / THE NEW YORK TIMES / REA

GÉNÉRATION AOC

Très jeune, très à gauche, très fière de ses origines portoricaines : l'élue démocrate Alexandria Ocasio-Cortez détonne au Congrès américain. Avec Michelle Ruiz, elle évoque son parcours, les défis à relever et ses projets, pour elle comme pour l'Amérique.

Ses collègues républicains étaient, jusqu'à présent, restés polis. Mais ce matin de juillet 2020, à Washington, lorsqu'Alexandria Ocasio-Cortez monte les marches du Capitole, le député de Floride Ted Yoho perd son sang-froid. La veille, « AOC » a déclaré dans la presse que la pauvreté était la première cause de criminalité. Une excuse visiblement scandaleuse pour Yoho, qui la traite de « folle », lui lance qu'elle est « répugnante ». La jeune femme se fige et le fixe dans les yeux. La situation est dangereuse : l'agresseur est nettement plus grand qu'elle, elle qui fait, de son propre aveu, « 1,65 m les bons jours ». Elle répond qu'il est grossier et repart vers le Congrès pour participer à un vote. Mais Yoho descend l'escalier et la traite de « *fucking bitch* » – putain de salope. Un journaliste a assisté à la scène et, bientôt, le monde entier en aura entendu parler.

Le lendemain – ça, la presse ne l'a pas raconté –, AOC va dire deux mots en privé à Yoho : « Si vous vous avisez de me reparler comme ça, je serai beaucoup moins gentille. » Pour elle, le comportement du républicain dépasse clairement les bornes : il relève du harcèlement et de la discrimination. Mais lui ne trouve qu'à répondre, d'un air moqueur : « Oh là là, j'ai peur ! » Puis, devant le Congrès, il aggrave son cas en se fendant d'une déclaration de « non-excuse » dans laquelle il s'abrite derrière son épouse et ses filles : elles, elles savent bien qu'il est un bon mari, un bon père qui ne s'en prendrait pas à une femme. Outrée par une telle lâcheté, AOC prononce l'un des discours les plus dévastateurs de l'histoire politique américaine – un *dunk* surpuissant claqué sur le crâne de Yoho et de l'ensemble du patriarcat.

« Je tiens à remercier M. Yoho d'avoir montré au monde que l'on peut être un homme puissant et agresser verbalement des femmes. On peut avoir des filles et agresser verbalement des femmes sans avoir de remords. On peut être marié et agresser verbalement des femmes sans remords et avec un sentiment d'impunité. [...] Cela arrive tous les jours dans ce pays. C'est arrivé ici, sur les marches du Capitole. Cela se produit lorsque des individus qui occupent les plus hautes fonctions de ce pays pensent qu'on peut s'en prendre aux femmes et utiliser ce langage contre nous toutes. [...] Je voudrais dire à Ted Yoho que moi aussi je suis la fille de quelqu'un. » Le hashtag #iAmSomeonesDaughter devient viral ; il est imprimé sur des T-shirts et décliné en mèmes.

« Je veux être un miroir, pas une sauveuse »

En remettant Yoho à sa place, AOC a gagné le statut d'icône : outre son talent sur Twitter ou sur Instagram Live, la trentenaire a dévoilé son don pour la prise de parole publique, allant jusqu'à émouvoir les plus cyniques de ses confrères du Congrès. « Je ne suis absolument jamais d'accord avec ce qu'elle dit, mais je respecte profondément sa capacité à défendre les droits de ses administrés », résume ainsi Tim Burchett, un républicain qui représente le Tennessee.

La tirade d'AOC a également confirmé son rôle de bête noire pour Fox News et les ultraconservateurs. « À chaque cycle électoral, les républicains s'acharnent sur une femme démocrate, analyse la députée qui nous reçoit dans son QG du Bronx. Il y a eu Hillary Clinton, il y a eu Nancy Pelosi, et maintenant c'est mon tour. » Depuis qu'elle a prêté serment à la Chambre des représentants en janvier 2019, elle est devenue *de facto* la porte-parole d'une promotion d'élus inclusive – on y compte 36 femmes et 24 non-Blancs, un record historique ! L'agression lamentable de Yoho n'a fait qu'illustrer le désarroi qu'éprouve une classe dirigeante proche de la retraite et repliée sur elle-même face à ce renouvellement. Et la réaction impitoyable d'AOC, qu'accentuer son embarras. Il faut dire que l'élue de New York a le chic pour mettre le doigt là où ça fait mal quand elle a affaire à des mâles blancs, en titillant leur fameuse « fragilité ». « Les puissants ne sont pas habitués à voir débarquer parmi eux une jeune femme de couleur », commente la journaliste Andrea González-Ramírez.

Au-delà de la tension qui règne entre elle et la vieille garde de Washington, AOC se trouve surtout dans le viseur des militants d'extrême droite qui, eux, veulent s'en prendre à elle physiquement. À peine un mois après le début de son premier mandat, un nationaliste blanc a été arrêté dans le Maryland avec tout un arsenal : il envisageait d'assassiner AOC, mais aussi Kamala Harris et Nancy Pelosi. À la même période, des photos de son domicile prises à son insu ont été mises en ligne. Les menaces de mort ont afflué : « Le FBI et la sécurité du Capitole me transféraient chaque matin des photos de gens susceptibles de vouloir me tuer. » Sa famille et ses proches collaborateurs ont également subi personnellement ce torrent de haine. Et lorsque l'ex-président Trump se permettait de l'insulter en public – « bonne à rien », « étudiante fauchée » –, ses déclarations faisaient écho et AOC se retrouvait inondée d'e-mails et d'appels injurieux de la part de trumpistes fanatiques.

« Le FBI et la sécurité du Capitole me transféraient chaque matin des photos de gens susceptibles de vouloir me tuer. »

ALEXANDRIA OCASIO-CORTEZ

Le pire a sans doute été atteint lorsque des membres et ex-membres de la police aux frontières ont fait circuler un photomontage pornographique de la députée après qu'elle eut comparé un centre de détention texan (qu'elle avait visité en compagnie de deux de ses collègues, Rashida Tlaib et Ayanna Pressley) à un camp de concentration. Trump en avait d'ailleurs profité pour publier ce qui reste sans doute le tweet le plus raciste de son mandat, où il sommait les trois élues « de retourner dans leur pays » pour y « régler la criminalité qui les infeste ». Avec une quatrième représentante, Ilhan Omar, les trois femmes forment ce qu'AOC appelle désormais « The Squad » : une bande sur laquelle elle se repose en cas de coup dur et qu'elle décrit comme un « don de Dieu », « réunie non par une alliance politique, mais par un lien humain très profond, inconditionnel ».

Alexandria Ocasio-Cortez inspire une exaltation qui peut parfois lui peser. Son charisme et son talent brut évoquent la figure de Barack Obama et on a très vite parlé de sa possible candidature à la présidentielle de 2024. Âgée de 31 ans aujourd'hui, elle aura tout juste atteint l'âge nécessaire pour pouvoir se présenter à la Maison Blanche. Lorsque nous l'accompagnons à une réunion

publique dans un parc du Bronx, plusieurs femmes dans l'assistance semblent n'attendre que ça. Larmes aux yeux, les bras tendus, elles s'approchent de la trentenaire qui porte un masque bleu ciel assorti à son tailleur mais qui ne peut s'empêcher de répondre aux accolades. « J'ai tellement hâte que vous deveniez présidente ! » dit l'une. « Elle va être notre Bernie Sanders », lance l'autre. Si elle n'est pas dépourvue d'ambition, AOC reste encore assez mal à l'aise quand on spécule sur son avenir. « C'est très flatteur d'entendre ça, mais je voudrais aussi pouvoir dire : "Et si le Congrès me suffisait ?" J'ignore combien de temps je siégerai en tant que députée. Tout ce que je sais, c'est que je n'aime pas rester trop longtemps au même endroit. J'ai besoin de me sentir utile et efficace dans ce que je fais, ce qui n'est pas forcément évident quand on est au gouvernement. Je ne voudrais pas non plus occuper un plus haut poste pour le seul orgueil de monter en grade. » Ayanna Pressley estime que son amie « n'a pas en elle la vocation de faire l'histoire ou de devenir une icône ; elle ne vit pas sa carrière comme un destin qu'elle doit accomplir – elle ne calcule rien. » « Je ne veux pas être une sauveuse, résume l'intéressée. Je veux être un miroir. »

DES FEMMES PUISSANTES
Au Congrès à Washington, le 23 juillet 2020. Avec Rashida Tlaib, Ayanna Pressley et Ilhan Omar, en juillet 2019.

Un astre à son nom

Alexandria Ocasio-Cortez a grandi à Yorktown, une ville de banlieue au nord de New York. « Sandy [le diminutif qu'on lui donne dans sa famille] a toujours été passionnée de sciences et son côté *nerd* pouvait parfois aller très loin », raconte sa cousine Rebecca Rodriguez, qui a dirigé sa campagne pour la Chambre des représentants en 2020. Lycéenne, elle remporte un prix lors d'un concours scientifique organisé par Intel, gagnant au passage le droit de voir un astéroïde baptisé en son honneur : « 23 238 Ocasio-Cortez » se trouve quelque part entre Mars et Jupiter.

C'est vers l'âge de 12 ans qu'elle fait ses premiers pas de militante. Elle aperçoit un jour, à la périphérie de Yorktown, un étang à l'abandon dont l'eau est noirâtre et « dégueulasse » pour reprendre ses termes. Où sont les grenouilles ? Elle décide d'aller en parler au conseil municipal. Si elle échoue à obtenir l'aérateur nécessaire à la remise en état du plan d'eau, elle se découvre à cette occasion une passion pour l'engagement en écrivant son plaidoyer. Elle comprend qu'au-delà des murs de son école, il y a tout un monde qu'elle peut faire changer. La jeune Alexandria va acquérir ses convictions en observant sa propre vie et celle des gens qui l'entourent. Elle constate que sa famille nucléaire vit dans de meilleures conditions que ses cousins ou ses tantes qui, eux, habitent le Bronx. Ses parents ont une maison, certes modeste, mais ils peuvent y accueillir tout le monde pour les fêtes. AOC passe ses week-ends dans le Bronx à traîner avec ses cousins, mais elle se rend bien compte de l'écart qui règne entre cette existence et celle qu'elle mène en semaine. Leur école est équipée d'un détecteur de métaux et les gangs font la loi dans la rue. Cette conscience des inégalités a perduré jusqu'aux marches du Capitole, puisque c'est à ce sujet que Yoho l'y a prise à partie. ↠

CAPTURE D'IMAGE YOUTUBER C-SPAN, ALEX WROBLEWSKI / GETTY IMAGES

↠ Une sensibilité sociale qu'elle a aussi acquise en famille. Son père, Sergio, a grandi dans le Bronx des années 1960 et 1970, à l'époque où le quartier était littéralement en flammes et agonisait sous les coups d'une politique urbaine impitoyable. Il est devenu architecte « pour aider à reconstruire le quartier », nous dit sa fille. Sur la boîte aux lettres de leur maison de Yorktown figuraient deux noms : le sien, Ocasio, et Cortez, celui de sa femme Blanca, même s'il fallait serrer les caractères pour les faire tenir dans la case. « Notre père nous a toujours fait comprendre que notre mère était son égale ; il n'en a jamais été autrement. » Sergio est mort d'un cancer des poumons en 2008, alors qu'Alexandria était en deuxième année de fac à Boston. « Dire que nous étions proches, c'est trop faible pour décrire notre relation. C'est de lui que je tiens ma soif de tenter des choses qui paraissent peu réalistes et c'est lui qui m'a toujours encouragée à me lancer des défis. Je ne l'ai pas seulement perdu quand il est parti, je me suis perdue moi aussi. »

L'étudiante ne s'est pourtant pas effondrée. Au contraire, elle a travaillé de plus belle, plus que jamais concentrée sur son objectif. « Ce n'était pas juste pour elle ; c'était aussi pour sa mère et son petit frère. Elle devait prendre soin d'eux », résume son ami de fac Jean-Bertrand Uwilingiyimana. On a beaucoup parlé du travail de serveuse qu'exerçait la jeune femme avant son élection à la Chambre en 2018, mais on mentionne moins les autres lignes de son CV : en quelques années, elle a passé un semestre d'études au Niger, pris ses tours de garde dans une maternité, fait un stage auprès du sénateur Ted Kennedy, puis a finalement obtenu son diplôme avec mention très honorable... et 25 000 dollars (près de 20 000 euros) de prêt à rembourser. À ce stade, elle aurait pu sans problème être recrutée par un cabinet de consultants ou poursuivre avec un MBA, mais elle a préféré devenir directrice pédagogique au National Hispanic Institute et monter une maison d'édition de livres destinés aux enfants du Bronx et d'autres quartiers populaires. La situation financière de la famille étant par ailleurs devenue compliquée – maison hypothéquée, mère ajoutant à ses ménages un boulot d'appoint comme conductrice de bus –, AOC a décidé de prendre le taureau par les cornes en devenant serveuse dans un bar à tacos d'Union Square.

Un rouge à lèvres comme cri de guerre

On ne devrait pas s'émerveiller du fait qu'une personnalité politique vive à peu près dans les mêmes conditions que celles et ceux qu'elle administre. Ce devrait même être la norme. L'ascension d'Alexandria Ocasio-Cortez a pourtant prouvé l'importance de la proximité pour qui souhaite représenter le peuple. Au Congrès, la plupart des députés sont millionnaires, là où AOC a dû travailler pour gagner sa vie : « Je pense que ça me rend meilleure que 90 % des républicains, juste pour ça. » La crise financière, l'absurdité du système de santé et, plus prosaïquement encore, le fait de prendre le métro, de distribuer elle-même ses tracts ou de ne pas avoir de quoi se racheter des chaussures neuves pendant sa campagne : ces réalités étaient des plus concrètes pour la candidate démocrate du Bronx. « Si j'étais contre le Affordable Care Act [la loi sur la couverture santé de Barack Obama], c'est parce que je faisais partie des millions de gens à en pâtir. Pendant des années, je n'ai pas pu me payer de rendez-vous chez le médecin, je n'y suis retournée que lorsque j'ai reçu mon premier salaire de députée ! » Ses ennemis républicains lui ont depuis reproché de romancer son passé prétendument misérable alors qu'elle est venue dans des tenues très chic à la Chambre. « Il a donc fallu que je leur rappelle en public que ma mère nous avait nourris en allant nettoyer des toilettes et qu'elle avait failli perdre sa maison plusieurs fois après la mort de mon père. On en est à ce point-là. »

Aujourd'hui, elle gagne un salaire confortable (174 000 dollars – près de 144 000 euros – par an) mais loue un appartement à New York et un autre à Washington, deux des villes les plus chères d'Amérique. Cela lui laisse, certes, un peu de marge pour faire du shopping, mais pas non plus tant que ça pour être *dressed to impress* chaque jour à la Chambre, devant les caméras ou en rendez-vous. « J'ai toujours un peu de mal à me retrouver dans ce qu'il faut porter, et dans quelles circonstances. On ne m'a pas appris tout ça. Je dois me débrouiller toute seule. Personne ne m'a jamais vraiment expliqué la différence entre *business formal* et *business casual,* par exemple », dit-elle en souriant. Alors, pour s'en sortir, elle a trouvé une solution qu'aucune autre femme politique avant elle n'avait osé tenter : elle demande l'avis des autres – en l'espèce, de ses 8 millions d'abonnés sur Instagram. À force, elle est même devenue une sorte d'influenceuse mode et beauté, allant jusqu'à vanter les mérites de son gloss (le « Stay All Day Liquid in Beso » de chez Stila) et surtout faisant de ses looks de véritables manifestes culturels. Lors de son discours contre Yoho, elle portait, outre son rouge carmin, une paire de créoles dorées typiques des femmes hispaniques : une sorte de signe de Batman adressé à toutes les *latinas* des États-Unis et un hommage à Sonia Sotomayor, ancienne juge de la Cour suprême à qui on avait interdit de porter du vernis à ongles rouge lors de son investiture.

Lors de son discours contre Yoho, elle portait une paire de créoles dorées: une sorte de signe de Batman adressé à toutes les *latinas* des États-Unis.

Avec ses amies du Squad, le rouge à lèvres In Beso joue désormais le rôle d'un cri de guerre. Ayanna Pressley explique ainsi que « maintenant, à chaque fois qu'on sent qu'il va falloir mettre la pression, qu'il va falloir l'ouvrir pour s'imposer, on sort notre tube ; et quand on voit l'une d'entre nous débarquer à un débat ou une audience avec la bouche rouge vif, on sait que ça ne va pas être pour faire des petits bisous ». « Quand Ayanna m'a vue arriver avec le rouge à lèvres et, en plus, la veste de tailleur rouge, elle a su que je ne venais pas pour rigoler, se rappelle AOC. C'était comme si je m'étais peint le visage, pour me donner un peu de force. »

Les détracteurs du Squad et d'AOC pointent du doigt leur faible poids à la Chambre au regard de leur forte présence médiatique. « Ce ne sont que quatre votes, et ça s'arrête là : elles n'influencent personne d'autre qu'elles-mêmes », a relevé Nancy Pelosi, qui comme Andrew Cuomo, gouverneur de l'État de New York, fait partie de ces démocrates centristes qui ont pu mettre en doute les compétences de leur jeune collègue. Ocasio-Cortez réplique en énumérant les représentants qu'elle est en train de

LES MARCHES DU POUVOIR
À New York, la campagne d'AOC pour les élections à la Chambre des représentants, en septembre 2018.

DREW ANGERER /GETTY IMAGES

convaincre de gonfler ses rangs et nous dit en souriant : « Nous allons très, très vite avoir plus de votes en notre faveur, et très, très vite prouver à Nancy Pelosi qu'elle a tort. »

Sur Twitch, elle a appelé à voter Biden

L'arrivée de Biden au pouvoir ne sera pas forcément synonyme de changement, nous annonce-t-elle lorsque nous la rencontrons avant l'élection. Nous discutons dans un café du Bronx. Elle me montre les passants dans la rue : un chauffeur de taxi, une cliente d'un salon de beauté, un employé d'une épicerie indienne... « Si la politique de Biden n'améliore pas la vie de ces gens, nous aurons perdu, lance-t-elle en frappant de dépit sur la table. Et dans quatre ans on aura un nouveau Trump. Ils sont nombreux à attendre, tous ces petits Trump, vous savez ! »

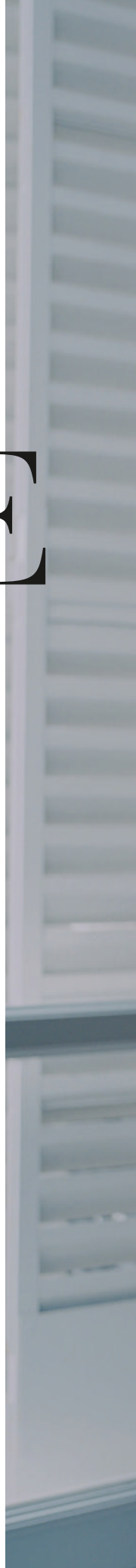
Son engagement lui laisse peu de place pour le reste. Plus de yoga, des repas peu équilibrés et pas de projets d'enfants dans l'immédiat (elle se contente d'un bouledogue français baptisé Deco). Elle passe quand même voir ses neveux et nièces dès qu'elle le peut. « Je me demande si je vais devoir congeler mes ovules ! » Elle partage sa vie avec le très discret Riley Roberts, rencontré à l'université, aujourd'hui développeur web. Ce grand roux contribue largement à sa communication numérique, laquelle peut aller très loin pour toucher la génération Z. À l'automne, on a ainsi vu l'élue sur Twitch, en train de jouer au jeu *Among Us* tout en incitant à aller voter Biden. Mais Roberts demeure en retrait, pour ne pas dire silencieux depuis lors. Il n'a d'ailleurs pas souhaité répondre à nos questions, par pudeur sans doute.

« À la fac, Alex et lui ont fait connaissance lors de réunions informelles, le vendredi après-midi, où l'on débattait de questions politiques, sociales ou juridiques, se rappelle Jean-Bertrand Uwilingiyimana. Elle aimait synthétiser les idées qui avaient été évoquées, tandis que lui avait plutôt tendance à penser à contre-courant, à essayer de sortir de la bulle progressiste dans laquelle on peut vite se retrouver quand on est à l'université. » Un autre ami de l'époque, Raúl Fernandez, s'amuse de l'image si glamour de l'AOC médiatique, qui contraste avec celle qu'il connaît, et du côté très intello qui la caractérisait lorsqu'elle était étudiante. « Elle faisait partie de ces gens extrêmement passionnés par le débat, les grandes questions, qui discutaient avec beaucoup de ferveur et beaucoup de précision. Et Riley était pareil. » Celle que nous avons rencontrée ne semble pas moins passionnée, mais elle est en effet plus chic et plus habituée à être observée. Une chose est sûre : ce n'est pas pour ça qu'elle semble décidée à modérer ses convictions. « Notre pays connaît encore d'énormes difficultés et il faut les régler, c'est tout ce qu'il y a à faire. » Au-delà du Squad et de leurs votes, c'est toute une génération de futur(e) s AOC qui est en train de naître en Amérique : de jeunes candidats progressistes de couleur, issus de la classe ouvrière, qui suivent son exemple et osent se présenter aux élections. Et Alexandria Ocasio-Cortez de rêver déjà à un « Squad plus », ou plus encore : « On n'arrête pas de me dire que je n'ai que quatre voix au Congrès. Du coup, je vais aller en chercher d'autres. » □

Vanity Fair, 2020.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

DÉFENSE OFFENSIVE

Vincent Nioré, tout juste élu vice-bâtonnier du barreau de Paris, s'en défend, mais ce n'est pas pour rien qu'il a été surnommé « l'avocat des avocats ». Arthur Cerf a rencontré cet homme qui, de l'affaire du petit Grégory à celle, récente, de Dupond-Moretti, a toujours été en première ligne, maniant comme personne l'équilibre entre le calme et la colère. Photographie Elliott Verdier.



À BÂTONS ROMPUS
Vincent Nioré photographié pour *Vanity Fair* à Paris en décembre 2020.

S'ils veulent le bruit et la fureur, ils l'auront. Ce jour de juin 2020, Éric Dupond-Moretti est fou de rage. Son nom n'est pas encore sorti d'un chapeau pour la fonction de garde des Sceaux mais un scandale le menace déjà : ses factures téléphoniques détaillées, les fameuses « fadettes », ainsi que celles de plusieurs ténors du barreau ont été saisies en toute discrétion par le Parquet national financier. Ces magistrats veulent démasquer la « taupe » qui aurait prévenu l'avocat Thierry Herzog et Nicolas Sarkozy que leur ligne clandestine, enregistrée sous le nom de « Paul Bismuth », a été identifiée et placée sur écoute. Ils s'interrogent notamment sur un appel passé entre Dupond-Moretti et son ami Herzog le 25 février 2014 à 9 heures du matin, au moment où le secret de l'enquête semble s'éventer. Quoi ? On voudrait lui chercher des crosses ? L'ogre des prétoires ne supporte pas l'idée que son téléphone portable puisse être fouillé comme celui du dernier des voyous. « Atteinte à la vie privée », « méthodes de barbouzes », lance-t-il, furibard. Cette fois, c'en est trop. Dupond fera du Dupond, en pire. Il porte plainte. Mais il lui faut « un type qui a des couilles » pour le défendre, glisse-t-il à ses proches. Sans hésiter, il appelle un pénaliste dont le nom va sonner comme une déclaration de guerre à la magistrature : Me Nioré.

C'est un inconnu du grand public, mais une sommité parmi les siens. Vincent Nioré, 63 ans, vient d'être élu vice-bâtonnier de Paris au côté de Me Julie Couturier, la nouvelle bâtonnière. Il s'est fait une spécialité de défendre ses pairs. Avec eux, quand on perquisitionne les cabinets, il conteste les saisies, ne recule jamais, hurle même s'il le faut quand un juge d'instruction va trop loin. Que les magistrats se persuadent que certains avocats mériteraient une place dans le box des accusés, c'est leur problème. Nioré les défend tous, du débutant au plus madré. « Vincent, c'est notre modèle, pose Me Yassine Yakouti qu'il a pris sous son aile à ses débuts. Ce n'est pas un avocat qui est dans les salons, dans les réseaux, dans la flagornerie ; c'est un vrai mec. » Pour lui et tant d'autres, il est un « rebelle », un « rempart contre la tyrannie de la suspicion ». Fin juillet 2020, *Libération* lui consacrait un portrait intitulé « Un pour tous » relayé par plusieurs pénalistes sur les réseaux sociaux, avec une même légende : « Tous pour un ! » Avec cette présentation : « Nioré, l'avocat des avocats. »

Il déteste ce surnom et me le dit d'emblée en ouvrant la porte de son cabinet du VIIIe arrondissement, entre le boulevard Haussmann et le parc Monceau. Il me reçoit au côté de sa fille Julia, avocate elle aussi, qui travaille avec lui sur les dossiers de perquisition. Carcasse épaisse serrée dans une chemise blanche, il se sert un thé, son seul carburant pour ces journées qui commencent à l'aurore et s'achèvent au bout de la nuit. « Je ne suis pas l'avocat des avocats, dit-il. Je n'ai jamais eu d'avocat comme client. Ce n'est pas un fonds de commerce. » Il les protège parce qu'il le faut, au nom d'une certaine idée de la défense, portée à l'incandescence. Et aussi parce que sur les bancs de la fac de droit, on n'est pas préparé à voir des policiers enfoncer sa porte au petit matin. « Avec Dupond l'avocat, j'avais une relation de compréhension à distance. Pas besoin de se parler pour se comprendre. »

Cet engagement lui vaut du reste plus d'ennuis que de gratifications. En 2019, la procureure générale a engagé des poursuites disciplinaires contre lui parce que des juges s'étaient plaints de propos insultants – une procédure rare. Il avait menacé de lever tout le barreau contre eux. Alors il s'interroge. Comment en est-il arrivé là ? Doit-on chercher la réponse dans son histoire ? Il parle vite pour couvrir les silences – on sent qu'il ne faut pas trop le secouer. Soudain, il s'arrête. Trois secondes, peut-être plus. « Putain... », lâche-t-il d'une voix empêchée. Il a envie de tomber le masque, dire ce qu'il a traversé, même les mauvais moments, raconter cette vocation qui vient de si loin, pour comprendre et pour qu'on le comprenne enfin. C'est Vergès, son idole, qui l'a dit un jour et il y repense maintenant devant moi : « Quand on éprouve une passion, il est nécessaire d'en rechercher la source, d'en connaître le pourquoi. »

Les affranchis, en vrai

Vincent Arménak Nioré a grandi rue de La Défense – ça ne s'invente pas – à Issy-les-Moulineaux, dans les Hauts-de-Seine. Sa mère, ouvrière dans la confection, passait ses journées prostrée sur une machine à coudre, et « gueulait » dans les files d'attente de la Sécu, car il manquait toujours un papier. Son père, orphelin dès l'âge de 12 ans, était un homme rêche, qui se levait à 5 heures pour filer travailler sur des chantiers. Le soir, il envoyait Vincent lui chercher un litron de rosé, du Baptistin Caracous, quand il n'avait pas la main trop lourde. Le week-end, il le réveillait aux premières lueurs du jour et l'emmenait casser des murs, scier des poutres. Apprentissage de l'endurance dans les aubes rugueuses. Seule source d'affection : le grand-père maternel, rescapé du génocide arménien. « Après "papa" et "maman", il a appris à dire "génocide", resitue son ami Me Sévag Torossian. Pour lui, "arménien" et "avocat" sont synonymes. »

> « Avec Dupond l'avocat, pas besoin de se parler pour se comprendre... »
> VINCENT NIORÉ

La vie s'écoule dans un monde d'hommes qui jouent au poker, entre des proxénètes en manteau de fourrure qui roulent en Ford Mustang et des trognes évadées des *Affranchis* de Martin Scorsese. Puisqu'il veut tout dire, il se souvient de bagarres au couteau, de cambriolages dans les maisons voisines. « En vacances avec mon frère aîné, quand j'avais 10 ans, il nous arrivait de voler les portefeuilles des Belges, des Hollandais, mais l'argent n'était pas pour nous. On le donnait à ma mère, pour qu'elle achète de la bouffe. » Après tout, Vergès disait que pour être un bon avocat, il fallait avoir flirté avec le crime. À l'école, ça ne va pas fort. Le gamin redouble le CP, puis le CM1. Au collège, il fracture les armoires avec un burin et vole les ouvrages scolaires pour les revendre. Tous les élèves sont suspectés. Mais Vincent le délégué les défend, un par un. Jamais attrapé. Naissance d'une vocation : « On ne revient jamais de ses dix premières années. »

Comment devenir avocat quand rien ne vous y a prédestiné ? À l'adolescence, un oncle communiste lui fait lire le *Message à la Tricontinentale* de Che Guevara : « Soit tu finis comme les autres, soit tu commences à bouquiner. » La fac de droit n'est

ELLIOTT VERDIER

DÉFENSE DE L'AUBE
En treize ans, Vincent Nioré compte près de 250 perquisitions aux domiciles et cabinets de ses confrères.

que chaos et complexes face à des étudiants mieux armés que lui. Vite, rattraper le retard. À la trace, il suit Jacques Vergès et Henri Leclerc pour les voir plaider. Il se passionne pour cette défense qui « conteste tout pour emmerder le monde ». En février 1982, Thierry Lévy et Georges Kiejman ne sont pas encore deux monstres sacrés quand ils défendent la jeune avocate jugée pour avoir tenté d'aider le dernier condamné à mort de France à s'évader de prison en lui fournissant un colt 45 caché dans son sac. Coup d'éclat de Me Lévy qui se tourne vers la salle pleine de robes noires : « Le troupeau l'a déjà condamnée ! » Au frisson de l'incident, Kiejman ajoute l'ingéniosité : il achète une statuette de la Vierge Marie qu'il enroule dans un bout de tissu, pour prouver que l'accusée ne savait peut-être pas qu'une arme était cachée dans son sac. « Le génie à l'état pur », songe le jeune Nioré.

En juin, lors de son oral pour entrer à l'école du barreau, il sidère l'audience à son tour et défend le terrorisme au nom de la cause arménienne. Prestation de serment en 1983 et l'année suivante, il devient premier secrétaire de la conférence, cette confrérie bicentenaire composée des meilleurs espoirs du barreau. Un avocat le fait entrer dans la défense de Bernard Laroche, l'oncle du petit Grégory. À peine a-t-il le temps d'arriver dans les Vosges que son client a déjà été abattu par Jean-Marie Villemin, le père de l'enfant noyé dans la Vologne. Nioré découvre la meute de journalistes et le règne de l'arbitraire quand la justice vacille. Pour lui, le dossier est fondateur : être là où la défense est bafouée, sinon, pas la peine de faire ce métier.

Off : le calme / On : La tempête

En 2008, le nouveau bâtonnier, Christian Charrière-Bournazel, lui donne rendez-vous un mardi à 5 heures du matin. Il fait nuit ; il fait froid ; ils ne savent pas où ils vont ni pourquoi ils y vont. Un juge d'instruction les attend devant une station-service située porte de la Chapelle. Le chauffeur du bâtonnier les dépose devant un immeuble vétuste de la banlieue nord. À 6 heures, l'ambiance se tend dans l'escalier. Il s'agit d'une perquisition chez un confrère, une première pour Me Nioré. Les enquêteurs frappent. Personne. « Vous, derrière moi, insiste le bâtonnier. Arme ou pas, je passe en premier ! » La porte s'ouvre. Derrière, l'avocat en caleçon, hébété par la dizaine d'inconnus qui pénètrent dans son petit appartement. La femme arrive en chemise de nuit. Les enfants passent une tête. Stop. « Madame le juge, poursuit le bâtonnier, je vous demande une minute pour que mon confrère mette un costume. » Il rassure la famille et la garde à vue commence dans la pièce d'à côté. Au bout d'une heure, il passe le relais à Vincent Nioré : « Tu contestes tout. » ↠

Une perquisition en appelle une autre. Au fil des années, il prend les appels sans réfléchir : rendez-vous à 5 h 45, tel jour, tel angle de rue ? Pas de problème, quand vous voulez. Avant lui, ces opérations se déroulaient dans une connivence cordiale entre juges d'instruction et représentants du bâtonnier, unis dans une certaine suspicion à l'égard de l'avocat perquisitionné. Avec Nioré, qu'importe si le confrère a fauté, il doit tout faire pour le sortir de là, comme s'il jouait sa vie. Sur place, il attend, guette, prêt à attaquer à tout moment. « C'est un rapport très animal, résume Me Camille Potier, une quarantaine de perquisitions à son côté. S'il sent la moindre injustice ou le moindre mépris, il n'hésite pas, il y va. » Deux modes. Off : le calme. On : la tempête. Non sans ironie et amertume, un ancien juge d'instruction loue les « talents d'acteur » de Nioré, tout en déplorant une « comédie un peu répétitive ». « Au bout d'une heure, il y avait toujours un incident, raconte-t-il. Il pouvait se montrer insultant et d'une telle mauvaise foi... » Illustration dans l'affaire France offshore, une start-up qui promettait « le paradis fiscal pour tous » en vendant des montages financiers passant par la Lettonie et une banque locale. Un avocat est suspecté de complicité de fraude fiscale pour avoir prêté sa qualité d'avocat et louer des locaux abritant les activités frauduleuses de la start-up. Durant la perquisition, une clé chiffrée est saisie. « C'est couvert par le secret ! objecte Nioré.

– Quel secret ?

– Peut-être qu'un client lui a laissé sa clé ! »

L'avocat soupçonné intervient : « Non, c'est ma clé...

– Confrère, taisez-vous. Ça fait peut-être partie d'un de vos dossiers ! »

« C'est le bon soldat du barreau qui veut empêcher une mesure légale, soupire un magistrat qui a demandé l'anonymat. Des ailes lui ont poussé. » Nioré a fait deux fois le tour de France pour former les barreaux de province à la perquisition, répétant cette parole de Che Guevara : « Nous ne pourrons triompher de cette armée que dans la mesure où nous parviendrons à miner son moral. »

Stratégies dilatoires, requêtes en nullité... Concurrence oblige, certains avocats sont devenus des machines à multiplier les recours, en quête de la moindre faille pour retarder une procédure de quelques années. « Deux missions se confrontent, la recherche de la vérité et l'exercice des droits de la défense, rappelle l'ancien magistrat Renaud Van Ruymbeke. Mais aujourd'hui, le formalisme a tendance à l'emporter. » Les relations se sont crispées. « La violence est inhérente au monde judiciaire, dit Nioré. On ne peut pas nous reprocher d'exercer les droits de la défense. » En 2015, la Cour européenne des droits de l'homme a retoqué un arrêt de la Cour de cassation qui condamnait un avocat pour avoir contesté l'impartialité d'un juge dans la presse. Deux ans plus tard, un rapport de la chancellerie sur la protection des magistrats dénonce « une défense beaucoup plus agressive avec l'institution judiciaire, dans un but évident de perturber le cours normal de la justice ». Œil pour œil, dent pour dent. Dans ce paysage désolé, la perquisition est devenue le moment où se télescopent les rancœurs entre deux mondes qui ne s'entendent plus.

« ...avec Dupond le ministre, je pense avoir quelques problèmes de connexion. »
VINCENT NIORÉ

Ses confrères se sont posé la question : comment a-t-il tenu aussi longtemps ? La vie de Vincent Nioré est une ascèse. Il ne se couche jamais après minuit, ne boit pas de café, a arrêté l'alcool depuis trois ans. Une collection de guitares et la musique comme seule soupape. Il joue du blues, voue un culte à Django Reinhardt. « Si j'ai tenu, c'est grâce à mon vécu, insiste-t-il, mais si je suis resté dans ce rôle si longtemps, c'est qu'il n'y

1

2

3

COLLECTION PERSONNELLE ; PATRICE PIERROT/AVENIR PICTURES/ABACAPRESS.COM

avait personne d'autre. » Personne pour se rendre à 100 kilomètres de Paris un 27 décembre, pour les journées qui s'étirent de 6 heures à 2 heures du matin, pour soutenir un confrère en plein cauchemar. « La perquisition est une affaire de traumas », décrit-il. Certaines le hantent plus que d'autres, comme cette avocate qui tombe dans les pommes en préparant plusieurs biberons pour son enfant en prévision d'une garde à vue. Souvenir asphyxiant de la perquisition chez Thierry Herzog en 2014. « Ce jour-là, décrit-il, je manque d'air. J'ai du mal à respirer. C'est une perquisition suffocante, elle est aussi contraignante qu'une garde à vue. C'est l'une des plus dures qu'il m'ait été donné de supporter. » Une autre opération le tourmente encore : en juin 2018, Vincent Nioré et Camille Potier se retrouvent devant un immeuble cossu du XVI^e^ arrondissement. Le magistrat sonne à l'interphone. Un homme répond, mais rien. Deuxième essai. « Si vous n'ouvrez pas, j'appuie sur toutes les touches et je dis qu'il y a une perquisition chez vous. » Trois étages. Un enfant sur le seuil de la porte. Des cris. « Il va mourir ! Il va mourir ! » Quoi ? Nioré et Potier se ruent dans la chambre à coucher. Nu, au pied du lit, le mari de l'avocate, pris de convulsions, les yeux révulsés, couvert de vomi, baignant dans l'urine. Nioré s'agenouille dans la flaque, cherche le pouls et tente un massage cardiaque qu'il ne sait pas faire. Potier appelle le Samu. Une ambulance arrive. Après le nettoyage à la serpillière, l'opération reprend. Pendant un an, Nioré a gardé pour lui ce traumatisme qu'il appelle la « perquisition crise d'épilepsie ».

Marre de « nettoyer l'urine »

Fin 2018 débute le procès aux assises de Robert Dawes, l'un des plus puissants narcotrafiquants d'Europe, accusé d'avoir importé en France plus d'une tonne de cocaïne dans un vol Caracas-Paris. Avant l'audience, ses avocats abattent une dernière carte : grâce à un document espagnol qu'ils transmettent à la présidente, une partie de la procédure pourrait s'effondrer. Mais l'avocate générale effectue une dernière vérification. Résultat : c'est un faux. Alors comme ça, on essaie de tromper la justice ? La procureure générale Catherine Champrenault ne les laisse pas s'en tirer comme ça.

INTIMES CONVICTIONS

1. Au procès des auteurs de l'assassinat de Hrant Dink à Istanbul en 2009. 2. Avec Jacques Vergès en 2010. 3. Avec Robert Badinter lors de la manifestation « Vague blanche pour la Syrie » à Paris en mars 2013. 4. Au tribunal de Paris pour l'audition de son client, Michel Fourniret, en 2020.

Le 16 avril 2019, les cabinets et domiciles de quatre avocats sont perquisitionnés. À ses confrères, Vincent Nioré donne le la : « On est dans le cœur de la défense, vous contestez tout. » Deux jours plus tard, l'audience monte en pression, les juges gagnent du terrain. « Vous deviez savoir que le document était un faux ! », martèlent-ils. Une jeune collaboratrice craque et s'effondre en larmes. Là, tout remonte. La crise d'épilepsie, les cris, l'urine, tout. Nioré se met à hurler : « J'en ai marre de nettoyer l'urine », assez des « salissures des juges d'instruction ». « C'est dégueulasse ce que vous faites à cette avocate qui a seulement cinq ans de barre. » Au magistrat instructeur Serge Tournaire : « Nous connaissons vos méthodes, vous humiliez les avocats. » Enfin : « Vous êtes les émissaires de la procureure générale. Nous allons lever tout le barreau contre vous et la procureure générale ! » Puis, retour au calme. Dix jours plus tard, la juge valide la plupart de ses contestations. Mais l'histoire remonte à Catherine Champrenault. Pour qui se prend ce Nioré ? Pas question de laisser passer ça. Elle lance les poursuites disciplinaires.

Le 25 juin 2020, bibliothèque de l'Ordre des avocats. Hervé Temime, Jacqueline Laffont, Francis Szpiner, Thierry Herzog, Éric Dupond-Moretti et d'autres ténors du barreau en robe noire se pressent au milieu des boiseries pour soutenir leur ami Vincent. « Qu'est-ce qu'on fait là ? », se demande Sévag Torossian. Nioré est inquiet, mais prêt à en découdre : « La procureure générale se salit par ses pressions, attaque-t-il. Dans la magistrature, on a le devoir de supporter cette violence verbale, sinon allez à la Sécurité sociale ! » Il dénonce « une procédure loufoque, délétère et scélérate », les « baratins » des juges, l'école nationale de la magistrature « qui forme parfois des petits monstres ». Aucun *mea culpa.* « Je tape, je cogne avec les mots, c'est mon devoir, lance-t-il. Je les assume, je les revendique, je les aime, ces mots. Plutôt crever la gueule ouverte que de ne pas prononcer ces mots-là. »

Derrière lui, M^e^ Cédric Labrousse, l'avocat qui le défend, dénonce un procès « absurde » : « La plaidoirie, ce n'est pas une caresse, c'est un acte de rupture, la défense s'exerce sans concession. » Il fait siens les propos de Nioré : « C'est dégueulasse ce que vous faites à un avocat qui a treize ans de perquise ! » Les avocats généraux s'insurgent. « M^e^ Nioré dit qu'il est ouvert au dialogue, mais pratique l'invective en permanence. » L'accusé esquisse une hypothèse : « Peut-être le temps de l'apaisement est-il venu... » Le 22 juillet, le barreau le met hors de cause, mais la procureure générale a fait appel. Le temps de l'apaisement attendra.

C'est après cette audience que Dupond-Moretti lui a demandé son aide dans l'affaire des fadettes. La plainte a finalement été retirée, quand le ténor est passé de l'autre côté du miroir, celui de la loi et de l'ordre... « Avec Dupond le ministre, sourit Nioré, je pense avoir quelques problèmes de connexion. » En tout cas, fini les sacrifices, terminé les perquisitions, il se dit prêt à passer à autre chose. Mais peut-on seulement changer de vie ? C'est dans cette même bibliothèque de l'Ordre qu'il a prononcé ses premiers discours, et ici même qu'il a reçu la Légion d'honneur en juin 2016. Dans son allocution, il évoquait alors la rue de La Défense, les bagarres, ses parents « forcenés à en crever », son grand-père rescapé. « Je suis viscéralement imprégné de l'Arménie, prêt au pire pour en défendre la cause. Et je serai avocat jusqu'à la fin. Je n'ai pas encore fini d'emmerder le monde. » On peut lui faire confiance. □

Coke en stock

Que se passe-t-il quand quatre marins de l'île d'Oléron tombent par hasard sur 40 kg de cocaïne dérivant sur l'océan ? Hugo Wintrebert raconte comment cette pêche miraculeuse a viré au cauchemar. Illustration Raphaëlle Macaron.

Ce vendredi de juillet 2018, quelque treize millions de Français ont arrêté toute activité peu avant 16 heures pour suivre le quart de finale de la coupe du monde de football contre l'Uruguay. Les premières minutes sont étouffantes : les Bleus souffrent ; Hugo Lloris se démène sur sa ligne de but ; Kylian Mbappé peine à trouver la faille. Juste avant la mi-temps, miracle ! D'une magnifique tête décroisée, le défenseur Raphaël Varane envoie le ballon au fond des filets adverses : 1-0. La France s'envole vers le succès. Le pays communie dans le même cri rageur.

Sur le *Marjanic* aussi, on exulte. Le chalutier a beau voguer au large d'Oléron, l'équipage suit la rencontre dans une ferveur toute patriotique. Trois marins sont allongés sur leurs couchettes, bien calés face à une modeste télévision. Fabrice, le capitaine, tient la barre sur la passerelle, mais il devine le score en entendant les jurons de ses camarades. Pile au moment où la mi-temps est sifflée, il aperçoit, au loin, des mouettes qui piquent vers la surface de l'eau. Il saisit ses jumelles et devine une dizaine de paquets à moitié immergés. Que peuvent-ils bien contenir ? Il décide de virer de bord, pour y voir plus clair. « On va vraiment changer de cap pour quelques bananes tombées d'un conteneur ? » s'agace un membre de l'équipage.

Quelques minutes plus tard, la chose se précise : il s'agit de ballots grands comme des bagages cabines. L'un des marins parvient à en repêcher un à l'aide d'une gaffe. Il le défait, coupe une première couche de toile de jute, une seconde de cellophane noire. Vingt pains conditionnés individuellement, remplis chacun de poudre blanche immaculée. Les quatre marins se regardent du coin de l'œil. Ils ont compris : ils viennent de mettre la main sur une vingtaine de kilos de cocaïne. À la vente, il y en a pour un million d'euros au minimum.

Que faire ? L'un d'eux lance, sans trop se mouiller : « Alors là, c'est grave. Ce n'est pas de la rigolade. » Mais au fond, personne ne s'oppose à l'idée de conserver ce dangereux trésor. Le capitaine parle même d'« une chance ». Il ne tient plus en place, euphorique. Il ne sait pas qu'il contemple une quantité de stupéfiants que seuls des barons de la drogue peuvent posséder. Par acquit de conscience, il ajoute quand même : « Il suffira de fermer sa gueule. »

Un coup d'œil sur le radar, au cas où un autre bateau les aurait aperçus. Ou pire, un Zodiac envoyé par des narcotrafiquants pour récupérer la marchandise. Mais non, personne. Le *Marjanic* peut reprendre sa pêche à la lotte.

La nuit tombe. À 22 heures, Fabrice tient toujours à la barre. Dans le halo de ses projecteurs, il aperçoit encore des ballots. « Il y en a partout », jubile-t-il. À nouveau, un marin hisse un paquet. Le *Marjanic* détient désormais 40 kg de cocaïne. Les pêcheurs scellent alors un pacte. Un : ne rien dire à personne ; deux : tout partager en quatre. Chacun pourra profiter de sa part comme bon lui semble mais aucun n'imagine alors se lancer dans le trafic de drogue. Comme le dira l'un des pêcheurs aux enquêteurs : « Je ne me voyais pas me mettre en relation avec des gangsters armés alors que moi je suis en claquettes. Et vendre au détail, c'est la certitude de finir au commissariat. »

» J'ai donc décidé de garder le produit pour ma consommation personnelle, même s'il y en avait beaucoup. »

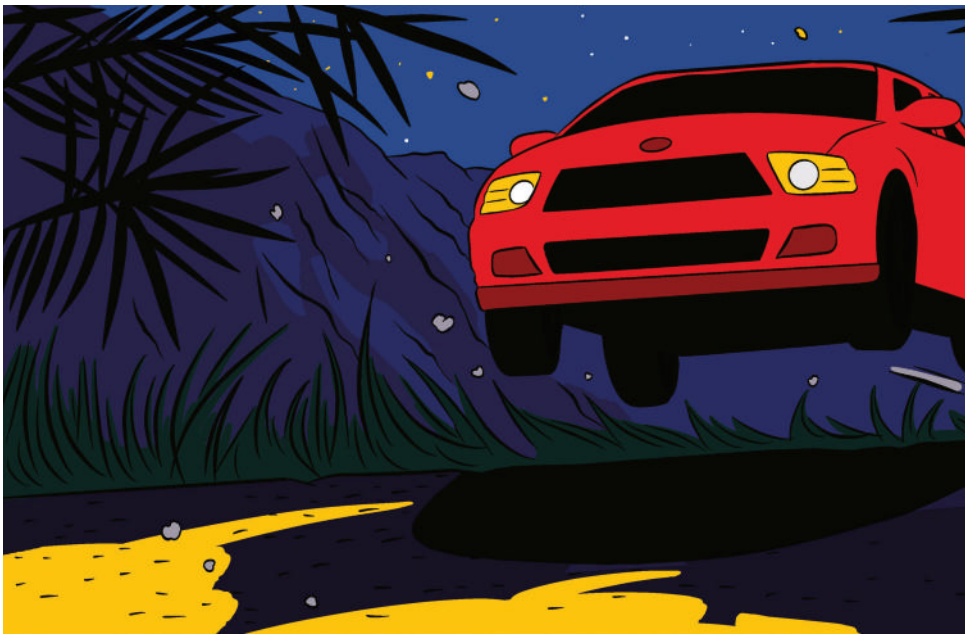
Deux jours plus tard, quand le *Marjanic* accoste au port de la Cotinière, à l'ouest de l'île d'Oléron, les marins repartent avec du poisson, un sac de vêtements sales et leur butin. L'un va cacher sa part dans un bois, deux autres creusent sur une plage près d'un blockhaus. Fabrice, lui, a une autre idée en tête.

Un Tupperware dans le jardin

Ainsi commence ce roman vrai où se mêlent drogue dure, tentative de meurtre, course-poursuite et, en fin de parcours, la prison. En quelques mois, la vie rangée du capitaine va basculer avec une force qu'aucune vague de l'Atlantique ne pouvait atteindre. Il pensait avoir trouvé un trésor ; il a tout perdu.

Fabrice hésite entre le rire nerveux et les larmes, commence par des regrets : « J'aimerais tellement refaire l'histoire », me dit-il ce jour de juillet 2020. C'était il y a deux ans – cela lui semble si éloigné... Depuis ce temps, il a dû déménager à bonne distance de sa Charente d'origine. Il me demande de ne pas écrire où il habite désormais, question de sécurité. Il vit dans la peur, ne sort plus de chez lui sans une matraque glissée dans sa poche. Il y a quelques semaines, un homme l'aurait suivi. Il m'a donné rendez-vous dans sa maison, puis il a annulé au dernier moment. Il préfère parler par téléphone, comme s'il voulait tenir cette histoire le plus loin possible de lui.

On l'entend allumer l'une de ses quarante cigarettes journalières. « La terre, explique-t-il avec poésie, c'est un autre monde ; ce n'est pas le mien. » Il est né les pieds dans l'eau, au sein d'une famille de pêcheurs. À 8 ans, il sait déjà qu'il est fait pour le grand large. À 16, il devient officiellement marin-pêcheur, passe son service militaire dans la marine, puis acquiert son premier chalutier. Il brosse ensuite une vie de labeur et de solitude, réglée sur le rythme du filet remonté toutes les trois heures. Il faut trier le poisson, le vider, le laver, le réfrigérer... Et au bout de trois nouvelles heures, tout recommencer. Les semaines de travail commencent le lundi et finissent le dimanche. Son mariage a vite explosé. Il a un peu réduit la



voilure pour voir grandir ses filles. « En réalité, la pêche, c'est toute ma vie », ressasse-t-il.

Quand il rentre chez lui ce dimanche d'été 2018, Fabrice fait le malin devant sa compagne. Il ouvre son sac. « T'as vu ce que j'ai rapporté ? » Corinne fait les yeux ronds. Elle se demande comment ils vont se débarrasser de tout ça. C'est comme si Fabrice venait de ramener un cadavre à la maison. Il propose de vider la drogue dans l'évier. Pas question, répond-elle : on ne va pas polluer l'eau de la commune. Ils hésitent à prévenir la gendarmerie, mais ils craignent d'être placés en garde à vue. Ils pourraient tout rejeter dans l'océan, mais l'été, la population d'Oléron est multipliée par dix et les jours sont trop longs pour opérer en toute discrétion. Ils attendront donc l'hiver pour rendre à la mer ce qu'ils lui ont pris. Pour l'heure, ils mettent leurs 10 kg de stupéfiants dans un grand Tupperware à couvercle rouge et l'enterrent sous les légumes de leur petit jardin. « Cette année-là, se rappelle Fabrice, les tomates n'ont jamais aussi bien poussé. »

Comment garder le silence quand plusieurs centaines de milliers d'euros de cocaïne dorment sous votre potager ? Le capitaine a du mal à dissimuler son exaltation. Il a envie de parler ; c'est plus fort que lui. Son silence tient dix jours. Il suffit d'un apéritif anisé avec le fils de Corinne, Loïc, un gaillard de 23 ans, pour qu'il déballe tout. Il répète bien avoir l'intention de tout jeter. Comme s'il pressentait le danger.

« Fabrice, c'est le Ricard, la bonne Gauloise, à l'ancienne », décrit son avocat, Me Alexandre Novion. Il n'a jamais consommé de cocaïne ; comment pourrait-il en vendre ? Son beau-fils a moins de scrupules. Lui trime dans un restaurant pour un salaire de misère. Un peu d'argent facile lui permettrait de rattraper les impayés et de faire quelques travaux avant la naissance de son premier enfant. Il suffirait de piocher en douce quelques grammes dans le Tupperware rouge, personne ne s'en rendra compte.

Loïc se lance. Il sonde ses proches pour trouver d'éventuels acheteurs. Un jeune ostréiculteur accepte de jouer l'intermédiaire en échange de quelques billets. Il donne rendez-vous au Berliet, un bar installé sous un chapiteau au beau milieu de l'île d'Oléron. Il glisse les pochons de poudre blanche dans la paume de ses clients, entre deux pintes de bière. Deux grammes par ci, cinq par là. En quelques jours, Loïc récolte 2 000 euros sans avoir fourni le moindre effort. Tout paraît si facile...

Il met aussi dans la confidence l'un de ses meilleurs amis, Jonathan, un ferrailleur de 26 ans. « Un garçon qui ne sait ni lire ni écrire », décrit son avocat, Me Brice de Beaumont. Il a quelques accointances avec le modeste milieu interlope d'Oléron. Il présente à Loïc deux frères intéressés par la marchandise : Gibril, carrossier de 18 ans, et Bou Zeid, 26 ans, déjà père de cinq enfants, vivotant du RSA et de menues combines. Deux hommes au casier judiciaire bien

RAPHAËLLE MACARON

étoffé – vol, violence, trafic de drogue. Le genre de petits malfrats capables de se transformer en grossistes de coke.

Le 28 juillet à 20 heures, une première rencontre est organisée sur le parking jouxtant le Berliet, entre le stade et le cimetière. Loïc est encore un novice du trafic de drogue, mais il a tout de même vu quelques films d'action américains. Il sort de l'Alfa Romeo conduite par Jonathan, s'approche des deux frères en roulant des épaules pour se donner de la contenance, puis déclare s'appeler « Tony ». Ne sachant déjà plus quoi dire, il demande leur nom. « Pourquoi tu veux savoir ? Tu es des stups ? » Loïc annonce avoir un kilo de cocaïne à écouler. Pour commencer, précise-t-il, toujours dans le but de paraître crédible. « Si tu veux, on achète tout ce que tu as », anticipent les deux frangins, pas mécontents d'avoir affaire à un pied nickelé.

Deux jours plus tard, Loïc leur confie cinq grammes, comme un premier échantillon. Les acheteurs veulent s'assurer de la qualité de la marchandise auprès de « leur chimiste ». Coup de téléphone dans la soirée : « C'est de la bonne. OK. » Ils se promettent de se donner rendez-vous le lendemain. Mais Loïc est saisi d'un doute. Ces deux acheteurs, il ne les sent plus. Trop agressifs. Maintenant, ils veulent changer de lieu de rendez-vous pour faire la transaction. Pas bon signe. C'est décidé, il ne répondra plus à leurs appels. Il va même bloquer leurs numéros, histoire de ne plus être importuné.

Mais on ne se fait pas oublier aussi facilement sur l'île d'Oléron. Le lendemain, Jonathan débarque chez Loïc, affolé. Il a croisé les deux frères en voiture. Ils l'ont forcé à s'arrêter puis menacé. Pourquoi l'autre ne répond-il plus ? « Ils veulent faire l'échange ce soir, sinon ça se passera mal », s'inquiète le copain ferrailleur. Pas le choix ; Loïc les rappelle. Rendez-vous est fixé au milieu de la nuit à Bourcefranc, première commune après le pont de l'île d'Oléron.

Loïc est un novice du trafic de drogue, mais il a vu des films d'action. Il s'approche en roulant des épaules et dit s'appeler « Tony ».

Surprise : sur place, les deux frères débarquent, flanqués d'un duo peu avenant, des gros bras, un mécanicien replet et un agent de sécurité tchétchène au physique de boxeur. Il est 3 h 30 du matin, au bout d'une impasse mal éclairée. Loïc a compris. Trop tard pour reculer. Il abaisse la fenêtre côté passager et tend le colis aux acheteurs. En échange, l'un d'eux laisse tomber sur le sol un léger paquet en cellophane, censé contenir 30 000 euros, mais qui ne semble renfermer que quelques billets de 50. Loïc a trop peur de sortir de la voiture, tant pis pour l'argent.

C'est à cet instant que tout dérape. Les deux frères ont l'impression que le colis ne pèse pas un kilo, comme convenu. Leur complice mécanicien surgit alors et pointe un revolver sur Jonathan. « Rendez-nous ce que vous nous avez volé, sinon vous êtes morts. » Loïc, dans un réflexe, tente de le désarmer. Un tir part : dans sa main gauche. Il continue à se débattre. Second coup de feu : dans le coude gauche de Jonathan. Avec l'adrénaline, il ne sent pas grand-chose et met le contact de son Alfa Romeo GT rouge. Première, crissement de pneus, nuage de poussière. Un troisième coup finit dans la portière du conducteur, puis un quatrième dans la lunette arrière.

Le revolver sur la tempe

Commence une course-poursuite dans ces paysages de carte postale, entre marais salants et zones naturelles protégées. Jonathan pousse dans les ronds-points jusqu'à 150 km/h, s'engage sur le pont d'Oléron à 230 km/h. Le portable de Loïc résonne. C'est le frère aîné : s'il ne s'arrête pas tout de suite, il est mort.

Au bout de 20 kilomètres, Jonathan, exsangue, parvient à les semer. Il se rend à la maison de son acolyte, où leurs femmes passent la soirée ensemble avec les enfants. Paniqués, ils se retranchent tous chez un voisin. À 4 h 43, la gendarmerie arrive sur place et constate deux blessés par arme à feu. Loïc et Jonathan s'imaginent toujours poursuivis, racontent leur infortune en balbutiant. Ils évoquent une obscure histoire d'altercation avec un automobiliste déséquilibré. Ils voulaient se rendre dans un McDo quand une Golf blanche leur aurait fait une queue de poisson. Ils ont répondu par un appel de phares et le conducteur, qu'ils ne connaissaient pas, leur aurait tiré dessus avant de prendre la fuite.

Dans leur affolement, les deux amis n'ont trouvé que ça à raconter. Ils n'ont en fait plus qu'une idée en tête : fuir. Opérés le lendemain à l'hôpital de Rochefort, ils filent le plus loin possible de la Charente-Maritime. Question de vie ou de mort. Les frères les ont prévenus : ils connaissent leurs adresses.

Le 26 août 2018, vers 5 heures du matin, Fabrice est réveillé par le bruit du four à micro-ondes. Bizarre. Il n'a rien mis à réchauffer. Corinne, sa compagne, se lève pour aller vérifier. Torpide, les →

↠ yeux pas vraiment décollés, elle atteint la cuisine, ne trouve rien d'anormal et va se recoucher. En rabattant la couverture sur ses épaules, elle se fige. Cette fois, toute la maison tremble. Certes, l'île d'Oléron est souvent secouée par de microtremblements de terre mais là, le bruit est différent. Net, régulier et métallique. Comme des coups de marteau. Ou plutôt comme des voleurs qui feraient exploser une porte d'entrée à coups de bouteille de gaz. Fabrice n'a pas le temps d'émerger que trois individus fondent sur lui. Le visage découvert, ils ne se soucient pas d'être reconnus. L'un d'eux lui colle pourtant un revolver sur la tempe. « Tu vas nous rendre ce que tu nous as pris. » Le marin-pêcheur pense à sa fille de 15 ans, qui dort dans la chambre d'à côté. Il ne cherche même pas à négocier. De la tête, il indique le jardin.

On l'y accompagne. Dans le plus simple appareil, le capitaine de chalutier se met à arracher les plants de tomates puis livre le Tupperware. Voici neuf kilos de cocaïne.

« On fait quoi de lui ? lance l'un des trois voyous.

– Tu n'as qu'à le buter », répond un complice.

Il s'approche, met en joue. Fabrice ferme les yeux, serre les dents, attend la détonation et c'en sera terminé. Et puis non. Il entend toujours la rumeur des grillons, au loin. Au bout de plusieurs minutes, il ose ouvrir un œil : la pleine lune là-haut et plus près de lui, deux hommes qui hésitent. Le troisième fait des allers-retours entre le potager et la maison où il menace Corinne et la fille de Fabrice, armé d'un couteau de cuisine.

Ce dernier a une idée. Le genre de fulgurance que seul l'instinct de survie provoque. « Je leur ai expliqué que s'ils me tuaient, je ne pourrais pas leur rendre les 30 autres kilos », me raconte-t-il. Et ça passe. Les trois malfrats prennent son numéro, non sans le prévenir : ils vont le rappeler pour « récupérer le reste ». Puis ils quittent les lieux.

La première réaction de Fabrice est de serrer sa femme et sa fille dans ses bras. Très fort, comme pour vérifier qu'il est toujours en vie. Mais que faire à présent ? Difficile d'alerter la gendarmerie, sans être accusé de trafic de stupéfiants. Il va donc falloir récupérer le reste de la cocaïne puis la livrer. Comment faire dans son état ? Il est paralysé par la peur, peine à parler, a déjà oublié le visage de ses agresseurs. En attendant, ils se réfugient dans un hôtel loin d'Oléron, à 10 km de Bourcefranc.

Là commence une autre forme de supplice : l'attente de l'appel des assaillants. Fabrice ne tient pas longtemps. Rongé par l'angoisse, il va consulter son médecin généraliste, lui raconte s'être fait agresser sans donner plus de détails. Il ressort avec un arrêt de travail de quinze jours et une prescription pour de puissants psychotropes. Il va les chercher à la pharmacie et les avale d'un trait, sans trop vérifier la posologie. « À partir de ce moment, je ne réfléchissais plus. »

Corinne doit prendre la relève. Charge à elle de récupérer le reste de la drogue auprès de l'équipage. À l'inquiétude dans sa voix, les trois pêcheurs saisissent la gravité de la situation. En quelques heures, tous vont déterrer le funeste trésor et le lui remettre. Corinne stocke les 30 kg de cocaïne dans un camion et remonte dans sa chambre d'hôtel. Elle a tout le temps de cogiter : les agresseurs vont-ils la tuer ? La prendre en otage puis réclamer une rançon à sa famille ? Une question surtout l'obsède : comment a-t-elle pu se retrouver au milieu de ce désastre ?

À 19 h 39, le téléphone sonne. Sursaut. Les agresseurs redoutent un guet-apens tendu par la police. Ils ne veulent pas se déplacer. C'est Corinne qui doit les rejoindre. « Ce serait un suicide d'y aller », parvient à articuler Fabrice, léthargique. Elle ne l'écoute pas. « Je l'ai laissé à l'hôtel en lui donnant un peu plus de médicaments pour qu'il dorme, raconte-t-elle. J'avais trop peur qu'il mette fin à ses jours ou qu'il appelle la police. » Les trafiquants la guident par téléphone. Ils indiquent un McDo, demandent de faire demi-tour, de prendre une direction puis une autre. Elle navigue en pleine obscurité sur de petites routes de terre près des marécages et regarde avec anxiété dans son rétroviseur. Est-elle suivie ? Un point de rendez-vous est fixé à Brouage, au pied de la citadelle. L'endroit idéal pour descendre un individu sans laisser de trace.

Corinne gare son véhicule. Elle dépose les trois ballots au sol, regarde autour d'elle : personne. Elle regagne sa camionnette, démarre en trombe. Le lendemain, elle et Fabrice retournent chez eux. Ils récupèrent quelques affaires, bourrent le coffre et prennent l'autoroute. Adieu la Charente. En moins de quarante-huit heures, ils viennent de tout perdre.

Perquisition à coups de bélier

Les blessés par balles sont peu fréquents à Oléron. Alors les gendarmes charentais, plutôt habitués aux conduites en état d'ivresse et aux menus larcins, se passionnent aussitôt pour cette étrange affaire d'automobiliste un peu trop colérique qui aurait tiré sur un autre conducteur. Bon, il a suffi de regarder les images des caméras de vidéosurveillance placées sur le pont reliant l'île au continent pour découvrir la supercherie : on y voit deux voitures se poursuivre à une telle vitesse qu'il est impossible de lire leur plaque d'immatriculation. Rien ne ressemble à la version donnée par Loïc et Jonathan.

« Je n'ai pas pensé aux conséquences, explique Fabrice au tribunal. J'étais comme un enfant devant un paquet de bonbons. »

Les enquêteurs sont aussi intrigués par un numéro que les deux victimes ont fréquemment composé les jours précédant les coups de feu. Celui-ci correspond à un portable prépayé acheté sous un faux nom, qui borne souvent vers Rochefort. Ordre est donné à la gendarmerie de chercher toutes les Golf blanches aux vitres teintées dans la sous-préfecture de Charente-Maritime. Le 24 septembre, des limiers tombent sur un véhicule correspondant à la description. À son bord,

RAPHAËLLE MACARON

Gibril, le frère cadet. L'affaire de chauffeur détraqué se transforme en enquête sur un sanglant règlement de compte.

Le 17 octobre 2018, une information judiciaire est ouverte. Loïc et Jonathan sont de nouveau interrogés. Confronté à ses contradictions, le premier passe vite aux aveux. À sa manière. Un soir, explique-t-il, il ramassait des galets pour son aquarium sur une plage. Il est alors tombé sur un paquet d'un kilo

de poudre blanche. Comme ça, sur le sable, avec un peu d'algues dessus. Il a cherché sur Internet, s'est aperçu qu'il s'agissait de cocaïne et a voulu en vendre un peu. Il a fait une mauvaise rencontre et voilà comment une balle de .22 Long Rifle a terminé dans sa main gauche. Les enquêteurs lui montrent une planche avec les photos de quelques malfrats connus des environs. Il reconnaît formellement les deux frangins. Jonathan confirme tous ces dires.

Il est 6 heures du matin ce 6 février 2019 quand les gendarmes abattent à coups de bélier la porte du domicile du frère cadet. Menotté puis placé en garde à vue, il fait usage de son droit au silence. Son aîné, déjà en détention provisoire dans une autre affaire, ne se montre pas plus disert.

Les proches de Loïc vont en revanche faire des révélations. Plusieurs évoquent la rumeur selon laquelle des pêcheurs auraient remonté des kilos de cocaïne dans leurs filets. Certains balancent même le nom de Fabrice. Entendu par les gendarmes, le père de famille reconnaît sa participation mais sa version des faits varie. Il parle de deux marins présents avec lui sur le *Marjanic* et non trois. Il aurait été le seul à voir la drogue, l'aurait cachée dans le dos de son équipage, à qui il n'en aurait jamais parlé. En fait, il se comporte comme un capitaine, ultime responsable de son navire. Sauf qu'il n'est pas préparé aux gardes à vue à rallonge et aux questions retorses des enquêteurs. Il finit par craquer. Et par tout lâcher : dates, noms, détails.

Les deux hommes de main des frères seront, eux, confondus quelques mois plus tard, repérés par le bornage de leur téléphone, le soir de la fusillade. Ils chargeront l'aîné, qui finira par avouer, tout en tentant de dédouaner son frère. Ainsi, le puzzle est reconstitué. Des bras cassés, des petits trafiquants expérimentés et au milieu, de la cocaïne tombée du ciel par kilos. Comment a-t-elle d'ailleurs pu se retrouver en pleine mer, cette mystérieuse poudre ? S'agit-il d'un conteneur échappé d'un cargo ? D'un sous-marin venu d'Amérique du Sud et obligé de se délester de son chargement ? Ou d'une nouvelle technique de transport de stupéfiants, portés par la vigueur des courants marins ?

« J'ai bousillé ma vie »

C'est sur une autre énigme que se clôt l'instruction. Qui sont les trois auteurs de l'agression de Fabrice et de sa famille ? Le pêcheur a décrit un type mastoc, joufflu et inquiétant, sans plus de précisions. Le frère aîné a été un temps suspecté mais aucune charge ne sera retenue contre lui sur ce volet de l'affaire. Et son petit frère ? Il était en vacances au Maroc à ce moment-là, il a même posté plusieurs photos de son séjour sur Facebook. Les trois assaillants de Fabrice ne seront donc jamais retrouvés. Et si les ballots de cocaïne portaient des balises pour être géolocalisés en temps réel ? Des hommes de main d'un narcotrafiquant auraient ainsi pu les retrouver dans la maison de Fabrice.

Le 16 juin 2020, le tribunal correctionnel de La Rochelle a condamné l'aîné des deux frères à trois ans d'emprisonnement et le benjamin à quatre. Loïc, lui, a écopé de dix-huit mois de prison dont la moitié de ferme, Corinne à six mois avec sursis.

Au moment d'arriver à la barre, Fabrice s'est mis à trembler. Il a de nouveau raconté cet été 2018 où ce marin sans histoire est devenu le protagoniste d'une vaste affaire de stupéfiants. Pendant son récit, il a juré ne jamais avoir eu l'intention de vendre de drogue. Mais pourquoi l'avoir montré à sa femme ? Pourquoi s'en est-il ouvert devant son beau-fils ? Pourquoi ne s'en est-il pas aussitôt débarrassé ? a ruminé le président. « C'est incroyable, mais je n'ai pas pensé aux conséquences. C'est la curiosité, s'est-il justifié. J'étais comme un enfant devant un paquet de bonbons. » Décision du tribunal : douze mois de prison avec sursis et 2 500 euros d'amende pour acquisition, transport et détention de stupéfiants.

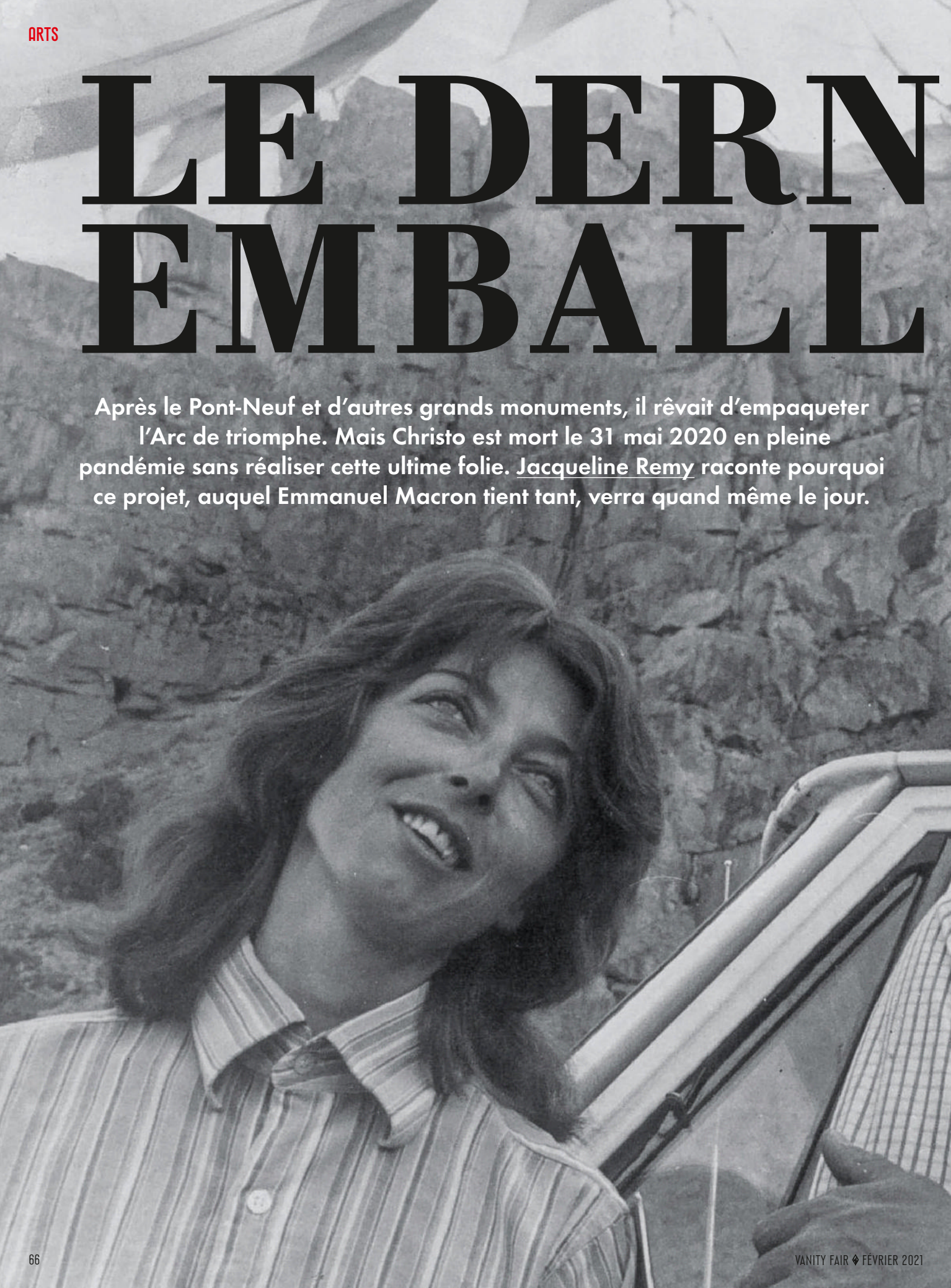
Mais sa vraie peine est ailleurs. « J'ai bousillé ma vie, répète-t-il. Ma famille, pas de nouvelle. Ma mère non plus, plus aucun copain. » Pendant l'instruction, il avait interdiction de mettre les pieds en Charente-Maritime, mais il n'envisageait de toute façon pas d'y retourner. Trop dur d'affronter la rumeur et les regards des voisins. « Si je reviens là-bas, on va m'observer comme un dinosaure. »

Il a aussi perdu son travail et dû vendre sa voiture pour payer les honoraires de son avocat. Comme si cela ne suffisait pas, il souffre d'un stress post-traumatique, sursaute au moindre bruit, se crispe à chaque sonnerie de téléphone. Quand il parvient à fermer l'œil, c'est pour se réveiller en sueur après s'être revu à genoux, revolver sur la tempe. Il s'est mis au whisky pour essayer de trouver le sommeil, termine souvent ses nuits sur le canapé. Il a bien eu des idées noires mais pas vraiment de tendance suicidaire. « Il y a mes filles, ce serait égoïste de partir », lance-t-il dans un rictus gêné.

Sa vie, c'était le large. Fabrice travaille désormais sous des néons, au stand poissonnerie d'une grande surface. Auparavant, il avait l'infini comme horizon, au loin l'Amérique. Maintenant, sa perspective s'arrête au rayon sushi. □

LE DERN EMBALL

Après le Pont-Neuf et d'autres grands monuments, il rêvait d'empaqueter l'Arc de triomphe. Mais Christo est mort le 31 mai 2020 en pleine pandémie sans réaliser cette ultime folie. Jacqueline Remy raconte pourquoi ce projet, auquel Emmanuel Macron tient tant, verra quand même le jour.



IER EMENT

MONUMENTAL
Jeanne-Claude et Christo dans le Colorado en 1972, à l'époque de Valley Curtain.

DENVER POST / GETTY IMAGES

Sur l'écran, Christo sourit à l'amie qui l'appelle. Il ne quitte plus l'immeuble new-yorkais où il s'est installé en arrivant de Paris au milieu des années 1960. L'artiste est sous assistance respiratoire contre l'emphysème qui l'oppresse. Il sait, ce 25 mai 2020, qu'il ne pourra sans doute jamais retourner en France. Ses proches caressent bien l'idée d'affréter un jet médicalisé, mais la covid-19 guette. Alors non, il n'assistera pas en personne à la réalisation de son nouveau projet fou : l'empaquetage de l'Arc de triomphe dans un drapé argent aux reflets discrètement tricolores – autant dire l'emballage d'une certaine idée de la France. Et pourtant, il jubile. Tout est prêt, les tissus, les cordages, les autorisations... C'était prévu pour septembre 2020. Pandémie oblige, ce sera en 2021, en principe du 18 septembre au 3 octobre. « Il faut survivre jusque-là ! » souffle-t-il.

« Oui, il faut survivre ! » lui répond avec ardeur de l'autre côté de l'Atlantique Laure Martin, sa complice pour cette dernière œuvre. Il l'a nommée présidente du projet Arc de triomphe. Toute jeune, en 1985, à peine diplômée en histoire de l'art, elle avait déjà participé comme attachée de presse à l'empaquetage du Pont-Neuf. Elle est convaincue que ce mégalo facétieux est capable de tout dès lors qu'il l'a décidé. Même de survivre. Christo meurt pourtant six jours plus tard, le 31 mai, à l'âge de 84 ans. « Un tremblement de terre, me dit-elle. Un chagrin immense. »

Dès lors, la question se pose. On continue ? Oui, on continue. Au printemps 2020, nul ne songe à s'interroger sur le sujet. Pourquoi tout compliquer ? Les sujets vulgaires ont déjà été évacués. Combien ça coûte ? Rien. Tout est gratuit. Christo est le seul artiste au monde qui finance ses œuvres sans demander d'argent à quiconque. Qui cela dérange-t-il ? Personne, à l'exception peut-être de militaires, de cocardiers et d'anciens combattants au moment où l'on fête le centenaire du soldat inconnu. Mais, selon le mantra de Christo qui prétend « révéler en cachant », quelle meilleure façon de rendre honneur à un monument symbolisant la grandeur de la France ?

L'empaquetage *par* Christo aura donc lieu *sans* Christo. Une œuvre post-mortem, mais pas tout à fait, car à ses yeux, l'art ne se résume jamais à l'exposition finale. Elle s'inscrit dans le geste tout entier : « Mes projets sont très littéraux, très réels, a-t-il expliqué peu avant sa mort aux *Cahiers de l'art.* L'essentiel consiste à obtenir les autorisations, louer le terrain et organiser la logistique. » C'est aussi tout cela que Christo vend aux collectionneurs : dessins préparatoires, collages, maquettes, photos, lithographies, lettres, documents juridiques... les mille traces de l'histoire de ces projets qui se financent en marchant. Mais parfois, l'œuvre ne fait que masquer un autre dessein, plus secret, aussi essentiel...

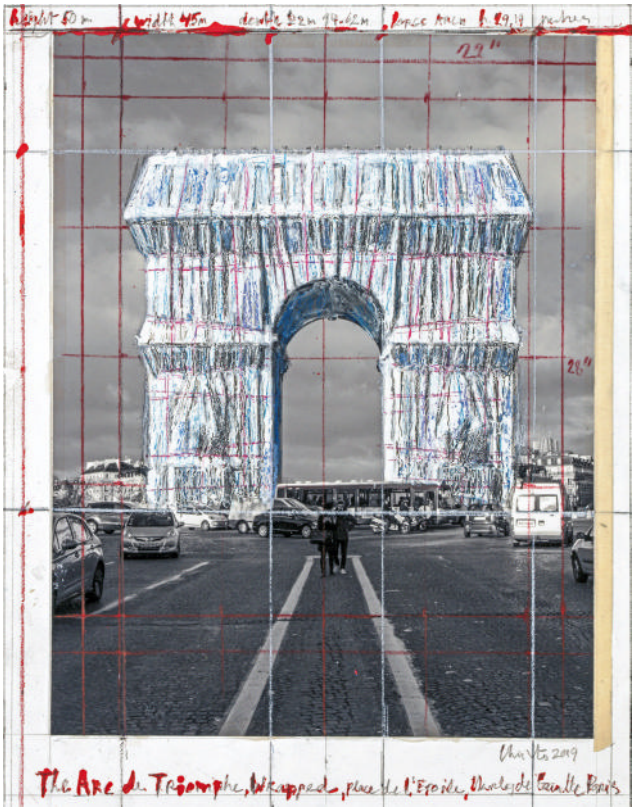
Rideau de fer à Saint-Germain-des-Prés

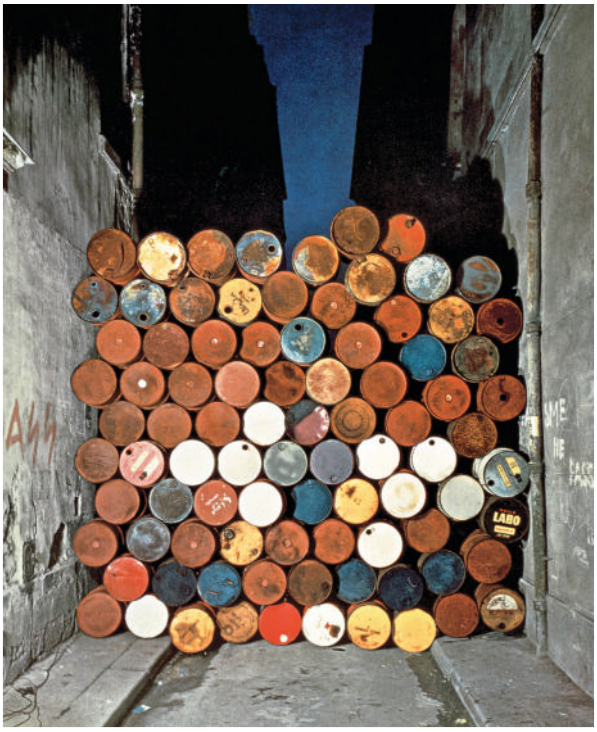
Laure Martin se cale sur son canapé violet pour mieux raconter l'histoire. Elle connaît bien le passé romanesque de Christo Vladimiroff Javacheff, dont le père bulgare fut harcelé, emprisonné et dépossédé par le régime communiste sous prétexte que, patron d'une petite usine de teinture pour textile, il était un ennemi du peuple. À 21 ans, étudiant en art, le jeune homme part à Prague, puis fuit vers Vienne, Genève et Paris. Là, il échoue dans une chambre de bonne près des Champs-Élysées, à deux pas de cet Arc de triomphe qu'il rêvera vite d'emballer, comme il va emballer une fantaisiste fille de la haute, Jeanne-Claude Denat de Guillebon. Née le même jour que lui en 1935, elle va devenir la mère de leur fils unique, son associée, son âme sœur, et cohabiter – jusqu'à sa mort en 2009 – sous leur nom d'artiste commun, Christo. Il l'a connue en réalisant le portrait de sa mère, une épouse de général rencontrée grâce à son petit réseau de coiffeurs mondains, dont Jacques Dessange. Ainsi gagne-t-il sa vie à l'époque.

Ce n'est pourtant pas la peinture de chevalet qui l'excite. Il se cherche un langage artistique bien à lui. « Je veux faire un geste d'avant-garde, démolir tout traditionalisme », écrit-il alors à son frère. En juin 1962, Christo riposte à l'érection du mur de Berlin en barrant pendant huit heures une venelle de Saint-Germain-des-Prés, la rue Visconti, d'un « rideau de fer » composé de 89 barils de pétrole vides échafaudés. Il réalise des collages, des papiers froissés. Il commence aussi à empaqueter de façon compulsive ce qui lui tombe sous la main. Comme s'il fallait s'arrimer aux choses, tout préparer pour un départ en catastrophe. Les paquets, au fil des ans, deviennent plus gros. Il passe du papier kraft au tissu. Un jour de 1962, il émet l'idée d'envelopper l'Arc de triomphe. Il crayonne ses photomontages, fantasme, suppose que c'est infaisable. Qui est-il pour emballer la France ? Il se rabat sur l'École militaire, en misant sur l'entregent de son beau-père. Le général de Guillebon sonde l'armée. C'est non. « Est-ce à cause de ce refus qu'il a laissé tomber l'Arc de triomphe, projet plus impossible encore ? s'interroge Laure Martin. C'est une hypothèse. »

En février 2015, de passage à Manhattan, elle prend le café avec Christo, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps. L'artiste est devenu une star planétaire qui a posé des kilomètres de tissu polypropylène jaune, orange ou rose sur une multitude de monuments et de paysages, du Japon en Australie en passant par la Suisse. Il a barré une vallée dans le Colorado (1972), lancé une muraille de nylon au nord de San Francisco (1976), encerclé des îles à Miami (1983), emballé le Reichstag (1995)... « Est-ce que tu veux retravailler avec moi ? » lui demande-t-il. Il a 79 ans et déborde d'énergie. Ni l'un ni l'autre ne songe alors à cette idée fanée de l'Arc de triomphe. Christo n'a qu'une obsession : « Trouver un havre définitif pour l'ensemble historique et documentaire retraçant l'histoire de son grand œuvre parisien : l'empaquetage du Pont-Neuf. » Pour chaque événement éphémère, l'artiste a pris, avec sa femme, l'habitude de rassembler une « collection » réunissant les archives du projet, des œuvres originales et des éléments matériels, par exemple les ancres qui ont permis l'arrimage de l'installation au Pont-Neuf. Avant de mourir, il tient à trouver dans chaque pays concerné un musée disposé à accueillir la somme du travail accompli sur son sol. Il a ainsi vendu à la Smithsonian Institution, à Washington, sa collection américaine *Running Fence,* la clôture blanche de 40 kilomètres de long érigée en Californie.

Ce jour-là, Christo révèle à Laure Martin qu'il négocie en Allemagne pour vendre la collection du Reichstag (finalement cédée pour 9 millions d'euros), mais que rien de tel n'est engagé pour Paris. « Il me charge de trouver un lieu d'accueil, en respectant un principe d'inaliénabilité. » En clair, l'œuvre ne doit jamais être revendue, sauf dans sa totalité. « En France, seuls les musées publics peuvent assurer de telles garanties, explique-t-elle. Mais ils n'ont pas d'argent. Il fallait que je déniche un mécène prêt à acheter la collection Pont-Neuf et à l'offrir à l'institution intéressée. » Comment faire ? Elle propose une stratégie





PARIS FOUS
À gauche : dessin et collage préparatoire du projet Arc de triomphe. À droite, le *Rideau de fer*, rue Visconti (1962).

à Christo : monter une exposition pour attirer les mécènes. Ça tombe bien : l'artiste n'en a jamais eu au musée d'Art moderne à Paris, ni au Moma à New York ni à la Tate Modern à Londres. C'est le moment d'en organiser une dans la capitale française.

L'historienne se tourne vers les institutions les plus engagées dans l'histoire de l'empaquetage du Pont-Neuf. Le musée d'Art moderne de Paris décline la proposition. Même fin de non-recevoir à la Monnaie de Paris. En septembre 2015, enfin, Laure Martin sollicite Bernard Blistène, le directeur du musée national d'Art moderne au centre Pompidou. Lui n'est pas de ceux qui snobent Christo et Jeanne-Claude. Il parle avec admiration de ce couple parvenu à garder la maîtrise totale de ses projets en refusant d'appartenir à quelque courant que ce soit, n'obéissant qu'au principe de plaisir. « On fait ce qu'on a envie de voir », disait crânement Jeanne-Claude. Mais comme Serge Lasvignes, président du centre Pompidou, Bernard Blistène craint que l'exposition seule manque d'attractivité, en un temps où les musées ont l'œil rivé aux courbes de fréquentation.

À l'automne 2015, il reçoit Christo et son neveu Vladimir, le géant chaleureux qui sert de bras droit à l'artiste. Déambulation dans les étages du centre Pompidou pour arrêter l'emplacement de la future exposition. Comme souvent, Christo est « affreusement volubile », se souvient Blistène. Têtu, aussi. On finit par se mettre d'accord. Niveau 6, galerie 2. L'étage noble, le plus haut, celui où on installe les grandes expositions. Mais comment attirer du monde ? Bernard Blistène se lance alors : « Je voudrais te demander quelque chose. Pourrais-tu m'empaqueter le centre Pompidou ? » Christo n'hésite pas une seconde : « Ça ne me dit rien. J'avais le projet d'emballer l'Arc de triomphe.

– Tu te fous de moi ? », réplique Blistène.

« Ce projet nous offre une occasion de redécouvrir les lignes d'un monument autour duquel on tourne souvent sans le regarder ni savoir ce qu'il symbolise. »
CLAUDIA FERRAZZI, EX-CONSEILLÈRE D'EMMANUEL MACRON

Il songe au soldat inconnu, à Napoléon qui avait commandé ce bâtiment national à la gloire de la Grande Armée, à la place baptisée Charles-de-Gaulle et à cette flamme qu'on ranime chaque jour : ça lui paraît insensé.

Et Macron dit « Banco ! »

Décider d'une programmation d'exposition au centre Pompidou se pèse et se soupèse. Le temps passe. Le 25 mai 2017 à New York, Christo avoue à Laure Martin qu'il n'y croit plus. « Il faudrait créer un événement en parallèle à la manifestation au centre Pompidou, insiste-t-elle. Et si tu empaquetais la statue de Louis XIII, place des Vosges ? C'était l'un de tes vieux projets. » L'artiste rechigne : « C'est trop petit. Il n'y a que l'Arc de triomphe qui m'intéresse. » Et d'argumenter : « La France vient d'élire un président jeune, intelligent et audacieux. C'est ce projet qui donnera, lui aussi, une image hardie de la France. » Laure Martin rapporte la conversation à Serge Lasvignes, qui rencontre Christo à Bruxelles le 23 octobre suivant : « Il m'a impressionné par son éloquence, cette puissance qui émane de lui. » Séduit, Lasvignes appelle son grand ami Philippe Bélaval, ↠

AFP PHOTO / CHRISTO AND JEANNE-CLAUDE 2019 CHRISTO / ANDRE GROSSMANN / ESTATE OF CHRISTO V JAVACHEFF 2020 ; CHRISTO 1962 PHOTO JEAN-DOMINIQUE LAJOUX / ESTATE OF CHRISTO V JAVACHEFF 2020

conseiller d'État et natif de Toulouse comme lui, président du Centre des monuments nationaux. « Le projet lui a tout de suite beaucoup plu », raconte Lasvignes. Christo se déplace à Paris pour exposer lui-même son idée, le 15 octobre 2018, à l'hôtel de Sully. « J'appréciais son travail, se souvient Bélaval, et j'ai pensé que cet empaquetage serait l'occasion de provoquer un grand rassemblement populaire mariant le patrimoine et l'art contemporain. » En fait, lui comme Lasvignes savent que seul le président de la République peut en décider. Philippe Bélaval parle en tête-à-tête à Macron lorsqu'ils se retrouvent au Panthéon, le 29 octobre 2018, à l'ouverture de l'exposition dédiée à Georges Clemenceau. « Allez-y ! » l'encourage le chef de l'État. À l'Élysée, Claudia Ferrazzi, alors conseillère culturelle, jadis secrétaire générale de la villa Médicis, instruit le dossier.

« Il y avait deux raisons d'emporter la décision du président, explique-t-elle dans son loft, en berçant son bébé. Christo aimait répéter que la France lui avait donné la liberté et Emmanuel Macron tient à l'idée d'une France terre d'artistes. » Et d'asile : le chef de l'État a naturalisé plusieurs artistes, y compris un Belge, le peintre Pierre Alechinsky, qui voulait mourir français. Seconde raison invoquée par la conseillère, le désintérêt des Français en matière d'architecture : « Le projet de Christo nous offrait une occasion de redécouvrir les lignes d'un monument autour duquel on tourne souvent sans le regarder ni trop savoir ce qu'il symbolise. » Avant de présenter ses arguments à Macron, Ferrazzi consulte le chef d'état-major particulier de l'Élysée, pour qu'il sonde les militaires. L'armée rechigne. Le président du comité de la flamme finit par accepter, mais il pose des conditions. Une réunion se tient à l'hôtel de Marigny, le 25 mars 2019. L'artiste est là, toujours avec Vladimir. Les militaires exigent que le tunnel de l'Arc soit dégagé et qu'un seul pied soit empaqueté. La flamme doit être protégée, le temps des commémorations évité, les valeurs attachées au monument par l'armée préservées. La couleur du revêtement, jaune doré, ne plaît pas. « On obtient qu'il soit blanc bleuté avec des cordages rouges », précise Claudia Ferrazzi. Christo s'incline : « J'ai été instrumentalisé par les Bulgares dans ma jeunesse. J'accepte les contraintes que vous m'imposez tant qu'elles n'entament pas ma liberté. » Les militaires, de leur côté, cèdent sur l'emballement des deux pieds. Nouvelle note au président. « Banco, on y va », répond Macron. Un communiqué est préparé et soumis par Laure Martin à Christo, qui en contrôle chaque virgule. Le 3 avril 2019, l'événement « Arc de triomphe empaqueté » est annoncé.

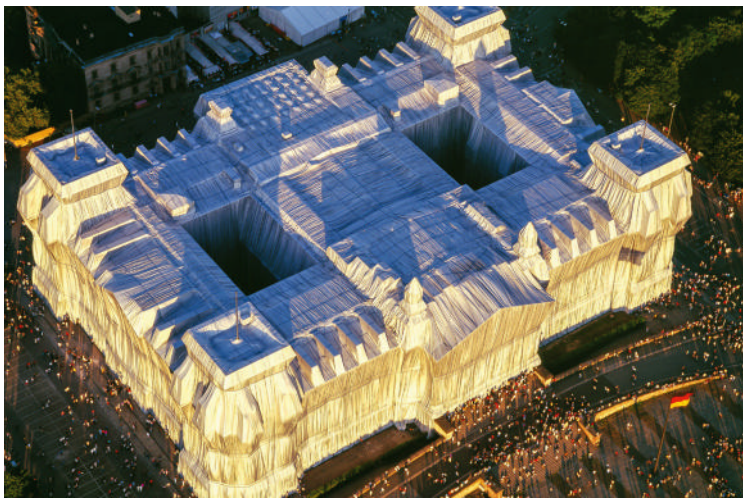
Qui osera déranger les faucons ?

À l'époque, toute l'équipe est encore convaincue que le spectacle se tiendra un an plus tard, du 6 au 19 avril 2020, pendant l'exposition au centre Pompidou. C'est sans compter sur la Ligue de protection des oiseaux. Au bout de cinq jours, son président, Yves Verilhac, sonne l'alerte : « Un couple de faucons crécerelles, espèce protégée, vient nicher chaque année au printemps dans les bas-reliefs, derrière un bouclier, écrit-il aux organisateurs de l'opération. On a vu un accouplement avant-hier, le 7 avril, il faut reculer la date de ce projet d'emballage. » Qui osera déranger un couple de faucons crécerelles ? « Premier à réagir, Vladimir Javacheff m'a téléphoné depuis New York le 11 avril, narre Verilhac. Il m'a dit qu'il était d'accord pour décaler l'opération. Le ministère de la culture et le centre Pompidou

« Christo voulait sublimer la structure sous le tissu, faire respirer l'Arc de triomphe comme s'il se gonflait les poumons. »

VLADIMIR JAVACHEFF, NEVEU DE L'ARTISTE

l'étaient moins. » Et pour cause ! Tout avait été fait pour que l'événement coïncide avec la date de l'exposition. Le 18 avril 2019, une réunion se tient au pied de l'Arc de triomphe, jumelles en mains. L'empaquetage est reculé au 19 septembre 2020. À l'automne 2019, nouveau coup de théâtre, des manifestants vandalisent le monument durant un défilé des Gilets jaunes. Ferrazzi et le chef d'état-major particulier du président lui envoient une nouvelle note qui suggère de maintenir l'empaquetage. Il s'agit bien de magnifier l'Arc de triomphe, en l'épurant. « Vous avez raison, répond Macron, c'est encore plus nécessaire. » Tout en supervisant la préparation de l'opération, Laure Martin



approche des mécènes potentiels. L'un d'eux réagit positivement (l'accord sera conclu à la fin de l'année 2020). De son côté, la conservatrice Sophie Duplaix est chargée d'organiser l'exposition du centre Pompidou. Cette femme réputée pour son calme se bat, elle, avec Christo pour le convaincre de montrer tout le travail réalisé pendant ses années parisiennes, de 1958 à 1964 – des objets empaquetés, des vitrines masquées, des papiers froissés, les photos du « rideau de fer » – et non de se contenter de la collection Pont-Neuf. Il se dérobe. Elle s'en va le supplier à New York, à Londres. « Je le suivais partout avec mes plans, se souvient-elle. Il a fini par être OK. » Christo, lui, travaille comme un fou sur ses maquettes. « Toujours debout, avec une sorte de fébrilité, précise son ami Staffan Ahrenberg, patron des *Cahiers d'art,* qui l'a souvent vu à l'œuvre. Il ne s'asseyait que pour manger et voyager en avion. » Mais l'artiste prend le temps de concevoir la couverture du magnifique livre que la revue lui consacre. Il dessine aussi l'emballage de la vitrine de la galerie des *Cahiers d'art,* rue du Dragon à Paris. En vendant ses études, ses collages et ses maquettes, Christo s'occupe de réunir les fonds pour l'opération Arc de triomphe, soit 12 millions d'euros. Un chiffre que refuse de confirmer Vladimir : « Ça coûte ce que ça doit coûter », répond-il en citant Jeanne-Claude qui parlait des projets comme de ses enfants : « Demandez à votre mère combien vous lui avez coûté depuis votre naissance ! »

En mars 2020, Christo a de quoi se réjouir. Il sait qu'il aura de quoi financer l'empaquetage prévu pour l'automne. On attend au moins cinq millions de personnes en deux semaines, comme au Reichstag, sans doute davantage. Où caser le public espéré ? Il faudra piétonniser la place et les Champs-Élysées le week-end. Fan du projet, Anne Hidalgo est pour. « Christo était presque déçu, observe Lasvigne, il s'attendait à devoir argumenter davantage, jusqu'au chef de l'État. » En 1995, le chancelier allemand Helmut Kohl avait refusé d'inaugurer l'empaquetage du parlement, qualifié « d'atteinte à la dignité du monument ». Un rencontre avec Macron doit avoir lieu en présence de collectionneurs, le 16 avril 2019. Mais la veille, l'incendie de Notre-Dame s'est déclaré, il faut annuler le déjeuner. Et maintenant, nouvelle catastrophe, la pandémie. L'empaquetage est reporté au 18 septembre 2021. Christo ravale sa déception. L'équipe est presque prête, il faudra à la fin 400 personnes sur le pied de guerre, pour deux mois de préparation, quinze jours de show, et six semaines de repli. Le précieux tissu recyclable est stocké en Allemagne. Le prototype de 25 mètres de long sur 10 mètres de haut construit par les Charpentiers de Paris à Bagneux, en banlieue parisienne, pour tester la partie supérieure de l'installation, est démonté le 20 mai.

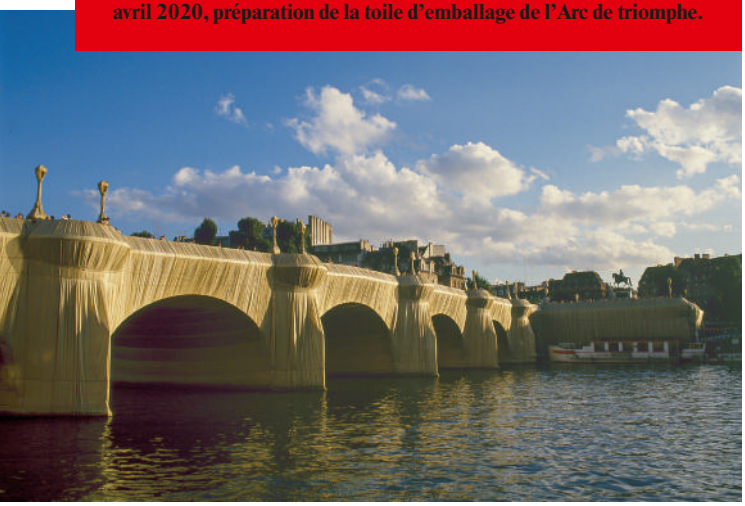
Épuisé, Christo s'éteint onze jours plus tard. Quand sa femme était vivante, ils prenaient toujours des avions différents pour être sûrs que l'un d'eux pourra mener à bien leurs projets, en cas d'accident. Depuis la mort de Jeanne-Claude, en 2009, Christo travaillait en solo. « Mais il tenait à ce que les œuvres en cours lui survivent et avait même enregistré une vidéo pour CNN le stipulant », affirme son neveu, décidé à terminer le travail. Après l'Arc de triomphe, il y aura encore un ultime projet à Abou Dabi, 410 000 barils de couleurs diverses, déjà prêts à être disposés dans le désert.

Le 31 mai, jour de la mort de l'artiste, Macron a salué « la folie des grandeurs et le génie de la splendeur » du « poète de l'espace ». Quelques mois plus tard, le 11 septembre, il se faufile avec sa femme au centre Pompidou pour visiter incognito l'exposition consacrée à Christo. Il en ressort « dopé », dit un proche. « Ils ont vu le geste artistique fédérateur, le partage social qu'induit un tel spectacle et ils sont plus que jamais partants pour l'Arc de triomphe. » Vladimir Javacheff, lui, s'emploie à désamorcer toute interprétation politique de l'œuvre de son oncle qui répétait toujours *« really, really »* pour miner les velléités théorisantes. « Il était profondément attaché au concret et à la gratuité de sa démarche. Rien à voir avec un intellectuel français », insiste Vladimir. « Je crois à l'art pour l'art, le reste est de la propagande », disait Christo, allergique à toute forme de message depuis qu'étudiant aux Beaux-Arts à Sofia, on l'avait forcé à aller montrer aux paysans polonais comment installer tracteurs et bottes de foin le long de la ligne de l'Orient-Express pour simuler une campagne prospère.

À Paris, précise Vladimir, « mon oncle voulait juste, en réduisant le monument à ses formes principales, en masquant les détails, sublimer la structure sous le tissu, faire respirer l'Arc de triomphe comme s'il se gonflait les poumons ». Nul doute que l'espoir d'Emmanuel Macron soit, par ce spectacle, de donner symboliquement de l'air au pays. Mais c'est Christo qu'on entendra confusément pousser un gros soupir de bonheur, sous le drapé bruissant. Son dernier. □

CORPUS CHRISTO

De gauche à droite, des œuvres de l'artiste bulgare : *Valley Curtain,* Colorado (1972) ; *Emballage du Reichstag,* Berlin (1995) ; *Emballage du Pont-Neuf,* Paris (1985) ; à Lübeck (Allemagne), en avril 2020, préparation de la toile d'emballage de l'Arc de triomphe.



CHRISTO 1972, 1995-2005, 1985 PHOTO WOLFGANG VOLZ / ESTATE OF CHRISTO V JAVACHEFF 2020 ; GREGOR FISCHER / DPA / AFP

BABY ALONE IN BABYLONE

Jupes plissées, pantalons larges, robes moulantes et couleurs arc-en-ciel. Comme dans une chanson de Jane Birkin.

Photographie
Bennie Gay.
Stylisme
Camille Bidault-Waddington.

SOUS-PULL **CALVIN KLEIN.**
PULL **PRADA.** JEAN **PAUL&JOE.**
CHAUSSETTE **CHARVET.**
CHAUSSURE **LOUIS VUITTON.**
COLLIER **CHARLOTTE CHESNAIS.** BRACELETS **CHLOÉ.**
BAGUES **REPOSSI.**

BODY **HERMÈS.** ROBE
EMPORIO ARMANI.
BRACELETS **CHLOÉ.**

BENNIE GAY

PULL **BALENCIAGA.**
JUPE ET LEGGING
GUESS.

CAPE **LORO PIANA.**
COLLIER **CHARLOTTE CHESNAIS.**

BENNIE GAY

T-SHIRT **PARAJUMPERS.**
PULL **CALVIN KLEIN.**
JUPE **LOEWE.** CHAUSSETTE
ACNE. CHAUSSURE DE
BOXE FRANÇAISE **ADIDAS.**
BRACELETS **CHLOÉ.**

T-SHIRT **COURRÈGES.**
ROBE **POLO RALPH LAUREN.**
CEINTURE **CHLOÉ.**

BENNIE GAY

TENUE **LOUIS VUITTON.**
CHAUSSETTES **CHARVET.**
COLLIER **CHARLOTTE CHESNAIS.**

ROBE ET BODY **SPORTMAX.**
BRACELETS **CHLOÉ.**

BENNIE GAY

CHEMISE **GIORGIO ARMANI.**
VESTE **KENZO.** BOXER SHORT
CHARVET. CHAUSSETTES
FALKE. CHAUSSURES DE BOXE
FRANCAISE **ADIDAS.**
BRACELETS **CHLOÉ.**

ROBE **GIVENCHY.**

BENNIE GAY

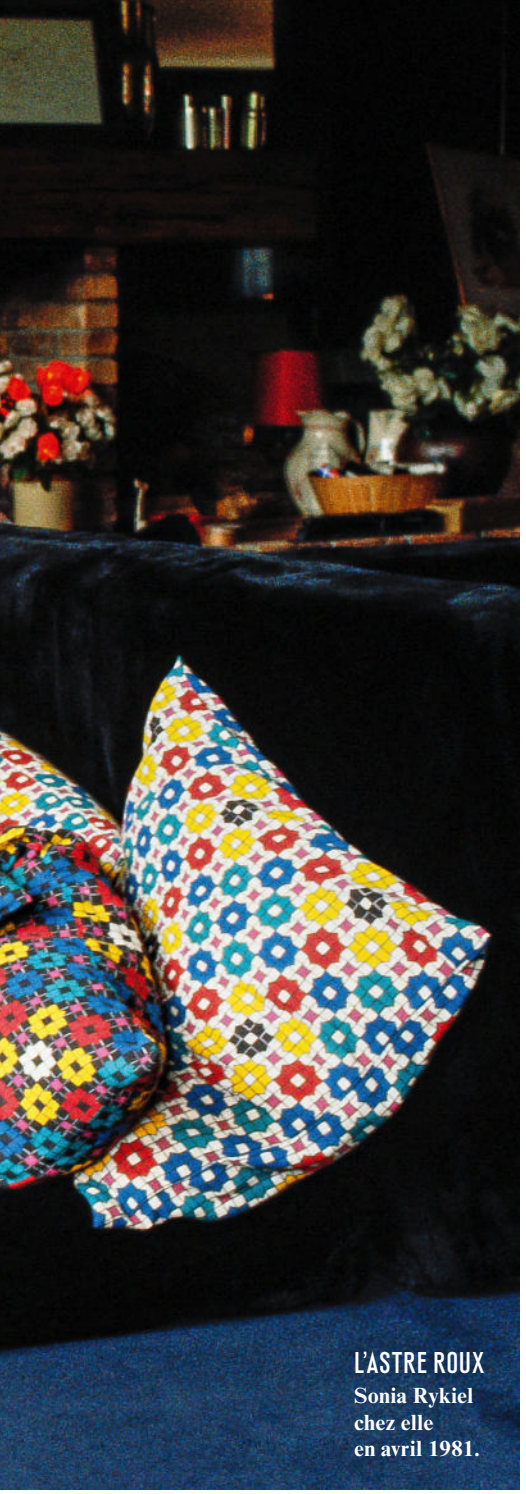
BODY **HERMÈS.**
JUPE **PACO RABANNE.**
BRACELETS **CHLOÉ.**
BAGUES **REPOSSI.**

ASSISTANTS PHOTOGRAPHE JAMES FONTENEAU, CORINNA SCHULTE ET LOUIS YAGO. **ASSISTANTS STYLISTE** ALINE MIA KAESTLI, JOSÉPHINE DORVAL ET LINA VELASQUEZ. **DIRECTEUR DE CASTING** PIOTR CHAMIER. **MANNEQUIN** FELI RASZTAR. **COIFFURE** PAWEL SOLIS@ARTLIST. PRODUITS CHRISTOPHE ROBIN. **MAQUILLAGE** KARIN WESTERLUND@ARTLIST. **MANUCURE** JULIE VILLANOVA @ARTLIST.

PIERRE VAUTHEY/SYGMA/CORBIS/GETTY IMAGES

Affaire de famille

Étendard du féminisme et symbole germanopratin, la maison Sonia Rykiel s'est transmise de mère en fille. Après sa liquidation en 2019, raconte Margaux Krehl, deux frères tentent de lui offrir une nouvelle jeunesse.



L'ASTRE ROUX
Sonia Rykiel chez elle en avril 1981.

Pour les aficionados, Sonia Rykiel, c'est la Rive gauche. La créatrice, morte le 25 août 2016 à l'âge de 86 ans, y dispose d'ailleurs d'une allée à son nom, au beau milieu du boulevard Raspail. C'est pourtant de l'autre côté de la Seine, dans un vaste appartement haussmannien en lisière du parc Monceau, qu'Éric et Michael Dayan, 40 et 39 ans, ont installé le QG de la marque au début de l'été 2020. Dans une autre vie, les deux frères ont été directeurs associés du site de déstockage Showroomprive.com, cofondé par leur aîné, David. Désormais, ils s'attellent à ressusciter la marque passée dans le portefeuille d'un fonds d'investissement chinois avant de baisser le rideau en 2019. « Pour nous, Rykiel, c'était une pépite. Et en tant qu'entrepreneurs français, on s'est dit qu'il était impossible que des archives partent à l'étranger et que la marque soit désossée », s'exclame Michael Dayan.

Les deux frères sont aussi chics que décontractés : costume pour l'un, blazer cintré et jean pour l'autre, montre de luxe, souliers cirés et barbe de trois jours entretenue pour les deux. L'espace a des airs de show-room plus que de bureau : dessins de la couturière par Karl Lagerfeld et Giorgio Armani, parquet d'époque réchauffé d'un tapis à rayures signature de la marque et magazines *seventies* voisinent avec les pièces-phares disposées çà et là sur des portants. Pas question de tomber dans la nostalgie mortifère pour autant : c'est de cet espace hybride que ces hommes d'affaires chevronnés – qui ont été à bonne école (leur père, Sam Dayan, fonda dans les années 1980 France Export, une entreprise écoulant les fins de séries de grandes marques dans le Sentier parisien) – ont prévu d'écrire le nouvel épisode d'un feuilleton mode dont on ne compte plus les saisons. Ni les rebondissements.

Entre-soi Rive gauche

Comme nombre de griffes, Rykiel est une histoire de famille. Au commencement était Sonia, née Flis, qui lance sa marque à l'aube des années 1960, un peu comme un hasard. Enceinte, elle demande un pull court et ajusté au fournisseur italien de son mari, Sam Rykiel (qui dirige alors Laura, une boutique de confection dans le XIVe arrondissement). Ainsi naît le *poor boy sweater* qui aura les honneurs de la couverture du magazine *Elle* en 1963, puis les faveurs d'Audrey Hepburn, qui s'en offrira quatorze, tous de couleur différente.

Elle fonde en 1965 son entreprise, Sonia Rykiel CDM, avec son époux, lequel acceptera que la créatrice utilise commercialement son nom même après leur divorce. Plus tard, il y a aura Nathalie, leur fille, aussi brune que la mère est rousse, qui dirige le groupe de 1995 à 2012. Derrière elle aussi, on trouve un homme : son compagnon, Simon Burstein, vice-président de 1985 à 2006 et candidat au rachat de la maison. La famille en est désormais à sa troisième génération créative avec Lola Rykiel qui a lancé Pompom Paris, un label de *sportswear* chic qui revisite ce qui a fait le succès de la famille : des silhouettes confortables en velours dynamisées par du sequin XXL et par une impertinence bien française.

Le charmant Pompom n'a hélas rien à voir, en taille, en volume et en aura, avec l'entreprise du boulevard Saint-Germain, chahutée par les crises, l'essor du numérique, de la *fast fashion* et autres changements ayant secoué la mode depuis le début des années 2000. La maison avait pourtant traversé ces épreuves sans trop de heurts grâce à son rachat en 2012 par le fonds chinois First Heritage Brands (également propriétaire du chausseur Clergerie et du maroquinier belge Delvaux) et à l'arrivée deux ans plus tard de la directrice artistique Julie de Libran, ancienne de Versace et de Louis Vuitton. La Française, élevée en Californie, était vite devenue l'une des favorites de la presse très attachée à la griffe parisienne. Mais le licenciement du quart des effectifs en 2016 suivi d'une tentative de relance (le fonds annonce 200 millions d'euros investis en sept ans) n'empêche pas l'hémorragie : en 2018, les pertes atteignent 30 millions d'euros pour 35 millions d'euros de chiffre d'affaires. L'année suivante va sonner la fin, lorsque le site spécialisé *Women's Wear Daily* annonce le 14 mars le départ de Julie de Libran. La surprise est générale et la maison, alors contactée par nos soins, se refuse à tout commentaire avant de confirmer l'information dans un communiqué laconique. Et déjà bruissent les rumeurs les plus folles : Rykiel serait à vendre.

Le potin n'a rien d'anodin. Le 30 avril 2019, la maison se place en redressement judiciaire pour une durée de deux mois, espérant trouver un repreneur. Le 16 juin, *Les Échos* rapportent qu'une dizaine de candidats se sont proposés pour la sauver de la faillite, dont Emmanuel Diemoz, ancien dirigeant de Balmain. Aucun ne fera pourtant l'affaire : le 25 juillet 2019, l'entreprise Sonia Rykiel est mise en liquidation. Trois ans après la mort de sa créatrice-star, l'annonce de la disparition prochaine de la griffe ne manque pas de faire réagir. ↠

↠ Dans le milieu, les uns s'attristent de voir ce nom s'éteindre, les autres regrettent l'époque où la mode nationale régnait en maître. « Un symbole du glamour à la française va disparaître », annoncent *Les Échos,* tandis que tous ceux qui ont connu Sonia de près ou de loin (stylistes, attachés de presse, vendeurs, journalistes) se lamentent sur Instagram.

Ce sont pourtant les mêmes qui refuseront de parler pour cet article. Car chez Sonia Rykiel, celles et ceux qui ont le plus à dire sont désormais les plus silencieux. Ni Lola Rykiel, ni Simon Burstein, ni le président exécutif de la Fédération de la haute couture et de la mode, Pascal Morand, n'ont donné suite à nos demandes d'interviews. Seule l'ex-directrice artistique Julie de Libran a accepté de nous rencontrer.

Sonia est morte, vive Rykiel ?

Longs cheveux blonds, cape élégante, sourire discret mais regard acéré : celle qui a depuis lancé sa propre griffe de haute couture « upcyclée », a tourné la page Rykiel. Elle revient néanmoins sans difficulté sur son aventure. « J'ai accepté de rentrer dans cette belle maison parce que j'adorais son histoire de transmission et que ça avait beaucoup de sens pour moi », explique-t-elle. Si tout n'a pas été facile, elle préfère se concentrer sur les souvenirs heureux qui ont émaillé ses cinq ans à la tête du studio créatif : son arrivée Rive gauche (« Ça a été une famille très accueillante, avec un respect mutuel ») ; le lancement de la première collection haute couture de Sonia Rykiel (« J'étais très heureuse de pouvoir célébrer les ateliers et le savoir-faire de cette maison ») ; le défilé présenté un mois après la mort de la fondatrice et qui, conformément à l'esprit de la marque, s'est clos avec des mannequins tout sourires sous une pluie de confettis ; l'inauguration de l'allée Sonia-Rykiel...

Comme tout le monde, Julie de Libran espère un miracle qui sauverait cette « institution » d'une énième crise. Mais même la promesse de la mairie de Paris, qui voudrait accueillir le fonds Sonia-Rykiel au sein du palais Galliera, ne suffit pas à rassurer les plus inquiets. Il n'y aurait bien qu'un miracle pour tout arranger.

Le prodige en question a le sens de l'opportunité : quelques jours avant Noël 2019, le mercredi 18 décembre au soir, un communiqué annonce que la maison va être finalement reprise par Éric et Michael Dayan. Les cofondateurs de Showroomprive.com ont de l'expérience : après avoir lancé l'entreprise en 2006 puis coté cette dernière à la Bourse de Paris en 2015, le duo s'est consacré à partir de 2018 à d'autres investissements. « L'e-commerce, c'est comme les sept vies d'un chat », affirme l'un, tandis que l'autre renchérit : « On a cette culture et cet ADN. » Ils comptent bien les mettre à profit pour « faire rayonner en France et à l'international » ce qu'ils considèrent comme « un fleuron du patrimoine ». « La maison Sonia Rykiel est de retour en 2020 », assènent-ils dans la presse. En faisant leur grande annonce, les frères Dayan ne pensaient pas que 2020 ne ressemblerait à rien de ce qu'ils avaient imaginé.

JEUX D'ARCHIVES
Éric et Michael Dayan. Page de droite : défilé automne-hiver 1988-1989 à Paris.

« On n'a pas racheté une marque pour racheter une marque. On voulait une histoire et c'est ça qui nous a donné envie », affirme Michael Dayan.

D'abord, un coup de théâtre dans le courant du mois de janvier : le rachat, qui aurait dû être officialisé le 20, prend plus de temps que prévu. Il faut dire que le dossier Rykiel est épais et contient un portefeuille de marques très riche, décliné dans différents pays et une multitude de produits. Au programme, plus de cinquante ans d'archives documentaires et vestimentaires, 400 titres de propriété intellectuelle mais aussi trois contrats de licence (enfants, lunettes et linge de maison). Ces derniers sont les plus intéressants mais aussi les plus délicats à négocier : ils permettent aux nouveaux propriétaires de valider ce que chacun peut commercialiser sous le nom Sonia Rykiel.

Les frères Dayan se souviennent d'une aventure exaltante, mais pas forcément de tout repos : « Il y avait vingt-et-une offres sur la table du juge, des fonds du Proche-Orient, des États-Unis... La nôtre a été travaillée en quelques jours avec un week-end au milieu. » Le duo s'attend à être en concurrence avec de grands groupes, mais c'est leur offre qui l'emporte. À quel prix ? « Compte tenu du contexte et de la procédure de liquidation judiciaire, c'est malvenu de le donner, mais disons qu'il est à deux chiffres en millions », nous confient-ils début décembre 2020. À l'exception des boutiques (dont l'adresse historique du boulevard Saint-Germain, aux vitrines recouvertes de blanc, régulièrement taguées depuis sa fermeture), les voilà désormais à la tête de l'intégralité de l'empire Rykiel. Quelques pièces (top à gros sequins, sac culte, T-shirt barré d'une inscription strassée) ont rejoint les bureaux du VIII[e]. Les autres sont parties dans un entrepôt sécurisé en France et protégées à température ambiante.

Ce sont d'ailleurs les archives Rykiel qui ont convaincu les frères Dayan de s'impliquer dans le projet. « Sinon, on n'y serait pas allés. On n'a pas racheté une marque pour racheter une marque. On voulait une histoire et c'est ça qui nous a donné envie », affirme Michael. « On a dit oui à tout », renchérit Éric.

Croquis, photos, *lookbooks* de l'époque mais aussi plans de collections soigneusement conservés et classés sont désormais leur propriété, ainsi qu'un stock important de pièces. Pour ces dernières, le duo a déjà des idées : « Il y a plein de choses à faire avec, plein de réflexions à mener. On veut vraiment travailler ces archives de façon hyperdynamique. » Certaines rejoindront peut-être les collections du palais Galliera ou les fonds du ministère de la culture : fin septembre, les Dayan ont eu rendez-vous à l'Élysée puis à la mairie de Paris pour discuter de l'héritage. En attendant, les deux hommes d'affaires souhaitent exploiter à fond le trésor qu'ils ont entre les mains. « Les laisser dans un entrepôt, ce n'est pas ce qu'elles méritent. Elles doivent être utilisées, vues, connues, travaillées, par des jeunes, par des écoles », affirme Éric Dayan, évoquant des envies de recyclage par le haut *(upcycling)*, des ventes collectors pour des vêtements vintage – un concept à définir. Ensuite est venue la pandémie. « Cette crise doit nous donner l'idée de proposer autre chose, d'être responsables », confirment les deux hommes d'affaires, qui ont déjà plusieurs pistes : une vision modernisée de la direction artistique (adieu grand nom connu du milieu ; ils cherchent un jeune talent anonyme qui ne rechignerait pas à rester dans l'ombre) ; un repositionnement des prix (« à la Isabel Marant ») ; une fabrication en circuit court (en France ou en Europe, pas plus loin) ; et une distribution qui ne passe pas par les boutiques traditionnelles. En somme, une griffe Sonia Rykiel qui réponde aux attentes d'une nouvelle clientèle pour qui l'événementialisation du quotidien est primordiale. « Le tout sous contraintes covid ! » rappelle l'un des deux frères, qui se doute bien que les grands rassemblements et autres boutiques éphémères ne seront pas pour tout de suite.

BERNARD WEIL/TORONTO STAR/GETTY IMAGES

Mini-clips et « rykielismes »

D'ici là, c'est sur le web que se joue la renaissance de la marque. Éric et Michael Dayan ont relancé fin octobre 2020 le site internet de la maison, jusqu'alors resté dans son jus et géré par un prestataire. Ils y proposent principalement de la maille, quelques pièces en velours et beaucoup d'accessoires que l'on peut admirer sous toutes les coutures grâce à des vidéos à 360°. Le lancement a été un succès qui a dépassé leurs attentes : plus d'un millier de commandes passées le premier mois, dont la moitié venant de l'étranger, essentiellement des États-Unis, d'Asie et du Proche-Orient.

La stratégie s'est aussi déclinée sur le compte Instagram Sonia Rykiel. S'y succèdent mini-clips, « rykielismes » (une série de commandements stylistiques), et autres clichés (vintage ou non) dont les quelque 450 000 abonnés retiendront facilement trois choses : des rayures, des grands sourires et des femmes bien dans leur peau. L'essence même de la maison à laquelle les Dayan souhaitent revenir : « Notre objectif, c'est la clientèle historique et, en même temps, aller en chercher une nouvelle, plus jeune. » Au programme de 2021, une précollection mode centrée sur la maille présentée en début d'année, complétée dans le courant du mois de mars par de nouvelles pièces et, pourquoi pas, quelques modèles Rykiel homme. Tout reste à faire. □

LA STAR TECH *d'Islamabad*

Danielle Sharaf conçoit des applications mobiles qui touchent 17 millions de Pakistanais. L'une d'elles, Zoya, dispense des conseils de santé féminine dans les zones les plus conservatrices du pays. Le défi est de taille pour l'entrepreneuse issue de la communauté chrétienne, une minorité très fragile de la république islamique.
Texte Solène Chalvon Demersay. Photographie Sandra Calligaro.

RAISE YOUR VOICES 4/12

Vanity Fair poursuit sa série de douze portraits consacrés à des jeunes femmes dans des pays en développement. Elles ont toutes en commun d'avoir réussi à façonner leur destin. Ce mois-ci, le Pakistan. Retrouvez également ce portrait en podcast sur vanityfair.fr

D'un bond léger malgré ses talons aiguilles, la jeune femme descend de son luxueux 4×4 noir qui paraît presque trop grand pour elle. Les vendeurs ambulants de thé épicé s'immobilisent sur son passage, le regard agrippé à l'élégante trentenaire, bouche grenat et larges lunettes noires. Danielle Sharaf se gare pourtant dans ce parking d'Islamabad chaque jour. Ses bureaux sont tout près.

« La lourdeur des regards de ces types me met en colère et c'est tant mieux. Je veux garder ma fureur ; elle m'aide à relever des défis au boulot », confesse l'entrepreneuse en ôtant ses écouteurs. Elle se dirige vers un immeuble fatigué, strié de fils électriques : c'est Switch-ITC, l'entreprise de technologie à impact social qu'elle a fondée il y a dix ans, juste au-dessus d'une clinique vétuste mais joliment nommée « hôpital des abeilles ».

Switch-ITC développe des SMS et des services audio à visée pédagogique en partenariat avec les principales compagnies de téléphone du pays. Au Pakistan, géant démographique de 221 millions d'habitants, plus d'un tiers de la population est analphabète et près de six Pakistanais sur dix n'ont pas de smartphone. Le credo de la marque : leur permettre de « prendre des décisions de vie plus intelligentes, plus saines et plus progressistes » lors de la recherche d'un emploi, la révision d'un concours ou quand ils s'informent sur leurs droits ou sur la santé féminine. À ce jour, Switch se vante d'avoir séduit 17 millions de Pakistanais avec ses outils ↠

MOBILIS IN STABILE
Danielle Sharaf en octobre 2020 au parc Fatima-Jinnah à Islamabad.

↠ très bon marché – moins de deux dollars par mois, principalement par texto.

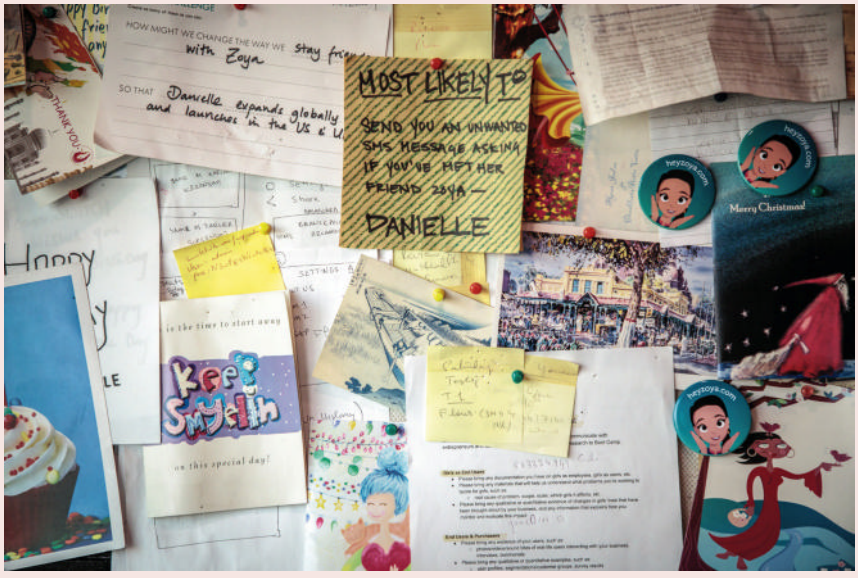
Arrivée dans son antre, Danielle Sharaf gratifie l'assemblée d'un « salam » chaleureux, qu'une poignée de jeunes gens lui retourne à l'unisson. Les filles sont nombreuses derrière les écrans. Certaines portent un foulard sur les cheveux. Un groupe à majorité musulmane, dont Danielle respecte les usages : absences du bureau pour aller prier à la mosquée, célébration collective de la fête de l'Aïd... Rien de plus banal au sein d'une théocratie islamique, dont près de 96 % de la population est musulmane et très pratiquante. « Ce n'est pas parce qu'on travaille dans la tech, un secteur moderne, qu'on s'écarte de la culture qui infuse en nous. Aucun business dans ce pays, pas même le plus novateur, ne peut être créé sans prendre en compte les sensibilités culturelles et s'adapter à l'environnement. Et que cela nous plaise ou non, il est encore très conservateur ».

Chouras au « pays des purs »

Sage raisonnement. D'autant plus que Danielle Sharaf est chrétienne, un groupe qui rassemble moins de 1,6 % de la population pakistanaise. Majoritairement convertis en Inde autour du XIXe siècle par les missionnaires catholiques et protestants, ils sont issus des plus basses castes de la société indienne, un stigmate qu'ils espéraient fuir en épousant la chrétienté. Un doux songe, à l'épreuve du réel : aujourd'hui encore, dans les quartiers populaires, on les qualifie souvent de *« chouras »*, soit « dégoûtants » en ourdou, la langue officielle du « pays des purs ». Ils sont aussi particulièrement ciblés par la loi contre le blasphème, dont fut victime la tristement célèbre Asia Bibi, cette mère de famille finalement acquittée en 2018 après avoir passé neuf ans dans les couloirs de la mort.

> « Je ne suis pas une victime. J'ai été très chanceuse. Je pouvais rêver en grand. »
> DANIELLE SHARAF

Danielle Sharaf tranche, le regard droit : « J'aime mieux ne pas m'exprimer sur ces questions très sensibles. » Et qui génèrent parfois des lynchages pour de simples rumeurs. « J'aurais beaucoup à perdre. Je mène un combat à ma portée. Par mon travail, pas dans la rue ni derrière les mégaphones. » Elle parle d'un ton calme mais résolu, d'une fermeté dont on devine qu'elle n'abandonne rien à la violence du monde. Elle sait combien la route est tortueuse pour les Pakistanaises émancipées, a fortiori les chrétiennes. D'après une commission nationale indépendante, au moins mille jeunes chrétiennes et hindoues sont forcées de se convertir à l'islam chaque année et d'épouser leurs ravisseurs sous la contrainte, même si la loi l'interdit. L'entrepreneuse, alors étudiante dans l'une des meilleures écoles d'ingénieurs du pays, avait elle-même été harcelée pour qu'elle abandonne sa foi. Elle s'était astreinte à porter le foulard après que certains camarades avaient refusé de déjeuner près d'elle, l'accusant de « salir » leur nourriture.



Avant ces années « traumatiques », elle évoque une enfance heureuse, protégée dans des casernes allouées à la très puissante armée pakistanaise, l'une des seules institutions à peu près séculières du pays. Son père, parti de rien, a gravi les échelons les uns après les autres. Il a terminé sa carrière au rang de général de brigade. L'homme est affable et chaleureux malgré les accents autoritaires de patriarche revenant parfois dans sa voix. Il est certain de lui avoir transmis son sens du labeur : « Danielle n'a jamais eu le choix : il fallait qu'elle travaille. Encore et plus. Notre famille s'est fait une place dans le monde par le travail. Elle ne peut pas l'oublier. » Avec le même sérieux, il poursuit sur un terrain qui le satisfait moins : « Bon, maintenant il faut qu'elle trouve un mari... »

L'intéressée roule les yeux au ciel. Deux fois déjà, elle est parvenue à échapper à un mariage arrangé, une pratique écrasante au Pakistan. Elle se dit « trop occupée ». Son entreprise compte une centaine d'employés, dont 70 % de femmes. Son dernier « bébé », l'application Zoya, a été lancé cette année. Symbolisée par une jeune fille en tenue traditionnelle mais sans voile, enfourchant un scooter, elle s'emploie à diffuser, dans les principaux dialectes du pays, des informations liées à la santé féminine. Elle aborde notamment la question des règles, de la contraception ou encore du coronavirus.

Les résultats d'une étude que Danielle Sharaf a commandée sur l'influence de Zoya auprès d'une cinquantaine de femmes habitant les faubourgs ruraux de Peshawar, ville très conservatrice à la frontière afghane, lui parviennent cet après-midi : l'application rencontre un écho très favorable dans cette zone, mais les femmes interrogées disposent rarement de leur propre téléphone. « Dans ce genre de cas, on doit être d'autant plus vigilants sur les contenus que l'on propose », note un employé. Les maris et les pères ne doivent pas être choqués par l'application. Un des outils de la plateforme fait particulièrement débat : une silhouette interactive. L'utilisatrice appuie sur la zone du corps qui lui fait

HACKERS OUVERTS
Réunion de travail chez Switch-ITC en novembre 2020. Page de gauche : dans le bureau de Danielle Sharaf.

SANDRA CALLIGARO

mal afin d'avoir accès à des conseils d'ordre médical. « Cette silhouette peut être mal interprétée dans ces régions-là », conclut l'un des rédacteurs de contenus.

Les mollahs s'en mêlent

Les employés gardent en mémoire l'un des échecs de leur entreprise, quelques années plus tôt, quand Switch-ITC lança une « carte Sim pour les femmes » : une puce comportant un service de chat intégré, capable de renseigner les Pakistanaises sur leur santé, leurs droits, les leviers à actionner en cas de violence conjugale, etc. La carte Sim connut un succès flagrant mais elle franchissait trop de lignes rouges. Les mollahs s'en mêlèrent et la compagnie de téléphonie dut faire marche arrière sous leur pression.

La leçon est retenue et explique que l'application Zoya ne soit disponible que sur smartphone, destinée à une population plus jeune, plus urbaine. Sa mise en œuvre a valu à Danielle Sharaf de recevoir en 2020 le prix We empower, qui récompense les initiatives répondant aux objectifs de développement durable fixés par les Nations unies en 2015 : santé, éducation, environnement... Covid-19 oblige, la cérémonie s'est tenue en visioconférence.

« À cette occasion, j'ai pu discuter avec Michelle Obama des défis que rencontrent les femmes issues des minorités, c'était fantastique. En étant Pakistanaise, femme de couleur, femme chrétienne et femme tout court, j'ai pulvérisé tous les records ! » s'amuse-t-elle d'un rire écourté, où point la gêne d'avoir trop parlé. Immédiatement, elle affine sa pensée : « Je ne suis pas une victime. J'ai été très chanceuse. Je pouvais rêver en grand. » Grand comme l'univers, la marotte de Danielle Sharaf. Les étoiles et les galaxies la fascinent. Dans son appartement cossu, au nord de la ville, les affiches de pop art et les livres de l'astronome américain Carl Sagan évoquent cet imaginaire. À la faveur d'une tenue moins couvrante, on découvre même un tatouage finement tracé, quatre planètes d'un bleu d'orage au creux de ses omoplates. Elle met de l'argent de côté pour participer à un voyage touristique dans l'espace en 2025. Son but : trouver « l'exacte plénitude ». Enfin, le sourire s'étire, sincère. « L'espace, c'est l'arrachement à une terre qui cherche à réduire les possibles d'une fille comme moi. Je veux y monter, me shooter les narines à l'absolue liberté. Et puis je redescendrai. Et je poursuivrai mon chemin, au Pakistan. » □

PROCHAIN PORTRAIT Ami Yerewolo, rappeuse malienne féministe, défie le patriarcat et l'extrémisme religieux pour raconter les défis de son pays.

Ce programme est financé par le European Journalism Centre à travers le programme de bourses European Development Journalism avec le soutien de la Bill and Melinda Gates Foundation.

European Journalism Centre

BILL & MELINDA GATES foundation

Personnalités, enquêtes, politique, mode, séries, cinéma...

ABONNEZ-VOUS

DU GLAMOUR & DE L'INVESTIGATION CHAQUE MOIS DANS

VANITY FAIR

Découvrez nos offres sur
vanityfair.fr/abonnement

VANITY FAIR

DOSSIER SPÉCIAL

UNE JEUNESSE
par Christophe Conte
p. 94

MELODY NELSON
par Joseph Ghosn
p. 102

SES FEMMES
par Philippe Azoury
p. 108

UN CINÉASTE
par Toma Clarac
p. 112

SÉANCE PHOTO
par Bayon
p. 116

Serge GAINSBOURG

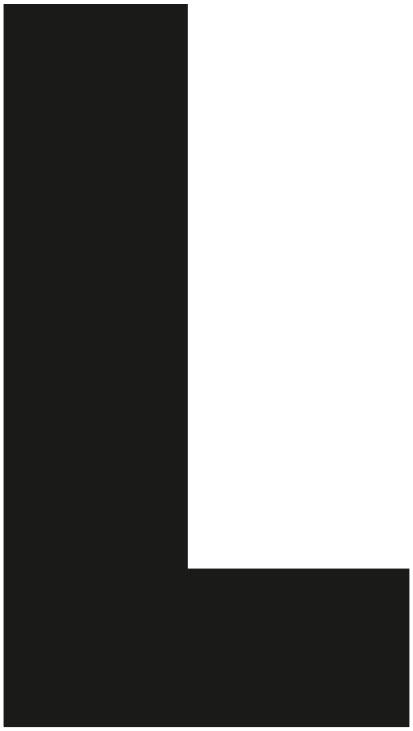
JEAN-JACQUES BERNIER / GAMMA RAPHO

FORD MUSTANG
Serge Gainsbourg sur sa rosalie au Touquet en 1958. « On s' fait des langues En Ford Mustang Et bang ! On embrasse Les platanes. »

PIERRE VALTHEY/STERNA/SYGMA/SYGMA/GETTY IMAGES

UNE JEUNESSE

Les premières chansons de Gainsbourg ont surtout du succès chez les autres. Celles qu'il se réserve restent – comme en témoigne le titre d'un de ses albums – confidentielles. Il n'est pas *has been*, explique Christophe Conte : il est un moderne incompris, un visionnaire sans horizon.



e 20 mars 1965, dans les coulisses de l'auditorium Domenico-Scarlatti de la Rai à Naples, la « poupée de cire » est en train de fondre. En larmes. Pour le blason du Grand-Duché du Luxembourg et non pour le pays qu'elle arbore en prénom, France Gall vient de remporter le grand prix Eurovision de la chanson. Ce ne sont ni la joie ni la surprise de ce triomphe qui provoquent les sanglots de la jeune fille, mais bien la colère d'un fiancé jaloux au téléphone, un certain Claude François, lequel digère amèrement cette victoire qui menace de lui faire de l'ombre et en profite pour plaquer la lauréate. Non loin de là, Serge Gainsbourg n'a cure de ces tumultueuses romances propres à affoler les rotatives de *Salut les copains.* Lui se frotte nonchalamment le revers du veston, un sourire narquois posé sur ses lèvres de timide, l'œil qui frise des mille revanches bues d'une seule traite, comme l'élixir divin des vendanges et vengeances tardives, tant il sait qu'il tient enfin, à 37 ans, le sésame qui va le métamorphoser d'auteur-compositeur intello en Midas pour midinettes. « J'ai retourné ma veste le jour où je me suis aperçu qu'elle était doublée de vison », dira-t-il plus tard et c'est cette *Poupée* porte-bonheur qui a précipité la mue.

Trois millions de 45-tours écoulés, des versions en quatre langues qui font saliver le monde entier, *Poupée de cire, poupée de son* est un coup de génie à tiroirs : une chanson qui moque les chansons faciles et les interprètes interchangeables, larguée comme une bombe incendiaire dans un concours de bluettes pâles et de sérénades à l'eau de rose, il fallait oser ! Sans parler des orchestrations en cavalcades signées Alain Goraguer, au diapason des productions de Phil Spector ou de Joe Meek à l'époque, qui ont déboulé dans cette enceinte napolitaine comme un cyclone inattendu. L'après-midi, lors des répétitions, les musiciens de l'orchestre avaient sifflé la chanson, jugée trop rapide ; le soir venu, le public et les votants succomberont justement à sa folle effervescence. Gainsbourg est sur un nuage, pas encore celui des Gitanes qui goudronneront son chemin d'esthète de chou et de mélodiste enfumé pour les décennies suivantes, assez épais toutefois pour masquer l'échec de son parcours personnel depuis sept ans.

Son premier album 25 cm, *Du chant à la une !...,* date en effet de septembre 1958. Il en a publié trois autres sous ce format alors en vogue, *Serge Gainsbourg avec Alain Goraguer et son orchestre* (N° 2) en septembre 1959, *L'Étonnant Serge Gainsbourg* en avril 1961 et *N° 4* en mai 1962. Ont suivi les albums 30 cm *Gainsbourg confidentiel* en janvier 1964 et *Gainsbourg percussions* au mois de novembre de la même année. Mal à l'aise chez les yé-yé, comme il le chante d'une voix torve et amère dans la chanson du même nom, il n'a pas pour autant assuré sa chaire du côté des chansonniers à la Georges Brassens ni dans les drapés olympiens qui s'ouvrent devant Gilbert Bécaud ou Charles Aznavour. Ses disques se vendent mal ; il en souffre affreusement ; et s'il est l'un des compositeurs et paroliers les plus productifs du circuit, il s'accommode douloureusement de ce rôle ingrat. Les interprètes, parfois prestigieux, qu'il régale de ses contes cruels, de ses chansons tristes et éperdues d'amour blessé ou de ses pochades biseautées au cynisme n'ont pas assez fait gonfler ses poches ni satisfait son ego. Car s'il est un fil d'Ariane qui le guidera toute sa vie, du Ginsburg obscur des débuts au Gainsbarre superstar des années 1980, c'est bel est bien de désir maladif, quasi névrotique, de plaire, notamment à la jeunesse, de ne jamais se retrouver *« out »* quoiqu'il en coûte.

> Mal à l'aise chez les yé-yé, Gainsbourg n'a pas pour autant assuré sa chaire du côté des chansonniers à la Brassens ou dans les drapés olympiens des Bécaud-Aznavour.

S'il a choisi la musique – et sa fille facile, la chanson – par défaut alors que sa première et seule obsession était de devenir peintre, ce n'est certainement pas pour croupir dans les zones invisibles du métier comme son père. Joseph Ginsburg, pianiste d'ambiance dans les cabarets et les stations balnéaires, a dû renoncer à Brahms et Chopin pour nourrir sa famille. Il demeurera toute sa vie « un type qu'on croise et qu'on ne regarde pas » comme le poinçonneur des Lilas de la chanson du fiston. Les Ginsburg, Juifs russes ayant fui le bolchevisme et Odessa à la fin des années 1910, ont débarqué à Marseille puis sont remontés vers Paris dans l'espoir (toujours déçu) d'y dénicher l'Eldorado qui permettrait à Joseph de jouer autre chose que les doublures. La mère, Olga, chante des airs d'opéra d'une voix pure de mezzo-soprano, mais l'exil et les obligations du foyer mettront ses rêves en sourdine. Lucien est né à Paris en 1928. Il a une sœur jumelle, Liliane, et une aînée, Jacqueline, qui a vu le jour deux ans plus tôt. Un autre enfant, Marcel, était apparu le premier, mais il est mort prématurément d'une pneumonie. Doué pour le dessin, au sein de cette famille modeste où l'art est sacré, Lucien l'est aussi pour le piano, mais c'est à la guitare rythmique qu'il obtiendra ses premiers cachets, poussé par son père qui ne voit aucune issue à sa pratique de la peinture. Chez les Ginsburg, la musique s'envisage comme la cordonnerie : en artisan – l'art majeur étant par principe un mirage inaccessible.

Dans les années 1940, Lucien est tout de même inscrit à l'École normale de musique de Paris, boulevard ↠

ARCHIVES PHOTOS/GETTY IMAGES

LE CLAQUEUR DE DOIGTS

Serge Gainsbourg en 1959. À l'époque, il chante : « Juke-box, juke-box, J'suis claqueur de doigts devant les juke-box ! »

» Malesherbes. Il se passionne pour le jazz et montre une certaine audace à déborder des frontières de l'académisme pour les chemins plus libres tracés par le be-bop. C'est en ouvrant ainsi ses oreilles, dont il est généreusement équipé, aux quatre vents des musiques savantes ou canailles qui bouillonnent dans le Paris d'après-guerre, que le jeune Lucien va commencer à écrire ses propres chansons. À l'entame des années 1950, selon un traçage minutieux effectué par le biographe Gilles Verlant, il aurait écrit un premier titre baptisé *Lolita,* troublante coïncidence puisque le livre de Nabokov était alors lui-même à l'état d'écriture. La télépathie russe ? Allez savoir...

L'étrange jumeau

En 1954, il dépose un premier bouquet de chansons à la Sacem, certaines sous le pseudonyme de Julien Grix, et deux d'entre elles *(Les Amours perdues* et *Défense d'afficher)* iront cinq ans plus tard se calfeutrer dans la voix capiteuse de Juliette Gréco, première vedette à chanter Gainsbourg. Car dans l'intervalle, Lucien Ginsburg est devenu Serge Gainsbourg, lassé de ce prénom et surtout de son diminutif, Lulu, dont il n'hésitera pourtant pas à affubler son dernier enfant trente ans plus tard. Avant toutefois de se transformer en Gainsbourg, il est devenu pianiste dans un cabaret de transformistes du quartier de Pigalle, Madame Arthur, où il reprend temporairement le tabouret que son père a usé pendant huit saisons. À la tête d'un trio piano-batterie-saxophone ou violon, Ginsburg met en musique les paroles légères et grivoises du tenancier des lieux, Louis Laibe, en variant les ambiances pour se faire la main. Les chansons ont pour titres *Zita la panthère, Meximambo* ou *Tragique cinq à sept,* et s'il n'en demeure aucune trace, on peut aisément imaginer que leur vague consonance exotico-érotique aura posé quelques bases de son futur style.

Après Madame Arthur, il est embauché en 1955 au Milord l'Arsouille, cabaret situé sous le théâtre du Palais-Royal, beaucoup plus sélect que son nom ne le laisse supposer. Ironie de l'histoire, lorsqu'on la replace dans la perspective de ce que commettra Gainsbourg plus tard, c'est en ces lieux que fut jouée pour la première fois *La Marseillaise,* en 1792, quand l'endroit avait pour nom le Caveau Thermidor. La vedette du moment, au Milord l'Arsouille, se nomme Michèle Arnaud, une femme moderne et libérée qui jouera un rôle déterminant dans la métamorphose du jeune musicien taciturne en distributeur de chansons pour le Tout-Paris des chansonniers. Arnaud était en l'espèce l'une des mieux servies. L'autre déclencheur, qui fait l'effet d'une bombe dans l'esprit encore indécis de Ginsburg, c'est le passage de Boris Vian au Milord : « J'en ai pris plein la gueule, dira-t-il en 1984 à propos de l'auteur-chanteur le plus fantasque et imprévisible de l'époque. Il avait une présence hallucinante, vachement stressé, pernicieux, caustique... Les gens étaient sidérés. Il chantait des trucs terribles, des choses qui m'ont marqué à vie. »

> « Vian avait une présence hallucinante. Les gens étaient sidérés. Il chantait des trucs terribles, des choses qui m'ont marqué à vie. »
> SERGE GAINSBOURG

Ginsburg en voie accélérée de gainsbourisation estime qu'il va peut-être pouvoir se glisser dans les pas de cet olibrius qui affiche, outre son répertoire corrosif, une silhouette et un visage blafard d'avaleur de sabres pas si éloignés de sa propre morphologie qui le complexe. Disparu prématurément en 1959 d'une crise cardiaque, l'auteur de *J'irai cracher sur vos tombes* aura le temps de se lier d'amitié avec cet étrange jumeau et de signer dans *Le Canard enchaîné* une chronique élogieuse du premier album de celui qui était définitivement devenu Serge Gainsbourg, *Du chant à la une !...* Fort des compositions, paroles et musiques, qu'il a placées chez Michel Arnaud (*La Recette de l'amour fou, Douze Belles dans la peau),* aussitôt reprises par le jeune premier Jean-Claude Pascal, il se voit offrir un contrat chez Philips par Jacques Canetti.

Incontournable baron du milieu musical, ce dernier en maîtrise toutes les clés puisqu'il dirige également les éditions Tutti et le cabaret Les Trois Baudets à Pigalle. Des décennies avant le fameux « 360 » dont se gargarisent aujourd'hui les caciques des maisons de disques formés en écoles de commerce, Jacques Canetti a déjà tout inventé. Suivant son infaillible intuition, il présente ce poulain un peu sauvage à un arrangeur maison très élastique, Alain Goraguer. Pour Goraguer, Gainsbourg n'est pas complètement inconnu car il l'a aperçu autrefois dans un bar du Touquet, Le Club de la forêt, où il faisait le pianiste saisonnier. Venu en touriste, Goraguer a été intrigué en le voyant chanter à voix basse des standards américains, séduit également par son toucher jazz plutôt véloce, hérité d'Art Tatum. Goraguer n'est pas non plus un inconnu pour le chanteur en chantier. Il possède même un atout maître : c'est lui qui a coécrit et orchestré certaines des chansons les plus explosives du répertoire de Boris Vian, ainsi que le furieusement moderne *Fais-moi mal Johnny* interprété Magali Noël, sur un texte scandaleux et épicé du même Boris.

Entre les deux G, Gainsbourg et Goraguer, le courant passe donc en un éclair, allumant un arc lumineux qui va non seulement éblouir le paysage de la chanson pendant des années mais rejaillir aussi sur d'autres interprètes de Serge. Et jusqu'aux salles obscures puisque le binôme va laisser sa trace dans quelques films plus ou moins mémorables, parmi lesquels *L'Eau à la bouche* de Jacques Doniol-Valcroze, aux avant-postes de la Nouvelle Vague. L'éclosion à distance d'un cinéma différent et d'un chanteur aussi singulier que Gainsbourg appartient à l'évidence au même mouvement d'accélération vers la modernité, né avec l'approche des années 1960.

Les premiers recueils de ces chansons écrites d'une plume misanthrope, à l'encre noire trempée alternativement dans l'existentialisme et le polar américain, sont encore empreints musicalement du jazz des *fifties* et des sonorités afro-cubaines et brésiliennes dont Goraguer adapte avec maestria la grammaire éruptive. Le timbre hautain, nasal, impavide de ce Gainsbourg des débuts constitue également une marque de distinction comparée aux séducteurs pommadés des hit-parades et aux bateleurs du music-hall. Qu'un titre aussi sombre et désespéré que *Le Poinçonneur des Lilas* ait finalement touché le public à »

INA/AFP

ANTHRACITE

Serge Gainsbourg en 1960.
« Allons viens viens et fais vite
Que ta chaleur anthracite,
Vienne réchauffer mon cœur,
Et refroidir ma fureur. »

↠ travers son interprétation par le quatuor burlesque Les Frères Jacques en dit long sur le malentendu qui persiste au cours des premières années.

« Les pensées que je médite / Sont plus noires que l'anthracite », chante Gainsbourg sur son deuxième album, dans lequel il commet un véritable crime de lèse-majesté en adaptant dans un mambo flûté et pétaradant de cuivres *La Nuit d'octobre* de Musset, ce qui lui vaut des messages d'insultes par dizaines, l'accouplement des belles lettres avec des musiques « nègres » étant alors considéré comme un impardonnable outrage. Gainsbourg s'en amuse : il tient son premier scandale, sa provoc' liminaire. Il persistera en bousculant d'autres poètes dès son troisième album, à commencer par un *Rock de Nerval* qui encanaille le plus romantique d'entre tous, même si c'est chez Victor Hugo et sa *Chanson de Maglia* qu'il déniche le miroir idéal à ses complaintes de mal-aimé : « Vous êtes bien belle / Et je suis bien laid. »

Le romantisme enténébré de Gainsbourg, dans une époque où le noir à la mode est plus volontiers celui des blousons, contribue à le maintenir à distance des agitations juvéniles. Il reste pourtant écartelé entre un désir de marquer son temps comme auteur, à l'image des géants de la littérature dont il se sent les ailes (voir son *Baudelaire* sublime dans lequel il adapte en bossa *Le Serpent qui danse)* et l'envie d'entrer dans la ronde des surboums. La transition des années 1962-1963 est ainsi un sacré numéro d'équilibriste, entre la majesté des *Goémons,* les volutes droguées de *Intoxicated Man* et les twists en menue monnaie de *L'Appareil à sous.*

La Javanaise pour Gréco

Lâchant provisoirement Alain Goraguer pour aller ressourcer à Londres son inspiration au contact des nouveaux sons *british,* il en revient avec un authentique joyau caché sous les chiffons à la mode du disque 4-titres *Vilaine fille, mauvais garçon.* Cette *Javanaise,* promise à Juliette Gréco au lendemain d'une soirée passée ensemble et qui reste nimbée d'un mystère savamment entretenu par les deux cachottiers durant toute leur vie, possède l'étoffe d'un standard universel. Elle le deviendra, à petit feu, mais sur l'instant la langue de Gainsbourg, décidément trop élaborée pour le tout-venant, apparaît encore comme un dialecte crypté, comme ce « javanais » dans lequel il a taillé son diamant. Au moins cette chanson, aux honneurs remis à plus tard, corrige-t-elle chez ceux qui l'écoutent la réputation de misogynie d'un Gainsbourg dont la sensibilité perce rarement la coquille de cynisme qu'il a choisie pour armure. Pas plus chanceux, commercialement parlant, au retour de son lifting anglais, il décide de revenir aux basiques, en l'occurrence au jazz, avec son premier album 30 cm baptisé non sans précaution *Gainsbourg confidentiel,* signe qu'il n'est dupe de rien concernant son potentiel. Un disque minimal et splendide, enregistré en trio avec le guitariste Elek Bacsik et le contrebassiste Michel Gaudry, sans arrangeur, dans une volonté de dépouillement assumée, avec l'apport de sonorités modales et mates qui rendent ses cabrioles de syntaxes, ses allitérations sophistiquées, encore plus frappantes.

> En adaptant *La Nuit d'octobre* de Musset, Gainsbourg tient son premier scandale, l'accouplement des belles lettres avec des musiques « nègres » étant alors considéré comme un impardonnable outrage.

Malgré *Élaeudanla Téïtéïa* qui dissèque le prénom Lætitia, les trouvailles prodigieuses de *La Fille au rasoir,* de *Scenic Railway* ou du mélancolique *Sait-on jamais où va une femme quand elle vous quitte,* l'album est un échec aussi monumental que l'est sa valeur artistique. À 35 ans, pendant que les Beatles proclament l'avènement d'un nouveau monde, Gainsbourg est encore coincé dans les variations monochromes d'une époque qui s'éteint. Il n'est pas *has been* – les chansons qu'il mouline à tour de bras pour des âmes moins tourmentées font un tabac –, il est, comme artiste solo, un moderne incompris, un visionnaire sans horizon. Alors, comme un dernier sursaut d'orgueil, et par contraste avec le disque précédent réalisé sans batterie, il imagine casser la baraque avec un disque essentiellement conçu autour du rythme et baptisé *Gainsbourg percussions.*

L'album *Drums of Passion* du Nigérian Babatunde Olatunji, publié en 1960, n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Gainsbourg – avec la complicité du revenant Goraguer – pille sans le moindre scrupule ce trésor fondateur de l'afro-jazz qui a pourtant fait le tour du monde, inspiré John Coltrane comme Martin Luther King, avec une légère condescendance colonialiste pas très glorieuse. Ce premier larcin d'envergure (il détrousse aussi Miriam Makeba pour *Pauvre Lola),* comme il y en aura quelques-uns fameux durant sa longue carrière, ne porte pas vraiment bonheur à Gainsbourg, qui rate encore une fois la cible, le public boudant autant ses bacchanales africaines et ses sambas tapageuses que les plus délicats *Ces petits riens* ou *Machins choses* nichés au creux du disque comme des perles inaperçues.

Un brin aigri, il dit dans une interview à *L'Union de Reims* en décembre 1964 : « Peut-être que le rock va amener quelque chose. Mais j'attends des gars intelligents. Ils ne se montrent pas. Il y a une exaspération des sons : un *forcing* des sonos. [...] Mais, en définitive, c'est le même foutoir que pour tous les arts modernes. Où va la peinture ? Où va la musique ? » Quelques jours plus tard, un coup de fil de Maritie et Gilbert Carpentier, alors producteurs à Radio Luxembourg et chargés de fabriquer une chanson pour le futur concours de l'Eurovision, va changer la donne. Fin janvier 1965, au studio Philips du boulevard Blanqui, Alain Goraguer et Serge Gainsbourg accueillent l'opulent orchestre chargé de faire décoller *Poupée de cire, poupée de son.* La flûte entre en scène, talonnée par une trompette, suivies d'un galop rythmique, d'une guitare surf et de violons pétulants. Puis la voix acidulée de France Gall, bientôt la voie royale pour Gainsbourg. □

Gainsbourg, volume 1 : 1958-1970. Intégrale des enregistrements studios, coffret de 9 albums vinyles, mixages mono originaux (Universal, 2020).

Le Gainsbook. En studio avec Serge Gainsbourg, sous la direction de Sébastien Merlet (éd. Seghers, 2019).

SUNSET BOULEVARD/GETTY IMAGES

RUES DE MON PARIS

Serge Gainsbourg et Dalida dans *L'Inconnue de Hong Kong* de Jacques Poitrenaud (1963) chantent en duo : « Rues de mon Paris que vous êtes jolies Même sous un ciel un peu gris Tous vos noms charmants sont de vraies poésies Que l'on apprend par cœur petit à petit. »

UN CHEF-D'ŒUVRE

D'où viens-tu Melody ?

L'HÔTEL PARTICULIER
Serge Gainsbourg et Jane Birkin chez eux à Paris en 1972.
« Au cinquante-six, sept, huit, peu importe
De la rue X, si vous frappez à la porte
D'abord un coup, puis trois autres, on vous laisse entrer
Seul et parfois même accompagné. »

ALAIN DEJEAN/SYGMA/GETTY IMAGES

Peu apprécié à sa sortie en 1971, *Histoire de Melody Nelson* est désormais reconnu comme le sommet des enregistrements de son auteur. Joseph Ghosn s'est plongé dans les racines et les rhizomes de cet album inégalé qui fêtera ses 50 ans en 2021.

S'il faut en croire leurs pochettes, les albums de Serge Gainsbourg font visuellement office de portrait progressif de leur auteur : depuis ses premiers enregistrements sortis dans le commerce jusqu'aux derniers, chacune montre son visage en plan plus ou moins serré, plus ou moins de profil. L'air perdu mais assuré sur *Gainsbourg confidentiel,* décapé sur *Gainsbourg percussions,* hâbleur sur le *live* au Casino de Paris, la gueule féminisée prise en flagrant délit par William Klein pour *Love on the Beat,* etc. Bout à bout, les images racontent l'avancée dans les années de leur sujet. Un disque, pourtant, sur lequel la tête de Serge est oubliée en dit peut-être un peu plus long que les autres sur lui, son intimité, ses fêlures, ses amours et ses murs.

Il s'agit d'*Histoire de Melody Nelson,* qui s'entend à la façon d'une confession, d'un aveu déchirant de tourments concentrés autour d'un récit à peu près sans âge ni époque : celui de l'amour impossible d'un homme d'un peu plus d'une quarantaine d'années – comme Gainsbourg au moment d'écrire l'album en 1970-1971 – et d'une très jeune fille, que le récit donne pour à peine âgée de 14 ou 15 ans – interprétée par Jane Birkin, qui avait alors bien dépassé le stade de l'adolescence. Elle était même enceinte de l'enfant de Serge, Charlotte. Sur la pochette, un fond bleu où se découpe la silhouette de Jane. Il s'en écoulera peu d'exemplaires (un peu plus de 20 000, un peu moins de 30 000) lors de sa sortie, mais avec le temps, le disque est devenu le plus couru de son auteur et sans doute aussi le plus reconnu de la musique française de ces années-là, donnant lieu à plusieurs cultes, notamment dans les pays anglo-saxons : l'Angleterre lui voue une vénération sans égale et les États-Unis aussi. L'une des plus belles rééditions de l'album est d'ailleurs due au label américain Light in the Attic.

En 1989, le journaliste Christian Fevret a passé des heures à interviewer le chanteur. Durant cet entretien, publié dans le n° 20 du mensuel *Les Inrockuptibles,* Serge Gainsbourg explique la naissance de *Melody Nelson* : « Je me suis dit qu'en trois minutes, je n'ai pas le temps de raconter une histoire. Donc je vais prendre un 30 cm et m'en tenir à une héroïne, une petite lolita, et mes rapports avec elle. Le nom est venu d'une lettre-autographe de l'amiral Nelson que j'avais achetée pour le père de Jane. » Il ajoute, confronté à la réception de l'album : « Les affaires deviennent très sérieuses. Je frôle la poésie. Je me rapproche de Rimbaud. »

Narration proustienne

Le projet, donc, est bien là, issu d'un désir littéraire. Dans la discographie de Gainsbourg, il n'y a guère d'équivalent qui le précède. Certes, deux albums du début des années 1960 semblent eux aussi construits autour de thématiques précises : *Gainsbourg confidentiel* qui fait dans la confession de bout de nuit et *Gainsbourg percussions* qui s'ingénie à inventer des morceaux empruntant leur rythmique aux disques de jazz

« Les affaires deviennent très sérieuses. Je frôle la poésie. Je me rapproche de Rimbaud. »
SERGE GAINSBOURG

américains eux-mêmes inspirés par l'Afrique. Mais rien qui installe précisément, comme dans *Melody Nelson,* une narration et un climat menés d'un bout à l'autre à la façon d'un film ou d'un livre.

Bien sûr, l'ambiance délétère qui hante l'album fait écho à celle qui transparaissait déjà dans la très lente et triste *Saison des pluies,* extraite de *Gainsbourg confidentiel,* au ton amoureux, affecté, désenchanté : « C'est la saison des pluies / La fin des amours / Assis sous la véranda, je regarde pleurer / Cette enfant que j'ai tant aimée / C'est la saison des pluies / L'adieu des amants. » Ce que chante Gainsbourg, d'un accent encore hérité des années 1950 et de leur manière apprêtée de pousser la chanson, résonne dans le cœur de *Melody Nelson,* notamment au troisième morceau, *Valse de Melody :* « Le soleil est rare / Et le bonheur aussi / L'amour s'égare / Au long de la vie. » Une saison de pluies, un soleil rare : d'une chanson l'autre se précisent les sentiments et leur influence sur le temps, sur l'extérieur. Une même mélancolie, comme innée, du chanteur. Maussades, grises, les amours de Gainsbourg se font écho à une décennie de distance. Un autre indice mène à *Melody Nelson :* le tube que Serge impose au monde à la fin des années 1960, son hymne le plus cruel qui soit, *Je t'aime... moi non plus,* annonce dans ses manières d'être et de chanter, de parler même au creux d'un morceau, l'esthétique de *Melody.* Gainsbourg n'y est plus tant ce chanteur pop, cet esthète yé-yé ou ce dandy post-Carnaby Street ; il devient un narrateur au sens proustien du terme. Qui est ce personnage qui raconte la chanson, qui en est à la fois le cœur, le sujet et le conteur ? Gainsbourg, lecteur de Huysmans, ne se réclamait pas de Proust, mais dans sa façon de se placer au cœur de l'œuvre tout en la commentant et en en paraissant absent alors qu'il en est le moteur, il se pose à la manière de Proust, centre nerveux de sa propre histoire et de son écriture.

Qui d'autre faisait cela en France dans les années 1960 et 1970 ? Il y a eu des concept-albums issus de la culture psychédélique, restés souvent confidentiels, émargeant dans un milieu plutôt underground ou indépendant, parfois récupérés par des maisons de disques importantes... On songe à *La Formule du baron* de Bernard Estardy (1967), *Les Fleurs de pavot* par Les fleurs de pavot (1968), *Phantastic* de Jean Le Fennec (1969), *La Mort d'Orion* de Gérard Manset (1970), *Métronomie* de Nino Ferrer (1971), *Lux æterna* de William Sheller (1972) ou *Captain Tarthopom* de Jean Cohen-Solal (1973). Tous ces disques forment un sillage dans lequel peut s'inscrire *Melody Nelson* – à la différence près que Gainsbourg avait ↠

GIANCARLO BOTTI/GAMMA RAPHO

LA LÉGENDE DES CYCLES

« J'aperçus une roue
de vélo à l'avant,
Qui continuait de rouler
en roue libre,
Et comme une poupée
qui perdait l'équilibre
La jupe retroussée
sur ses pantalons blancs. »

déjà une longue carrière et quelques tubes dans la manche. L'auteur de *Melody* y agit et sonne comme s'il était en pleine renaissance, voire en redécouverte de lui-même et de son savoir-faire. Le disque est enregistré du 21 au 23 avril 1970 au studio Marble Arch à Londres, puis à celui des Dames à Paris en mai 1970 et janvier 1971.

« Je suis Cole et tu es Porter »

Pour les séances, Serge Gainsbourg est accompagné d'un arrangeur hors pair, Jean-Claude Vannier, qui va enluminer ses compositions et donner une forme instrumentale très singulière à l'ensemble de l'album. Vannier raconte sur son site Internet : « J'ai rencontré Serge Gainsbourg à Londres. Il logeait dans une petite maison à Chelsea avec Jane et moi, dans une chambre sens dessus dessous à l'hôtel Cadogan, là où Oscar Wilde, un de mes auteurs préférés, passa ses dernières heures de liberté avant d'être jeté en prison. À l'époque, c'était un lieu totalement décadent, mais les lits de travers, les rideaux déchirés, les escaliers branlants, les portes impossibles à ouvrir ou à fermer, le bar mythique fréquenté par Édouard VII et ses maîtresses, et où le garçon ratait une fois sur deux le mélange instable et subtil des irish coffees, m'enchantaient. Aujourd'hui le Cadogan est un palace et ses riches occupants ignorent certainement qu'un pauvre forçat a dormi là. Après l'enregistrement de la musique d'un film de Robert Benayoun *[Paris n'existe pas]* que nous avions écrite ensemble, Serge me parle d'un projet, *Melody Nelson.* Comme j'attends les détails, il me dit : "Je n'ai que le titre. Pas de musiques, pas de paroles, rien. As-tu quelque chose dans tes tiroirs ?" Je me souviens exactement de l'expression, car j'avais alors compris : "As-tu quelque chose de méritoire ?" J'ai écrit certaines musiques ; Serge, d'autres et nous avons conçu une suite de chansons. Il y en avait même une qui s'appelait *Melody au zoo.* C'était un peu "Bécassine à la plage". Serge me disait : "À nous deux, on est Cole Porter, les paroles et la musique. Je suis Cole et tu es Porter." Alors nous sommes allés au studio, avec une rythmique composée de Big Jim Sullivan, Vic Flick [guitares], Dougie Wright [batterie] et Herbie Flowers [basse]. Je jouais les claviers et nous avons enregistré une heure de musique. Toujours pas de texte. Rentrés à Paris, nous avons sélectionné les meilleurs moments, sur

lesquels j'ai écrit des cordes que nous avons enregistrées au studio des Dames avec des musiciens de l'Opéra de Paris. Ensuite, Serge a conçu le texte, l'histoire de *Melody Nelson,* en s'inspirant de la musique et des cordes. Il était très

« Serge me parle d'un projet, *Melody Nelson*. "Je n'ai que le titre. Pas de musiques, pas de paroles, rien." »

JEAN-CLAUDE VANNIER

impressionné à l'époque par les sonnets héroïques de José-Maria de Heredia et je crois qu'il en reste un parfum, principalement dans *Cargo culte*. Comme nous n'y connaissions rien ni l'un ni l'autre en automobiles, et a fortiori en Rolls-Royce, mon père nous a fourni une liste de noms, où Serge a puisé "Silver Ghost" [dans le premier morceau, *Melody],* évidemment. Le disque, à sa sortie, a été un échec. »

Au total, l'album ne dépasse pas la demi-heure et il est entièrement porté par un double jeu entre une instrumentation pop électrique (la basse frise, la guitare sature en grattant, la rythmique est assise, répétitive) et un champ orchestral virtuose, vibrant. Le groupe de rock et l'orchestre se rencontrent en permanence sans jamais se neutraliser. L'un plane sur l'autre et le tout vit ensemble grâce à un esprit de contrainte et de répétition. La musique revient souvent en boucle, tournant autour de la narration récitée par Serge Gainsbourg : *Histoire de Melody Nelson* repose sur cette instrumentation qui ne déborde jamais, tout en se laissant parfois aller à quelques emphases qui accentuent la dramaturgie du récit – comme dans le milieu du morceau d'ouverture où les cordes se font cinématographiques, soulignant l'accident, mais avec une sorte de décalage, plutôt élégant et raffiné, laissant entrevoir, ou entre-entendre, le buzz de la guitare, plus ou moins lointaine, s'évanouissant à mesure que Gainsbourg reprend la parole pour donner cette description sans faille de son sujet, objectiviste en diable : « Melody Nelson a les cheveux rouges, et c'est leur couleur naturelle. »

Requiem pour une petite conne

Alors comment écouter ce disque ? Avec un sens du drame et du désespoir. Dès le deuxième morceau, le ton est donné, hésitant entre le mélancolique et le morbide. « Mais ses jours étaient comptés », lance le narrateur, apostrophant : « Aimable petite conne / Tu étais la condition / *Sine qua non* / De ma raison ». Le va-et-vient entre le commentaire et la participation traverse le disque, qui se dévoile dans cette dualité à la façon d'une oraison funèbre hésitante : est-ce le requiem pour une conne ou l'ode funéraire

PHILIPS

d'un chanteur à lui-même ? Comme si Gainsbourg tenait dans ce récit les fils de sa propre vie, de ses obsessions les plus tenaces qu'il cherche à manifester clairement tout en essayant de les plier, de leur tordre le cou, jusqu'à l'épuisement.

La formule est-elle réussie ? Indéniablement. L'album, tout en ostinatos et boucles rythmiques, fréquences mineures et montées majeures mais retenues, aboutit en un tour de force à une vivisection de la psyché de son auteur et à une dérive intempestive, quoique plutôt calme, mordorée, dans son for intérieur, ses fantasmes, ses lubies. Qui mènent toutes vers le dernier morceau du disque, un tour de force, le plus beau peut-être de Gainsbourg, son chef-d'œuvre en sept minutes et trente-sept secondes : l'immense et planant *Cargo culte.* Cette conclusion ouvre tant de portes sur ce qui a été entendu auparavant et tant d'autres vers ce qui pourrait être à venir ensuite qu'elle en est proprement vertigineuse.

Gainsbourg a souvent dit que son inspiration provenait d'un peuple qui vouait un culte aux avions qui le survolaient. Pourquoi pas ? Mais à l'arrivée, au-delà de l'exotisme qu'il décrit, le chanteur donne surtout à entendre une errance dans son âme et ses pensées à la dérive, se liquéfiant presque. Une échappatoire, un horizon, une ligne de fuite, après l'amour, après la mort... « Où es-tu, Melody ? Et ton corps disloqué hante-t-il l'archipel que peuplent les sirènes ? » *Cargo culte,* c'est sans doute le destin de Rimbaud, devenu aventurier après avoir abandonné la poésie. C'est Rimbaud, tel que fantasmé par Verlaine, et tous ses admirateurs et contempteurs réunis qui passeront un siècle et davantage à se demander ce qu'est devenu le poète, ce qui est arrivé à son corps. Un chœur presque gothique assure le passage de l'amour au drame, le départ vers la perdition, vers les décombres d'un avion brisé.

« Tu t'appelles comment ?
– Melody.
– Melody comment ?
– Melody Nelson. »

Une boucle se forme là et le disque repart presque au début à la façon d'un récit en looping éternel.

Comme pour donner davantage vie à cet ensemble rapide et incisif, l'époque lui offre des déclinaisons. D'abord sous la forme d'un film pour la télévision, signé de Gainsbourg et du réalisateur Jean-Christophe Averty : un long clip qui met en images les morceaux dans l'ordre de l'album, une forme de show télévisuel monomaniaque qui se voit encore, çà et là, sur les plateformes vidéo, en qualité plus ou moins amaigrie.

Histoire de Melody Nelson aurait pu s'arrêter ici. Pourtant, on lui connaît plusieurs post-scriptum. Le premier est l'œuvre de Jean-Claude Vannier qui sort dans la foulée et discrètement un disque instrumental intitulé *L'Enfant assassin des mouches* (1972). Le nom de l'ensemble et les appellations des morceaux seraient de Serge Gainsbourg, qui lui a accolé une narration. Sur la pochette originale, on reconnaît même son écriture. Mais le disque est vite oublié, devient rare, puis prisé et ressort sur un label anglais, Finders Keepers, qui le ressuscite et en fait un objet de vénération. Appendice musical, il n'éclaire pas tant sur Gainsbourg et *Melody Nelson* que sur Vannier et ses façons de composer et de construire. Gainsbourg, lui, donnera un jumeau à son album conceptuel avec *L'Homme à tête de chou,* disque inspiré par une sculpture signée Lalanne qu'il a installée dans son jardin. Il l'utilise comme totem pour raconter une autre histoire d'amour tragique, autour du personnage de Marilou. C'est son autre chef-d'œuvre, son autre grand disque. Mais il demeurera toujours éclipsé par le premier, ne serait-ce qu'à cause de la différence entre les pochettes (l'une est sexy, l'autre est d'airain) et avec l'acuité musicale singulière de *Melody Nelson.*

Remix trip(-hop)

Les suites, plus tard, se feront sous la forme de reprises, d'hommages et d'échantillonnages : les musiciens anglais des années 1990 pilleront les rythmiques, les idées, les sons, les atmosphères. Ainsi, lorsque Portishead remixe le morceau *Karmacoma* de Massive Attack, c'est quasiment l'intégrale de *Cargo culte* que l'on peut entendre en sous-main, comme si un DJ avait plaqué le disque des uns sur le sillon des autres.

Histoire de Melody Nelson est sorti en mars 1971. Suivront pour son auteur une période complexe, quelques années de traversée du désert mais aussi le début d'une reconnaissance critique qui s'avérera sans équivalent dans le champ français. Puis un immense succès commercial lorsqu'il s'appropriera le reggae, *La Marseillaise* et quelques autres thèmes d'époque, renouant avec les scandales d'avant *Melody Nelson* et le sommet des classements, avec les tubes.

En mars 1971, il reste à Serge Gainsbourg vingt ans à vivre. Pour beaucoup, ces années-là s'inscrivent à jamais comme la postface de *Melody Nelson,* monolithe avant lequel tout semblait tenir en un précoce équilibre d'époque, mais après lequel plus aucune époque ne se tiendra de la même façon. □

Histoire de Melody Nelson
– édition originale (Philips, 1971) ;
– réédition américaine (Light in the Attic, 2009 / 2019) ;
– triple CD anniversaire des 40 ans, avec l'intégralité des séances d'enregistrement (Mercury, 2011) ;
– réédition française en double album vinyle et disque supplémentaire reprenant des extraits des séances d'enregistrement (Mercury, 2016).

G & B
Serge Gainsbourg et Jane Birkin dans la cour de l'école des Beaux-Arts à Paris en 1969. « Yeux bleus, Cheveux châtains, Jane B Tu dors au bord du chemin Le couteau de ton assassin Au creux de tes reins. »

JACQUES HALLOT/APS/SYGMA/GETTY IMAGES

JE T'AIME ET JE CRAINS... DE M'ÉGARER

Gainsbourg et les femmes : sujet épineux, longtemps parasité par des interventions télés des années 1980. Pourtant, le chanteur avait une façon unique de décrire l'amour. Philippe Azoury s'en est rendu compte en revenant aux textes.

Ceux qui étaient enfants ou ados dans les années 1980 ont eu le malheur de connaître Gainsbarre avant Gainsbourg. Soit une caricature anisée et naze, un personnage façon Gros Dégueulasse de Reiser, qui amusait nos parents, lesquels avaient connu la télé sous Giscard et se réjouissaient qu'il se passe enfin quelque chose. Mais à nos yeux, c'était un type qui avait fini par tomber dans sa blague. Son numéro de provoc' se résumant à partir de 1987 en un mélange embarrassant de drague appuyée, parsemée d'excès subits de morale lors de séquences devenues légendaires, hélas, où il insultait Catherine Ringer chez Michel Denisot (« pute »), Whitney Houston chez Michel Drucker (« je veux la baiser ») ou une mannequin chez Christophe Dechavanne (« bouche à pipe »). Si bien que chaque fois qu'un musicien anglo-saxon (de Momus à Mick Harvey, de Marc Almond à Jarvis Cocker) essayait de nous persuader que la France possédait un génie en la personne de Serge Gainsbourg, on avait peine à le croire. Sa sortie sur l'art mineur chez Bernard Pivot était splendide, mais le reste empestait la misogynie rance.

Reconnaître ses erreurs prend du temps, un temps perdu à ne jamais écouter Gainsbourg, et ce sont des filles, fatales, qui nous ont ouvert les yeux : pas une qui n'ait eu son intense période Gainsbourg. Quoi, ce phallocrate ? Mais mon pauvre, tu ne comprends rien, c'en est désolant. Pour en comprendre quelque chose, il faut d'abord oublier Gainsbarre et revenir aux fondamentaux : les textes. Là où il ne ment pas, trop de respect pour le verbe, là où il ne se cache plus derrière un personnage. Gainsbourg et son antiphysique de jeune premier n'a chanté que l'amour, l'intime de l'amour, la physique de l'amour, ses contradictions... Le travail de précision a occupé une carrière entière, chaque chanson comme une nouvelle façon de pénétrer le vif du sujet. La couleur est précisée d'emblée : « Mes illusions donnent sur la cour/ J'ai mis une croix sur mes amours », chante-t-il en ouverture d'*Alcool,* morceau parmi les plus profonds de son premier album, *Du chant à la une !,* en 1958. Amours-feux de paille, amours en fuite trop vite, amertume partout mais un espoir, quand même : que la tendresse le sauve. Ce sera les larmes ou le donjuanisme. Il ne choisira pas et prendra tour à tour les deux. Défaire l'amour pour être capable un jour d'aimer.

Les quatre premiers disques, admirables, avec l'orchestre d'Alain Goraguer, peignent un Gainsbourg à vif sur la question féminine. C'est ce qu'il nous reste de sa période peintre, Serge Gainbourg en mode Jules Pascin : sexué mais se trouvant laid, amoureux des putains, polygame total mais ayant appris à réserver à chaque femme des moments d'exclusivité, qui ne sont pas que des illusions. À chacune il donne une part unique de lui-même. Et il ne comprend pas qu'on le quitte. C'est le paradoxe, que rappelle Marie-Dominique Lelièvre dans son livre *Gainsbourg sans filtre* (Flammarion, 1994) : Serge, l'homme à femmes, est un type qui, toute sa vie, s'est fait plaquer et en a souffert jusqu'à l'écorchure. Serge, inconsolé. Serge, devant le ravin de la folie. Serge à deux doigts d'une connerie. Relue sous cette lumière, la pochette du deuxième album, sorti en 1959, est édifiante : lui, tiré à quatre épingles, costume à rayure bleu nuit, cravate sable, cigarette tenue de façon « différente », mais il a pourtant l'air de Mr Hyde, empoisonné du dedans, à force d'avoir des comptes à régler avec l'amour. Sur la table, un bouquet de roses cache à peine un pistolet : « Les pensées que je médite / Sont plus noires que l'anthracite / Mais que faire quand tu te fous / Si éperdument de nous. »

Narcisse désabusé, (« Ton sourire corrupteur/ M'a appris à maudire le semblant du bonheur »), il se vit en amoureux baudelairien, dédaigné. Il va jusqu'à s'imaginer en Landru revanchard (comme dans *Sait-on jamais où va une femme quand elle vous quitte,* en 1964). Il veut séduire tout ce qui bouge, par revanche sociale ou sentimentale, mais il implore celle qui vient de le larguer qu'elle soit capable de refroidir sa fureur : qu'elle le baise jusqu'à faire taire le hurlement des blessures qu'elle lui a infligées. La femme, il ne veut plus la croire (« Et si je doute des larmes / C'est que je t'ai vue pleurer » dans le poignant *La Nuit d'octobre),* mais s'il la perd, il perd tout.

Les amours perdues, il cherchera désormais toujours à les dire mais comme un secret, coincé entre deux provocations *(La Femme des uns sous le corps des autres, Les femmes c'est du chinois).* De chansons en chansons, ce polygame éternel désigne la femme comme perpétuellement infidèle – c'est dire si elle est l'égale de l'homme. À travers elles, il apprend à se connaître.

Poétique de la baise

Quand il n'y arrive plus, il se planque sous une couche de cynisme, c'est de bonne guerre : Dans *En relisant ta lettre,* pour ne pas entendre les mots d'amour sincères que lui envoie une de ces femmes qu'il diabolise par rancœur, il lui répond en pointant à chaque ligne les fautes d'orthographe, les fautes d'accords : « Moi j'te signale / Que Gardenal / Ne prend pas d'"e" / Mais n'en prends qu'un / Cachet au moins / N'en prends pas deux. »

Le peintre Ginsburg a inventé Serge Gainsbourg par frustration : chanter pour apprendre à se blinder. Amour sans amour, tu parles, chante toujours. L'amour est partout chez lui, inespéré, désespéré, on l'entend même dans *Maxim's,* morceau nightclubbing de 1964, où il entre enfin au bras chaque soir d'une femme du monde, jamais deux fois la même : « Grand seigneur / Dix sacs au chasseur. »

C'est aussi l'époque où l'ombre chansonnière d'un Boris Vian s'éclipse, laisse place à un monde pop, il se dessine un nouveau personnage, un Beau Brummel en manteau pourpre, un Jean des Esseintes acéré, précis, qui ne s'excuse plus de sa condition, la fait oublier sous le cru de sa langue. *Pauvre Lola,* sur *Gainsbourg percussions,* son disque créole de 1964, le propulse technicien de la chose. Il vise enfin les mots de l'amour, parle baise, sans métaphore : « On ne peut pas te prendre /jusqu'aux calanques / grecques Lola. » Lola, prémisse d'une longue poétique de la baise, des mots pour le dire, celles des grands

morceaux cul des années 1970, *Sea, Sex and Sun* mais surtout *Lola rastaquouère,* et son parlé, chuchoté, murmuré sous l'oreiller, vicelard et confidentiel : « Dans la moiteur torride de sa croupe d'airain / On pouvait voir éclore des renoncules, par-derrière / Et par-devant un conifère / rappelait un air jamaïcain. »

La langue par-dessus dessous

La France, de 1964 jusqu'à sa mort, va apprendre à s'étrangler sous les coups de reins de Gainsbourg : rougir devant *Annie aime les sucettes,* écouter en cachette les ahanements de *Je t'aime... moi non plus* – quelles que soient les versions, les autorisées (Jane), les reprises en gage d'amour perdu (Brigitte), la censure tombe de toute façon : exclue des radios. Et ce n'est pas le bordel très *Belle de jour* où est enfermée Melody Nelson – mineure, pour mémoire – qui va arranger son cas : « Une servante, sans vous dire un mot / Vous précède / Des escaliers / Des couloirs sans fin se succèdent / Décorés de bronzes baroques /D'anges dorés / D'Aphrodites et de Salomés / S'il est libre, dites que vous voulez le quarante-quatre / C'est la chambre qu'ils appellent ici / de Cléopâtre / Dont les colonnes du lit de style rococo / Sont des nègres portant des flambeaux »

Gainsbourg n'a pas chanté Mai-68, lui, c'est l'année 1969 qu'il vise, pour mettre la langue par-dessus dessous. Ainsi va l'album *Jane Birkin-Serge Gainsbourg,* une longue baise sur onze plages – une fois c'est Jane qui a le dessus ; une, fois c'est Serge, à armes égales, et cætera, de la partie qui se joue entre eux, couple érotique, et dans l'intimité dans laquelle ils nous plongent, stupéfaits. Jane et Serge libèrent la France.

C'est pourquoi, effectivement, pas une fille, depuis six décennies, pour s'arrêter à son numéro de muflerie usé comme une vieille couverture. Gainsbourg n'est pas Sardou. Chez lui, la sensualité le dispute à l'obscène, qui n'est jamais que la symétrie inversée de l'amour. Son art, dans la galaxie de l'époque, se situe entre la tornade *Et Dieu... créa la femme* (1956) et le scandale de *La Maman et la Putain* (1973) – qui, d'ailleurs, le cite : « Mes illusions donnent sur la cour », chante Gainsbourg dans *L'Alcool ;* « Ma rage d'aimer donne sur la mort comme une fenêtre sur la cour. – Saute, Narcisse », lui répond Eustache, bientôt suicidé, entre *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, en 1954, (les petites filles de chez Castel qui brûlent des voitures de sport et des héritages en une nuit blanche) et un Marguerite Duras à nu, cruel : *La Maladie de la mort* (1982).

Gainsbourg, nous disent les filles, est un écheveau mal démêlé de haine de soi, de revanche sur la vie, d'adoration perpétuelle, d'érotisme partagé, d'ambiguïté sur l'amour absolu et l'infidélité. Il y a longtemps qu'il ne se trouve plus une femme au monde pour le dire laid. Toutes entendent l'insupportable vérité que les chansons contiennent et de laquelle Gainsbourg s'est quand même acquitté d'un mot (et des mots les écrivains n'en forgent pas tant que ça) : l'« anamour ».

Gainsbourg n'a pas chanté Mai-68, lui, c'est l'année 1969 qu'il vise.

Fulgurance splendide que la chanson laisse inexpliquée, (« Je t'aime et je crains / De m'égarer / Et je sème des grains / De pavot sur les pavés / De l'anamour ») quand sa seule sonorité dit tout : la contradiction amoureuse, trahir l'être aimé pour qu'il vous fuie et surtout que jamais la réciprocité de l'amour n'arrive. « En amour, confiait Gainsbourg au magazine *Best* dans les années 1980, il y en a toujours un des deux qui s'emmerde. » Ou plutôt, un des deux qui fuit. Et celui-ci n'est pas forcément le moins amoureux.

La peur, qui d'autre ici l'a chantée ?

Les mots des autres

Il y a, dans la discographie fantôme de Gainsbourg, un morceau plus beau que tout, qui le hante, qui ne cesse de revenir, mais qu'il n'a jamais officiellement endossé. Celui qu'il aurait aimé écrire. Mais étrangement, c'est Charles Aznavour qui l'a fait. Cette chanson, c'est *Parce que.* Gainsbourg en fait une reprise une première fois, le 31 juillet 1974, dans une émission d'Europe n° 1, « Cinq, six, sept » de Jacques Ourevitch. C'est la version que l'on a pu enfin trouver en 2011 dans les inédits du coffret qu'avait sorti Mercury. Inédit car jusqu'alors Gainsbourg n'avait jamais couché cette reprise sur disque, comme s'il lui était impossible de rendre totalement officiel l'aveu qu'Aznavour avait saisi avant lui (et tout de suite, en 1955) ce après quoi il courait comme compositeur. En le précédant, Aznavour a refermé la porte sur quelque chose que Gainsbourg sait n'avoir jamais atteint.

Le chanteur a fait assez peu de reprises et encore moins de reprises de ses contemporains (sinon de copains comme Dutronc). Là, il s'agit autre chose. En juin 1985, pour l'émission « Le jeu de la vérité », il va jouer à nouveau cette reprise, onze ans plus tard. Pourquoi, cet éternel retour du même texte ? Parce que tout y est, surtout l'inavouable douleur, et que Gainsbourg s'y identifie si bien qu'il se permet de retirer un couplet. Il l'élimine, il l'épure, s'approprie ce texte d'un autre qui dit mieux qu'il ne saurait le faire son rapport cassé aux femmes, l'aveu sans masque de ses douleurs, les nuits d'attente, l'espoir que cette fois la chose dure pour l'éternité : « Tu te crois tout permis et n'en fais qu'à ta tête / Désolée un instant, prête à recommencer / Tu joues avec mon cœur comme un enfant gâté / Qui réclame un joujou pour le réduire en miettes. / Parce que j'ai trop d'amour / Tu viens voler mes nuits du fond de mon sommeil. / Et fais pleurer mes jours./ Parce que je suis au seuil / D'un amour éternel, je voudrais que mon cœur / Ne portât pas le deuil. » Parler avec les mots des autres, c'est ça la liberté, disait Jean-Pierre Léaud dans *La Maman et la Putain.* Chanter les mots d'un autre, c'est oser cette vérité : play blessures.

Dans ce jeu de piste, où chacun se dévoile en se cachant sous un texte, on se souviendra qu'à son enterrement, en guise d'oraison funèbre ou de tombeau, Catherine Deneuve a lu, comme on lirait une lettre, les paroles d'un titre que Serge avait offert à Jane : « Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve. » Deneuve, qui en 1984, après une muflerie de Gainsbarre à son endroit parue dans *Libération,* lui avait envoyé ce télégramme de rupture en amitié amoureuse qui reste le portrait le plus saisissant que l'on puisse faire du rapport de Serge Gainsbourg avec les femmes : « Vous ne pourrez jamais noyer vos regrets et malgré vos triomphes, je sais que vous êtes inconsolable pour des raisons qui ont cessé de m'intéresser. Stop. »

Stop. □

UN CINÉASTE

ÉCRAN DE FUMÉE

Fertile sur le plan musical, le rapport de Gainsbourg au cinéma est une énigme dès lors qu'on s'intéresse à l'acteur et au réalisateur. Inclassable donc, fidèle à lui-même, diagnostique Toma Clarac.

MARIE CLERIN/SYGMA/GETTY IMAGES

BALLADE D'ÉLODIE
En 1990, sur le tournage de *Stan the Flasher,* film dans lequel l'actrice Élodie Bouchez fait ses débuts.

Que peut bien désigner le cinéma de Gainsbourg ? La plupart du temps, on pense à ses bandes originales. Parfois, on songe à un film d'un cinéaste aimé bercé par un de ces tubes : *Je suis venu te dire que je m'en vais* dans *Boy Meets Girl* de Leos Carax ou *Laisse tomber les filles* dans *Boulevard de la mort* de Quentin Tarantino. Ou bien nous revient en tête une rencontre émouvante, au détour d'un film oublié, avec Michel Simon dans *Ce sacré grand-père* (1968). Mais nous arrive-t-il jamais de penser à un rôle ou à une quelconque notion de mise en scène ? C'est un fait, le cinéma de Gainsbourg est rarement considéré pour lui-même. Il officie plutôt comme un catalogue de sons et d'images qu'on consulte comme on consulterait des archives de l'Ina. Le cinéma de Gainsbourg ? Un lieu de conservation de sa musique et un outil documentaire pour aborder par la bande son génie déviant.

La première (l'unique ?) explication de cette approche indirecte tient à la qualité des films. L'idée communément admise est simple : il n'y aurait là rien à sauver à part la musique. C'est une idée vague, mais mieux vaut l'accepter ; se lancer dans une tentative de réévaluation par le haut de l'œuvre filmée de Gainsbourg constituerait une entreprise aberrante : il n'y a aucune noblesse à glorifier des navets et la filmographie du chanteur n'en manque pas. Cependant, parce qu'elle est abondante, cette même filmographie dessine des figures précieuses, esquissant notamment une géographie hallucinée du cinéma européen des années 1960 et 1970. Autant être prévenu : parcourir les films de Gainsbourg revient à s'aventurer en territoire inconnu, à entrer, comme dans un roman de Philip K. Dick, dans une dimension parallèle, une histoire alternative du cinéma où l'on ne tourne pas avec Pasolini mais avec Parolini (exécutant italien de séries Z à la chaîne) et où la Nouvelle Vague a été, pour l'essentiel, rayée de la carte.

Sa première apparition répertoriée au cinéma (dans *Voulez-vous danser avec moi,* avec Brigitte Bardot, déjà), date pourtant de 1959 (son premier disque est paru en 1958), soit l'année des *400 coups* de François Truffaut. Pourquoi ces deux n'ont-ils jamais collaboré ? S'agit-il seulement d'un rendez-vous manqué ? Truffaut aurait demandé à Gainsbourg d'écrire la musique de *Jules et Jim,* mais, pour une raison ou pour une autre, ça ne s'est pas fait (des années plus tard, dans *Slogan,* le film de la rencontre avec Jane Birkin, Gainsbourg achète le vinyle de la BO du film de Truffaut).

Il convient, à ce stade, de séparer l'acteur du réalisateur. Le second, on y reviendra, avait des ambitions, aussi confuses soient-elles. Le premier a surtout profité des avantages du métier. S'il fallait esquisser une grossière typologie de ses rôles, on pourrait les classer en trois catégories : les nanars tournés pour le cachet facile ou la possibilité d'un voyage exotique (les péplums du début des années 1960 ou *Estouffade à la Caraïbe* en 1967) ; les apparitions plus ou moins importantes dans des films d'amis (ceux de Jacques Poitrenaud par exemple, *Striptease* avec Nico ou *L'Inconnue de Hong Kong,* en 1963, tourné sur place avec Dalida, juste pour un caméo en pianiste cool à lunettes noires – il y a des rôles qui ne se refusent pas) ; enfin les *Jane & Serge movies (Cannabis, Slogan* et le *Melody Nelson* de Jean-Christophe Averty). Dans les premiers, il joue le méchant ou le bras droit un peu gauche du héros ; dans les deuxièmes, il se joue lui-même ; dans les derniers, il se sublime en amant fougueux et maudit pour qui Birkin n'a de cesse de se déshabiller.

Comment filmer Gainsbourg ? En l'habillant élégamment et en lui donnant à réciter des aphorismes.

Quelques films inclassables complètent cette liste. Des films fragiles et étranges qui auraient mérité un meilleur sort. Ainsi *Paris n'existe pas* de Robert Benayoun (1969), critique de cinéma à *Positif* versé dans le surréalisme. De tous les films dans lesquels Gainsbourg a joué, ce dernier était, selon son biographe Gilles Verlant, son préféré. Il n'y tient pourtant qu'un rôle secondaire, l'ami dandy mondain du héros, peintre en vogue en proie à des hallucinations après avoir fumé un joint. Quelque chose dans le fantastique domestique du film, dans sa façon artisanale d'explorer les distorsions du temps et de l'espace lui a permis de résister aux années. Et puis Benayoun a compris comment filmer Gainsbourg : en l'habillant élégamment et en lui donnant à réciter des aphorismes, bref en le filmant comme l'esthète érudit qu'il est. Car Gainsbourg, c'est une évidence, ne sait pas jouer. C'est une évidence et un paradoxe : comment le génial *performer* de la télé, l'interprète habité de Gainsbarre, celui qui brûle des billets au 20-heures ou offense des stars américaines dans des programmes de variété, peut-il être un acteur aussi malhabile, aussi conscient de lui-même, voire aussi absent ?

D'abord une gueule

Qu'il soit vêtu d'une jupette romaine dans une croûte mythologico-antique ou qu'il se la pète en tueur à gages mélancolique dans *Cannabis* – polar existentiel qui traîne son spleen aux confins de l'ennui (et jusque dans un élevage en batterie de volailles) –, il sonne faux, bouge à contretemps et s'épuise en poses trop étudiées. La plupart du temps, heureusement, c'est sans incidence. Si Gainsbourg a atterri sur des péplums en début de carrière, c'est parce qu'une photo de lui a circulé dans des magazines de cinéma italiens.

SUNSET BOULEVARD/GETTY IMAGES; AFP

AMERICANA
Hugues Quester, Jane Birkin, Joe Dallesandro et Serge Gainsbourg lors du tournage de *Je t'aime moi non plus* à Uzès en 1975. Page de gauche : avec Catherine Deneuve dans *Je vous aime* de Claude Berri (1980).

À l'écran, il a d'abord été une gueule, le parfait comploteur, un Romain perfide, un traître à tête de chou. Lors d'une présentation de *L'Inconnu de Shandigor* à la Cinémathèque suisse en 2019, le réalisateur Jean-Louis Roy ne disait pas autre chose : « J'ai choisi Gainsbourg pour son visage. » Dans cette parodie d'espionnage à la plastique expressionniste, il incarne le chef d'un gang de chauves qui tente de mettre la main sur l'Annulator, invention permettant de désamorcer un arsenal nucléaire. *Bye Bye, Mister Spy,* chante-t-il à la mort d'un des siens, délirant requiem psyché. Voilà un film qui gagne à être revu. Comme *Je vous aime,* de Claude Berri (1980), aussi alambiqué qu'un Noël en famille, mais qui semble cacher un roman à clé : à table, Serge Gainsbourg est assis avec Jean-Louis Trintignant, Gérard Depardieu et Catherine Deneuve. Le film aurait été inspiré des amours respectives de Berri et Deneuve, mais évidemment passées au tamis de la fiction. La rumeur à l'époque voulait même que l'homme que joue Gainsbourg soit lointainement inspiré de Truffaut, bien que ce soit l'appartement du premier qui ait été reconstruit à l'identique par le chef décorateur. Dans ces entrelacs de liaisons et de ruptures, de romance avérées ou fantasmées, la seule certitude est la complicité de Deneuve et Gainsbourg dans la magnifique scène documentant l'enregistrement de *Dieu fumeur de havanes.* Ainsi qu'une façon très Deneuve, et très gainsbourgienne, de dessiner l'idéal d'une passion : quelque chose de secret, d'intime, loin de la comédie que l'on joue en société.

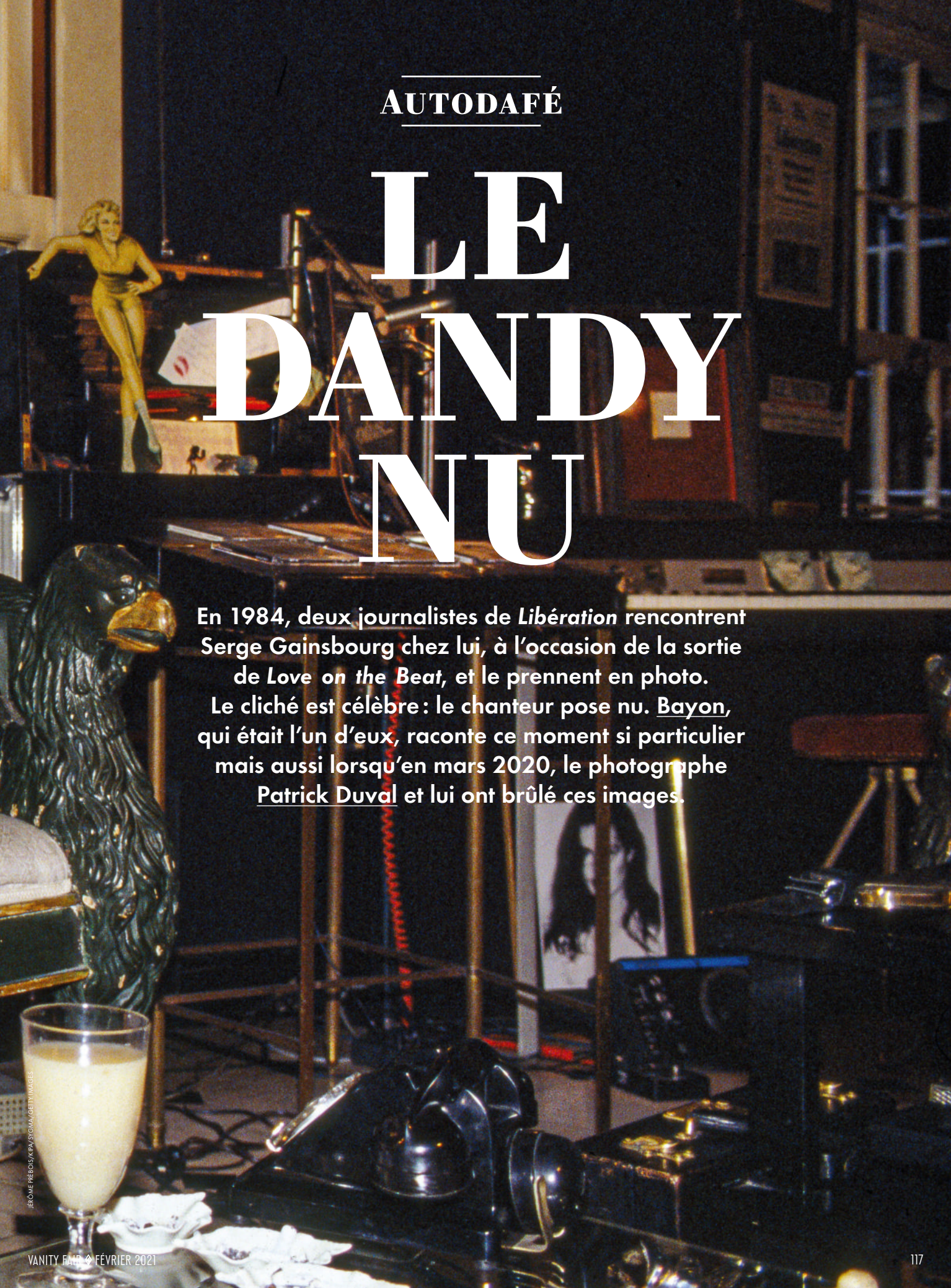
Si Gainsbourg l'acteur fut réduit à l'état de visage, il y a une certaine logique à ce que Gainsbourg le réalisateur ait été un voyeur. Comment expliquer autrement les longues et éprouvantes scènes de sexe anal dans *Je t'aime moi non plus ?* Comment expliquer sa manie de filmer de jeunes filles dans *Charlotte for Ever* ou *Stan the Flasher ?* Sorti en 1976, *Je t'aime moi non plus* est le premier de ses quatre longs-métrages et sans doute son plus abouti. Dans un coin de désert impossible, évocation putride d'une *americana* franchouillarde où l'on boit du champagne en pétant, un chauffeur de poids lourds gay (Joe Dallesandro, égérie warholienne exaltée par Paul Morrissey dans sa trilogie *Flesh, Trash, Heat)* s'éprend d'une serveuse à la beauté androgyne (Jane Birkin). Vu d'aujourd'hui, le film semble anticiper tout un pan du cinéma français des années 1980, celui de Jean-Jacques Beineix ou de Luc Besson, cocktail au grand angle et en contre-plongée de couleurs saturées qui va triompher dans le monde du clip.

Mais le plus frappant reste son refus de la séduction. Gainsbourg ne cherche pas à plaire. À croire que certains motifs récurrents des textes de ses chansons – le sexe et sa dérive scatologique – prennent une tournure cauchemardesque dès qu'ils sont mis en images. On retrouve cette noirceur chez Stan, figure de vieux dégueulasse incarnée par Serge Gainsbourg dans *Charlotte for Ever* (1986) ou par Claude Berri dans *Stan the Flasher* (1990). L'intérêt du premier tient tout entier dans le regard – incestueux en surface, amoureux transi en profondeur – que le musicien porte sur sa fille, grande actrice qui s'ignore encore. Le second vaut pour le renversement qu'il opère. Le voyeur impuissant qui reluque les jambes de la jeune Élodie Bouchez, dont c'est le premier rôle, se réinvente en exhibitionniste. Le *flasher,* cette loque pathétique, s'offre en dernier lieu à la vue des autres. Un geste dément et criminel, tel un ultime élan de liberté. Gainsbourg savait sans doute qu'il ne vivrait plus très longtemps. □

DERNIÈRES NOUVELLES DES ÉTOILES
Serge Gainsbourg, rue de Verneuil, deux semaines avant sa mort, en 1991.

LE DANDY NU

En 1984, deux journalistes de *Libération* rencontrent Serge Gainsbourg chez lui, à l'occasion de la sortie de *Love on the Beat*, et le prennent en photo. Le cliché est célèbre : le chanteur pose nu. Bayon, qui était l'un d'eux, raconte ce moment si particulier mais aussi lorsqu'en mars 2020, le photographe Patrick Duval et lui ont brûlé ces images.



JÉRÔME PRÉBOIS/KIPA/SYGMA/GETTY IMAGES

Tout a une fin, dit la formule – creuse comme toutes les formules. Notre histoire, aux airs de morale, un peu touchante, grave, illustre et dérisoire, parle de fin vide de sens. Cela pourrait s'appeler « La petite mort posthume de Serge Gainsbourg », « Cérémonie secrète » ou « L'effeuille-mort » et cela s'est passé les 13 et 14 mars 2020. Deux jours avec les esprits de la vieille canaille, deux jours dignes de lui à « tout foutre en l'air », comme aux temps d'amitié *eighties* où, devant la porte d'un antiquaire de sa rue de Verneuil, il saccageait le hussard de carton bouilli qu'il venait d'acheter à prix usuraire pour me l'offrir et que je menaçais de piétiner s'il insistait – berk. Chiche ! Deux jours, dont une nuit, de recueillement pour rire, de dispersion des corps sans états d'âme, en retournement des morts ainsi qu'on le pratique à Madagascar où l'on déterre les cadavres pour les trimballer en procession, à secouer et dépoussiérer à l'air, avant remise au trou. Deux jours de requiem pour un con et quelques – lui et nous deux, pris pour tels ce jour de coup de chaud où l'artiste arsouille nous forçait, quarante ans avant l'heure, sous prétexte d'illustrer un article choc en exclu à paraître à propos de la sortie de l'album *Love on the Beat,* chez lui en petit comité et tenue, à le voir à poil (et à pas peur). Un après-midi de dévoi(l)ement hard-core contre deux de vagues remords en dissipation de brise marine. « La chair est triste, hélas !... »

LE PHOTOGRAPHE

L'ami Patrick en avait pris la résolution depuis un bail : il fallait effacer les traces de cet exploit voyant, « flashant » – en SG dans le texte : le shooting du héros en tenue d'Ève porno dans tous ses états exhibos, jouant son va-tout *full monty* martien 1984, en cabot pro du scandale promo – *Rock Around the Bunker* ou la Shoah-pop vert de gris ; la chapelle Sixtine anale de *Je t'aime... moi non plus ;* le bifton brûlé en direct TV ; *La Marseillaise* rayée reggae ; la mort mot à mot du sujet ; l'inceste popote mode d'emploi... et en attendant, la mise à nu intégral.

Patrick Duval aux dix vies polyglottes nomades, à Paris, Rome ou Tokyo, condisciple de Sarkozy à son plus loustic sur les bancs du lycée Chaptal, journaliste au long cours, notamment pour *Télérama,* restaurateur de prestige japonais, entretemps cadre à la chambre de commerce, confident trouble de Marguerite Duras comme du tueur anthropophage Issei Sagawa, de l'écrivain Peter Handke ou du cinéaste nanophile Werner Herzog, de Cartier-Bresson ou de Doisneau, donnant à temps perdu une plaque funéraire à l'inspirateur du grunge Emmanuel Bove, esthète de la méditation équestre, accessoirement photographe, de mariage, de tournage, du gotha culturel, de Godard à Marianne Faithfull en passant par Johnny, entre deux séminaires de Barthes ou de Foucault en voisin de Luchini, et autant de trips, voyages, amies, amis, dont son inséparable play-boy filou agitateur disparu Charlie Najman : Patrick aux yeux verts a été mon partenaire, reporter photographe de prédilection et d'autorité, quelques décennies de semi-imposture de presse durant, notamment au chevet des mythiques Hubert Selby Jr, Orson Welles ou, donc, Serge Gainsbourg qui nous intéresse.

LA MISSION

Le 13 mars 2020, nous voici partis en séminaire garçon binaire, avec Patrick au volant d'une quelconque Mini Cooper conjugale, pour le bord de mer normand, refuge de tant de nos virées antérieures, crises, fêtes foraines, vies, deuils, entre Cabourg (Proust), Honfleur (Jean Lorrain, Satie), Étretat (Maurice Leblanc-Lupin), Trouville (Dumas, Proust encore, accessoirement Flaubert ou Duras), où nous nous posons pour la circonstance au 8, rue des Roches-Noires, tout au bout du bourg, à l'ombre du calvaire, dans le pied-à-terre acquis par l'ami photographe une trentaine d'années auparavant, devant la grève grise.

Le temps de débarquer léger, d'aller déjeuner, frugalement comme de juste, au port, au pont, au casino ou au village, et nous nous y mettons tranquillement devant une tisane d'anis. Il ne s'agit pas d'en faire tout un plat, mais nous sommes là pour... Patrick Duval déballe donc sa mallette au trésor, exhume les documents, vite répandus en manne suspecte à travers la grande table du salon marina sur balcons. Soit : trois ou quatre films noir et blanc débités en négatifs ; autant de planches-contacts en regard ; deux ou trois boîtes de diapositives ; et une liasse de tirages papier plus ou moins luxueux des clichés les plus réussis, esthétiques ou « dégueus » (mot fétiche gainsbourien), c'est selon... Le compte est bon. Voilà le travail, l'affaire à régler.

Il fait soleil et frais, de la fenêtre, en arpentant l'appartement à flanc de roche (noire), on voit, passé les créneaux du castel Pauwels ou approchant, par le chemin de sable d'accès aux planches, la mer calmante, la grande dissipatrice, la Manche étale, létale. En balance avec les c..., la b... et la raie du c... du sujet dissipé, mort et enterré sur ces entrefaites (et fesses), éparpillées là par poignées. L'heure est à la réflexion, au retour sur soi, à la lumière qui s'éteint bienveillante au crépuscule.

FLASH-BACK

L'occasion d'un repassage en revue de la séance de photo d'identité automnale au sommet de 1984, dans la bien nommée « chambre noire », à l'étage des fameuses *Dépression au-dessus du jardin,* du Des Esseintes de Verneuil. Dont resurgit, en fond de décor spleenétique, tel après-midi de visionnage *home video* de *snuff movie* extrait pour moi des collections très privées SG, avec viol canin sur mineure, entre autres (« Mate les yeux de la fille, ses yeux... » commentait notre *Ecce Homo* d'ami de sieste), vautrés sur le lit noir de morgue avec le vieux gamin dépravé de Paris ravi.

L'occasion de revoir la scène – comme on dit « scène de crime ». Revoir... voire ! Rien ne nous vient, rien du tout... Rien, si ce n'est pourtant cette position accroupie siamoise, blottis l'un contre l'autre avec Bambou, la femme de paille aux yeux sans paupières, sur le pas de l'antre. Là, tapis dans l'ombre, comme deux figurants de *Jeux interdits* peu rassurés, à l'huis entrebâillé de La Barbe bleue à la *yellow star,* les yeux écarquillés, voyeurs bon gré mal gré de la prise de vue engagée, à reluquer, assistant coûte que coûte à la mise à sac. Rien, si ce n'est, au fait et surtout, ce qui remonte finalement comme si l'on y était : le moment crucial, de bascule, où, entre deux approches « suggestives », deux recherches de « gestuelle » provocante concons, du genre Gainsbourg, chemise ouverte, surjouant le geste drapé très mec de dénouer sa boucle de jean, de baisser sa braguette, entre deux nouvelles libations de champagne rosé, l'instant où, trêve de minauderies, le poseur d'habitude en venant au fait, à ce qu'il mijotait de loin, vieux fourbe, dit, tout à trac, exactement : « OK, vous êtes durs, les gars. Je vois où vous voulez en venir. C'est vache », et joignant le geste à la

parole, à l'esbroufe, pour couper court à mon début de recadrage agacé – holà, pas de malaise... –, s'autorisant hâtivement de nos prétendues sollicitations appuyées, cédant à mon chantage éhonté allégué à son amitié, Gainsbourg entre dans le dur, le désapage. « Vous avez ce que vous vouliez... Bravo ! » fourbasse-t-il. Et de s'éclipser, sur ce, dans sa salle d'eau attenante, faussement pressé et contraint, pour s'apprêter, se fignoler, se faire désirer, s'appareiller, coquet, et resurgir, abracadabra, dévêtu, nu comme un ver, sous nos yeux censément ébahis. Ciel ! Pas tout à fait nu intégralement encore... Super-Gainsbarre garde une mini-serviette à la taille, en dernier rempart à sa pudeur bien entamée, presque prêt pour la parade, le grand jeu, l'extra-large, la revue de presse rêvée et ourdie par sa machine à inspirations tordues, sa petite idée de derrière la tête : faire l'actu, forcer la note, aller au clash, à l'attentat aux bonnes mœurs, focaliser l'attention – « C'est bien parce que c'est toi, et *Libé*... Qu'est-ce que vous ne me faites pas faire... », voyant d'avance la « une » en rouge moite du journal clignoter devant ses yeux d'arnaqueur onaniste : « Gainsbourg fout le paquet ! »

Et l'intéressé, tombé le petit linge, de nous le mettre (le paquet) sous le nez. À prendre (en photo) ou à laisser. À la Mitchum, ivre-mort ce soir de gala d'ennui à Hollywood où, horripilé par le papotage de folles à sa ronde, il sort sa verge de son pantalon de smok' en plein flafla, et la flanque sur la table : « Alors, les filles, qui est-ce qui me la suce en premier ? »

EXHIBITION

Les évolutions, poses, langueurs plus ou moins « classieuses » de l'ami Serge possédé, à partir de là, oscilleraient entre inquiétante étrangeté nimbée de beauté piteuse de cette autocélébration biaisée, mystère de l'incarnation vermeille d'une star à l'humour noir en phase trans-LGBT avant l'heure un peu grave, passages de grâces charnelles blêmes, expressionnistes, eucharistie de l'anatomie potelée à peau de lait, glabre, plutôt juvénile, du chanteur à femmes-enfants – et pathétique de toute exhibition, puérile, nudité d'homme en vanité.

Serge Gainsbourg au zénith finissant se payait là le luxe éméché de s'offrir en pâture, se cherchait à vif, assez puceau rougissant de son audace déplacée, se passant à la question, avide d'interdits ineffables, se tourmentant à plaisir en saint sulpicien un peu douillettement percé de traits maniéristes, de dards de douleur exquise, s'enamourant au pilori glamour dopé au « 102 » (double Pastis 51), moins gore et raide qu'un peu olé olé, de fait, en auto-martyre d'ex-rimailleur à plumes pour grandes Zoa de chez Madame Arthur. Gainsbourg en folle de Chaillot enlevant le bas et les bras en l'air pour plus de lascivité, de ligne, rentrant le ventre et se mordant les joues, de face, de profil, de dos, dodu – poupous, tutu, touffe et douilles à tout vent, en pâmoison taulière plus ou moins altière.

Le beau Serge qui se retirait épisodiquement à l'écart, timide, pour se refaire, se rafraîchir, éponger, pomponner, embaumer, s'employer cependant, sans nul doute, à donner du jeu à son organe à peine réservé en la circonstance, censé crever l'écran, « trouer le cul », mais tendant à rester en retrait, bien trop chaste et pudique, loin de la flamberge au vent de l'imagerie paillarde et autre « gourdin dans sa housse » du cru, Gainsbourg travaillait au corps – le sien –, le ravissement inouï, l'intouchable, la défaillance obscène, l'ek-stase sale... Pâle comme une pierreuse, inquiet, fuyant notre regard captif et en étalant ensemble, frissonnant, cherchant le trouble graveleux, la transgression, aspirant au sacrilège, à l'*Histoire de l'œil* de Bataille, visant l'immonde irréparable, le viol des convenances, la bougrerie à la Lorrain – modèle louchébem « enfilanthrope » de Charlus ou Huysmans et Floressas, son héros déviant –, le Gainsbourg de cette drôle de partouze solitaire entourée d'œilletons imposés, prend des attitudes comme on jouait aux « attitudes » à la mode des salons de Naples ou de Londres, au temps de lady Hamilton, de lord Nelson et de Gainsborough.

Il mime, frime, se risque au pire, s'écarte, s'étire au flanc, se met au défi, se fend à fond, s'ose à plat ventre, langue dardée, au bord du lit quatre places de boudoir à bobinard gay Paris miroitant, esquisse une audace à quatre pattes, tous reins dehors, mais se reprend, replié en chien de fusil, en fœtus, s'entortillant sans suite dans un boa velu trop trav'...

Il se redresse, raidit la posture, à la légionnaire, cambre, contracte, sur les nerfs, retiré dans son *Jardin des supplices* secret de chevet, paupières chavirées, mains en coque de protection, pudibonderie-réflexe assez tardive sur le pubis, se fouille en attente de grand frisson scabreux, convoite le sexe d'effroi à rebrousse-poil, le trop-c'est-trop du *topless* au masculin, hésite un instant à mettre en jeu tels olisbos de sa panoplie obligée du viveur-jouisseur-collectionneur, godes raffinés présents sur les lieux, dans leur coffret laqué à « adjuvants », entre bagues à nœud, sangle à bourses, œuf d'amour, lancette, capsules, visière et bâillon... Fiévreux à glace, il appelle la tension à son comble, la rupture, le vertige, le spasme du stupre, l'abîme en luxure, l'empire des sens, sens dessous dessus, s'abandonne à corps perdu...

Las, pour paraphraser l'artiste misogyne lui-même, « le plus beau Gainsbourg du monde ne peut donner que ce qu'il a... » En l'espèce, un corps bizarre de bébé biberonnant de 60 ans, poupon doux mi-dodo-à-dada-sur-mon-Mickey (« maousse ») mi-doudou klaxonné, plus câlin que hardeur double *fist*. Il y a de la tenue de contention dans cette inconduite recherchée, de la discipline chez ce dissolu, de la correction incorrigible dans cette tentation d'incorrection appliquée, où la sévérité règne, soit dit en passant, sans un soupçon de relâchement humoristique, de risette déplacée – gravité marmoréenne d'abord – et vice-versa, de la tendresse et du poli dans cette raideur d'ivoire.

Celui qui nous confiait d'ailleurs alors, hors micro et bravade, qu'au rayon torride, avec son « tutu », il ne faisait plus guère que « jouer à la poupée », croisait moins, en la circonstance, sur les crêtes disco backroom ecstasyques à « poutre app' » de *Love on the Beat,* que dans les eaux d'approche du Styx d'un improbable *Stan the Flasher 2, le retour* – Les Éros sont fatigués.

Au bout d'un long après-midi entier de ce régime éprouvant, harassant, de prémices et simulacres « sensuels et sans suite », sans « érex' » ni « éjac' », à la poursuite de « l'amour physique et sans issue », la séance prendrait fin ainsi qu'un accès cesse, de guerre lasse lascive.

RETIRAGE

À la revoyure amicale, quatre décennies et une mort plus tard, la tentation était un peu la contrition, la dérision – au mieux : la complicité foireuse. L'un de nous résumait « C'est vraiment de la couille... » ; l'autre «...en barre ». Et l'un ou l'autre, cisaillant à qui mieux mieux au fil des heures l'un ↠

↠ des multiples avatars du vit gainsbourien représenté en lamelles ultrafines, inventait le concept de « circoncision post-mortem ».

Avec un peu de hauteur, pour autant, toute honte bue, on pouvait aussi bien finalement revoir ce transport sacrificiel, ce rituel de possession totémique disco-vaudou *on the beat,* avec les yeux du surréalisme poético-psycho-anthropologique, réévaluer la chose un peu barbare, pourquoi pas, comme une espèce de cadavre exquis érotomaniaque idéal, entre Man Ray et Picasso, Dalí, Bataille, Leiris ou Artaud, du côté et du temps d'un Gyula Halàsz Brassaï...

Patrick Duval en conseiller spirituel et technique, cependant, dans le rôle de l'archer photographe sacré, aurait joué bravement le jeu, tirant et décochant ses flashs, scoopant à vue, mettant en boîte, sans y regarder de trop près, la composition assez libre, évasive, le happening *bareback* – plus mis en boîte lui-même qu'autre chose, avec moi pris à témoin par terre du déballage en réclame de printemps bourgeonnant, Bambou neigeusement lovée tout contre, frémissante ; assistant tous deux (et demi) en silence, saisis, au hold-up cataleptique par Gainsbarre de son petit coffre-fort à bijoux de famille, le grand Serge braquant pour la postérité ses derniers retranchements de vague intimité à quitte ou double, en tapis rose chair. *Clac clic,* merci Patrick.

D'où t'est venu ce projet de détruire tous tes nus de Gainsbourg ?

Ça n'a jamais été un projet. Ça fait longtemps que je ne fais plus de projet. Comme disait Lennon, « la vie, c'est ce qui passe pendant que vous faites des projets... » Il n'y avait rien d'autre à faire que de détruire ces images qui étaient impubliables, immontrables et que je n'avais moi-même aucun plaisir à regarder, car en dehors du fait qu'on voyait SG nu, de face et de dos, elles étaient franchement moches, éclairées au flash. Une honte. Aussi gênantes pour le sujet que pour le photographe.

Mais pourquoi les détruire ?

Je pense que la responsabilité de les détruire me revenait à moi disons à 70 % et à 30 % à toi qui m'avais placé en situation de les faire. Comme nous étions d'accord, la majorité absolue était atteinte et nous étions tous deux assez excités d'en faire une petite aventure cérémoniale. Une destruction tout à fait démocratique, en somme.

Qu'y aurait-il eu de si grave à conserver tout ou partie de ces documents intimes, après tout rares, un peu historiques ?

Rien de vraiment grave, mais je me disais souvent que si je mourais d'un seul coup, les photos pourraient se retrouver en possession d'ayants droit à qui je n'avais pas envie de léguer une telle décision à prendre. D'ailleurs, où ces mauvaises photos avaient-elles leur place ? Nous avons vaguement songé à les donner à sa fille Charlotte, mais, outre le choc qu'elle aurait peut-être eu à découvrir la nudité de son père dans cet état, en quoi était-elle plus qualifiée que nous pour statuer ? Et puis Gainsbourg avait eu d'autres enfants. Je ne me voyais pas faire la tournée des héritiers. De la série, nous avions sélectionné à l'époque, pour *Libération,* une dizaine d'images en noir et blanc dont celle que nous avions baptisée « l'icône » ou « Sardanapale », où SG est allongé sur son lit, une cigarette à la main, le drap recouvrant le sexe mais les poils apparents, et où il est très beau. Elle a d'ailleurs été plusieurs fois publiée dans des biographies. Je pense qu'elle mériterait d'être tirée en poster et distribuée dans le circuit des images légendaires, comme celle de William Klein en travelo. Mais je ne suis pas dans ce genre de circuit.

Combien de photos représentait l'ensemble de ta prise de vue ?

Peut-être une cinquantaine. Un photographe professionnel aurait sans doute réussi plus de clichés exploitables, mais je n'ai jamais pris la photo très au sérieux et cette « occasion » qui m'était offerte de façon totalement inattendue m'a pris de court. Sur le coup, je ne pensais qu'à des détails techniques : est-ce que l'appareil était bien réglé ? est-ce que je ne me plantais pas complètement sur la lumière ? C'était SG lui-même qui mettait en scène les images en prenant des poses que je ne lui demandais pas du tout de prendre. Je ne faisais qu'appuyer compulsivement sur le bouton.

Sans insister, peux-tu décrire deux ou trois de ces clichés obscènes ?

Déjà, il y avait le décor que SG avait choisi comme fond : une tapisserie orientale, hindoue ou iranienne, avec des personnages qui copulaient ou se faisaient couper la tête, ou les deux en même temps. Lui-même prenait des poses langoureuses, levant les bras façon saint Sébastien et me demandant parfois si on allait voir ou pas son sexe. Ça ne m'étonnerait pas que j'aie répondu : « Un peu. » En fait, on le voyait beaucoup.

Ton équipement ?

Flash Olympus, minable. Boîtier OM1 et objectif 50 mm (comme Cartier-Bresson). Étant déjà venu dans l'appartement de SG, je savais qu'il y faisait très sombre et que des photos en lumière naturelle étaient inenvisageables. J'avais donc pris un flash, espérant vaguement un effet Weegee ou Diane Arbus, mais contrairement à leurs flashs au magnésium, le mien faisait un éclairage horrible, même dirigé au plafond – qui était noir de toute façon.

À propos de maîtres de la photo, tu es l'un des tout derniers à avoir approché Brassaï, semi-contemporain de Gainsbourg...

À l'époque, plus personne n'en parlait, c'est Robert Doisneau qui m'avait presque supplié d'aller le voir et de faire une interview de lui, appelant même sa femme Gilberte pour m'annoncer et pour qu'elle ne m'envoie pas balader – comme Brassaï avait eu un AVC, elle refusait presque tout, sauf sur recommandation de Doisneau, pour qui elle avait de l'amitié.

La date de rectification de Gainsbourg, mars 2020, avait-elle un sens ?

Non. C'était un week-end banal. Juste à la veille du confinement...

Et Trouville ? Pour la mer ? Pour les Roches noires ? Pour Duras, à l'alcoolisme délirant notoire ?

Un jour, j'ai participé à l'éparpillement des cendres de la sœur d'une proche, au large des Roches noires chères à Duras que j'ai aussi connue assez bien. Du coup, ça m'a semblé le bon endroit en termes de gravité et de beauté du geste.

De même qu'en août 1984, rue de Verneuil, Bambou témoignait, tu souhaitais, à l'heure de l'effacement 2020, qu'on soit deux. Pour ne pas flancher ? Pour mémoire ? Pour la satisfaction partagée du saccage ?

Flancher ? Non, pas une minute, je n'ai songé à renoncer. Mais le fait qu'on soit deux, les deux seuls concernés et d'accord sur l'autodafé, fait que je n'ai aucun regret. Au contraire. C'était une bonne décision. Jeter, se débarrasser, est presque toujours salutaire et même un vrai plaisir.

LIBÉRATION (PHOTOS : PATRICK DUVAL ET ROGER VIOLLET)

En fait, comment ça s'est passé ? J'oublie à mesure…
On aurait pu brûler les photos, mais comme c'étaient principalement des diapos, ça n'aurait eu aucun panache. Juste une odeur de plastique brûlé. Alors, j'ai proposé une découpe des diapos et photos, en fines tranches impossibles à recoller, qu'on a jetées dans des poubelles différentes. Ç'aurait été amusant que quelqu'un essaie de reconstituer les images. Qui sait si ce n'est pas arrivé…

Un détail te titille encore : Serge te demandant de sa fausse voix d'enfant de ne pas lui prendre le sexe, tout en l'exhibant…
Il ne me demandait pas vraiment de ne pas photographier son sexe, mais si on le voyait dans la photo ? S'il avait effectivement voulu qu'on ne le voit pas, il ne se serait pas complètement déshabillé et exposé comme il l'a fait, non ? À moins qu'il ait voulu qu'on ne fasse que « suggérer » sa nudité. Ce qu'on a fini par faire, du reste.

Tu voyais autrement le traitement du thème « sex » imposé ?
Au départ, j'avais pensé demander à Gainsbourg de glisser dans son jean un truc un peu gros et dur qui laisserait imaginer ce qu'il chantait. Une baguette de pain, par exemple. Mais j'ai dû oublier de passer à la boulangerie et c'est lui qui a pris les choses en main.

Au fait, quel était son petit mot pour désigner son truc ?
Il disait « ma biroute », un mot désuet qui rappelle qu'il était né en 1928.

Le meilleur de la séance photo ?
C'est le moment où il est dans son lit et prend cette pose magnifique de Sardanapale. Juste à cet instant, je remarque sur sa table de nuit deux photos représentant des fesses de femmes – peut-être celles de Brigitte Bardot – qui confèrent à l'image finale une sorte de perfection.

… et de la séance d'effacement ?
Durant la destruction, ou peut-être juste après, tu as cassé une tasse en l'essuyant un peu trop fort. Comme pour marquer une rupture, la fin de quelque chose. Ça faisait une belle image de fin.

Finalement, pourquoi avoir attendu quarante ans pour anéantir ces photos ?
Par une tendance à fuir les décisions. Cela semble contradictoire avec mon éloge du débarras, mais trancher n'est pas du tout mon fort. Tant que j'ai un vague attachement ou, disons, un léger doute, je me dis : « On verra demain… ou le mois prochain. » Et puis vient un moment où il ne s'agit plus d'une décision mais d'une évidence. Alors, on peut jeter sans effort. C'est ce qui s'est passé. Il se trouve que cela coïncide avec les trente ans de la mort de SG. Disparition, destruction… sont des mots qui vont très bien ensemble…

Si c'était à refaire ?
Comme je n'aime pas faire deux fois la même chose, j'aurais proposé une destruction différente ; peut-être jeter les débris des photos au large comme des cendres.

ENVOI

Au total, de cette débauche d'images au sens propre ne surnage qu'un aperçu, celui dit « de Sardanapale » évoqué plus haut par son auteur, un non-nu. Point final ? Moins exposée, aussi morale à sa façon, l'empreinte portée du tableau de commande maniériste peu connu sublimant en saint Sébastien d'après Régnier (c. 1620) et Mantegna (1480) le poète auto-martyrisé que Gainsbourg jouissait un jour de figurer à nos yeux abusés, en rêve charnel pantelant, corps lancé de flèches de Cupidon. C'est la quintessence, le substrat. Soit Gainsbourg d'après son strip photo narcissique tel que le dépose, en le réajustant décemment au passage, d'un petit pagne de torture, Béatrice Turquand d'Auzay en illustration de jaquette livide du livre *Gainsbourg mort ou vices,* publié en 1992, une dizaine d'années après les faits délictueux – peinture disparue avec l'édition, retirée retitrée depuis lors *Gainsbourg raconte sa mort,* illustré par l'instantané « de Sardanapale » au lit… CQFD, tant il est vrai que, tout compte fait, les exhibitions maison auront moins fait recette que la pure vision de sa disparition par le mort vivant même. Une vue hors sujet et une peinture d'après les mythiques nus en photo morts rhabillée : annuler l'œuvre body art nudiste du goualeur salingue de *Pas long feu ici* n'aura jamais que refait ce que le premier Gainsbourg rapin faisait lui-même très tôt de ses toiles oubliables : table rase. « Il faut paraître, et disparaître sitôt l'effet produit. » Du principe de Brummell appliqué au dandy nu. □

Libération
BAGDAD ACCEPTE LES CONDITIONS ALLIÉES
L'IRAK SIGNE SA REDDITION
Mitterrand : merci à tous
GAINSBOURG POST MORTEM

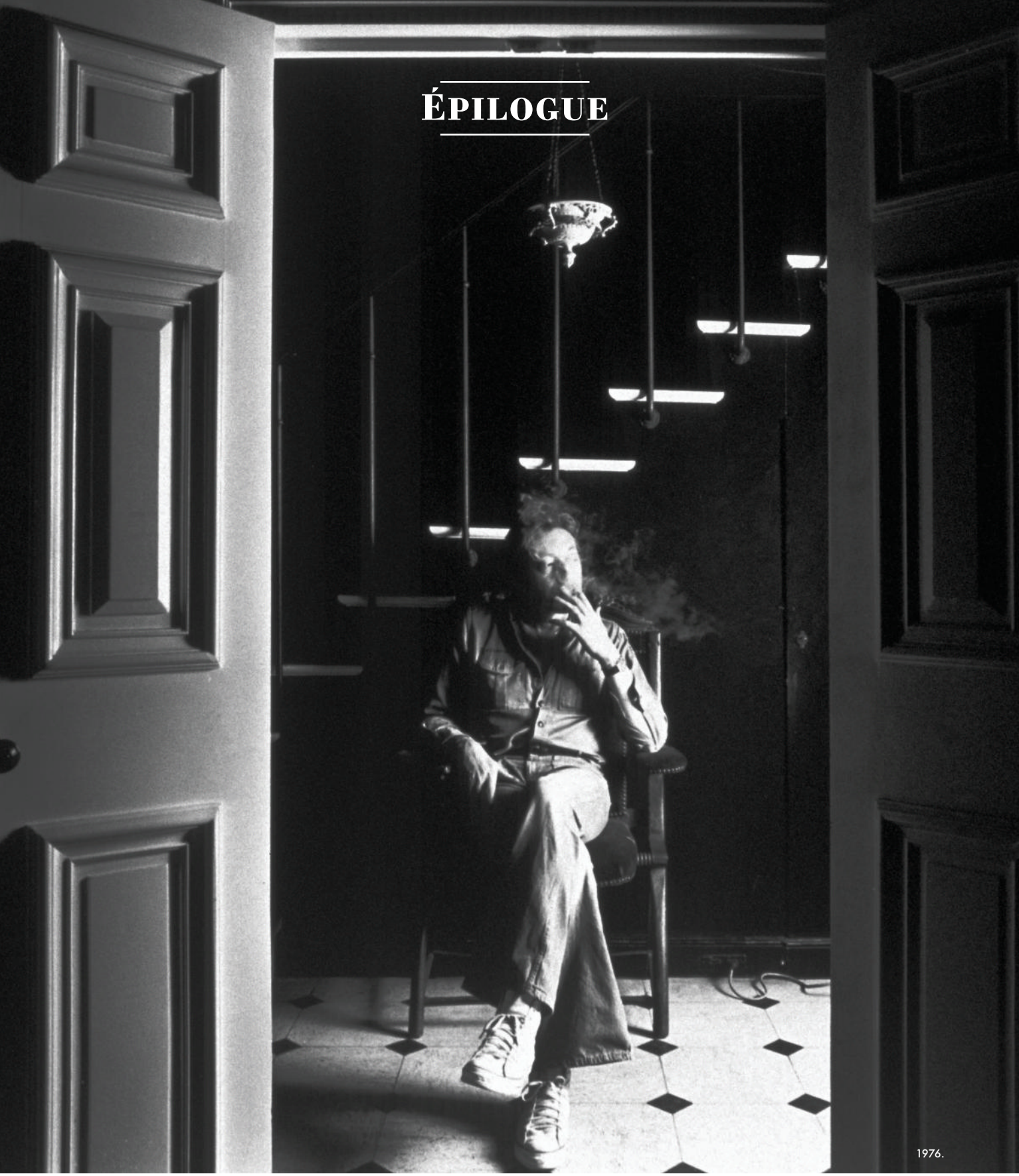
Super-Gainsbarre voit d'avance la « une » de *Libé* clignoter devant ses yeux : « Gainsbourg fout le paquet ! »

LA MORT DE SARDANAPALE

***Libération* du 4 mars 1991, deux jours après la mort de Gainsbourg, publie une interview posthume donnée en 1981 et l'un des clichés de la séance dénudée de 1984.**

L'ÉVÉNEMENT
« JE M'ALLAIS ENFERMER DANS LES WATER-
L'art d'« entuber » son monde

ÉPILOGUE



1976.

JOE GAFFNEY / RENA LTD. / DALLE

Les dessous chics, c'est ne rien dévoiler du tout. Au terme de sa trajectoire, achevée il y a trente ans, Serge Gainsbourg semblait avoir tout dit, touché à tout, construit un puzzle magnifique, fait de ses obsessions et de ses amours, de ses fragilités et de ses illuminations de génie. Et pourtant, ce qui continue à nous fasciner, c'est bien l'insondable qui le caractérise : Gainsbourg est toujours parmi nous, parce que son mystère n'est jamais parti. *Ecce homo. For ever.* □

GQ

FRANCE

MODE
RÉUSSITE
MASCULINITÉ
INFLUENCE
FOOD...

LE STYLE FRANÇAIS

AVEC ROSCHDY ZEM

LE MASCULIN DÉCOMPLEXÉ

NOUVELLE FORMULE

A LA POURSUITE DU RÊVE

LOUIS VUITTON